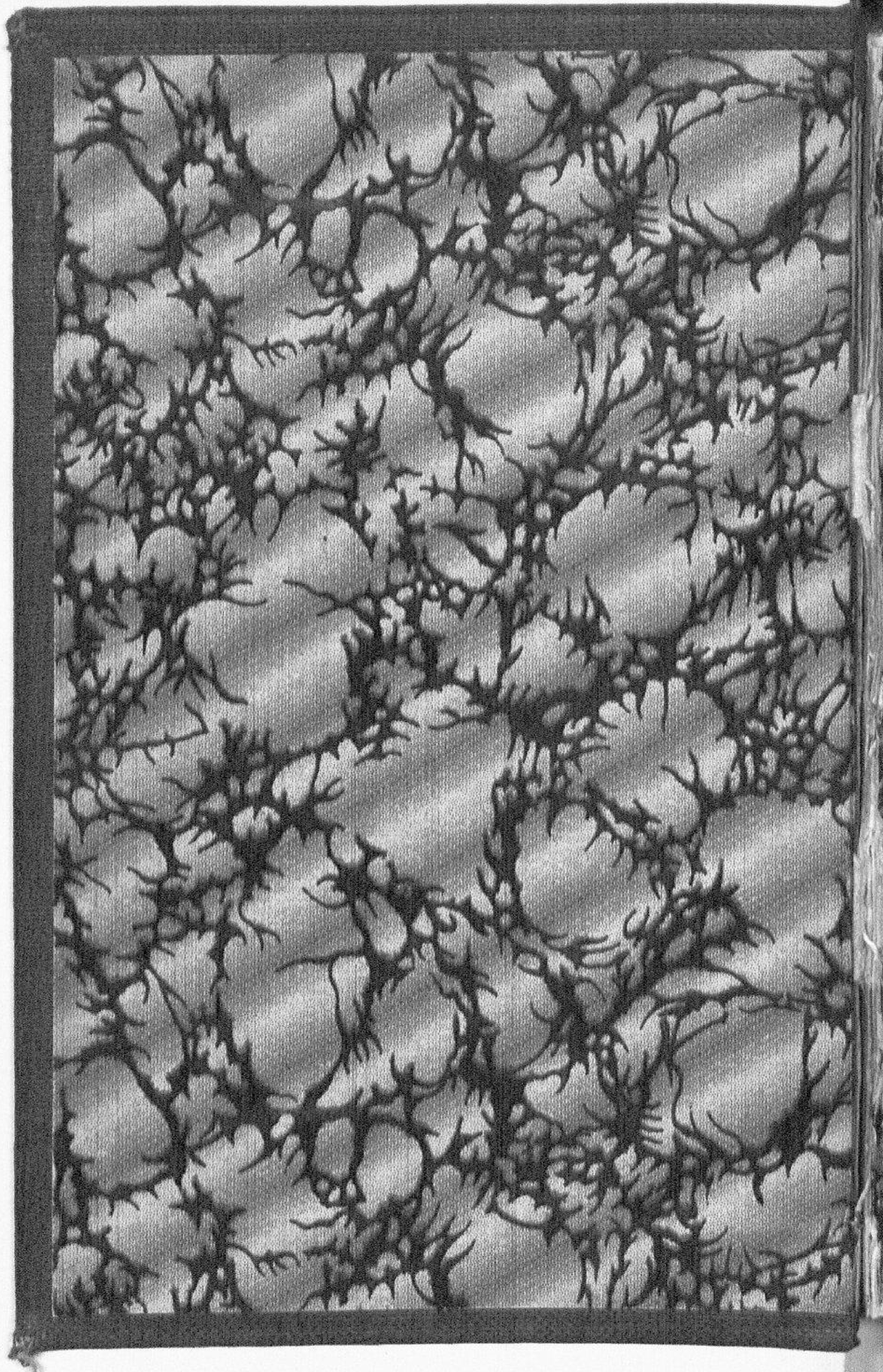
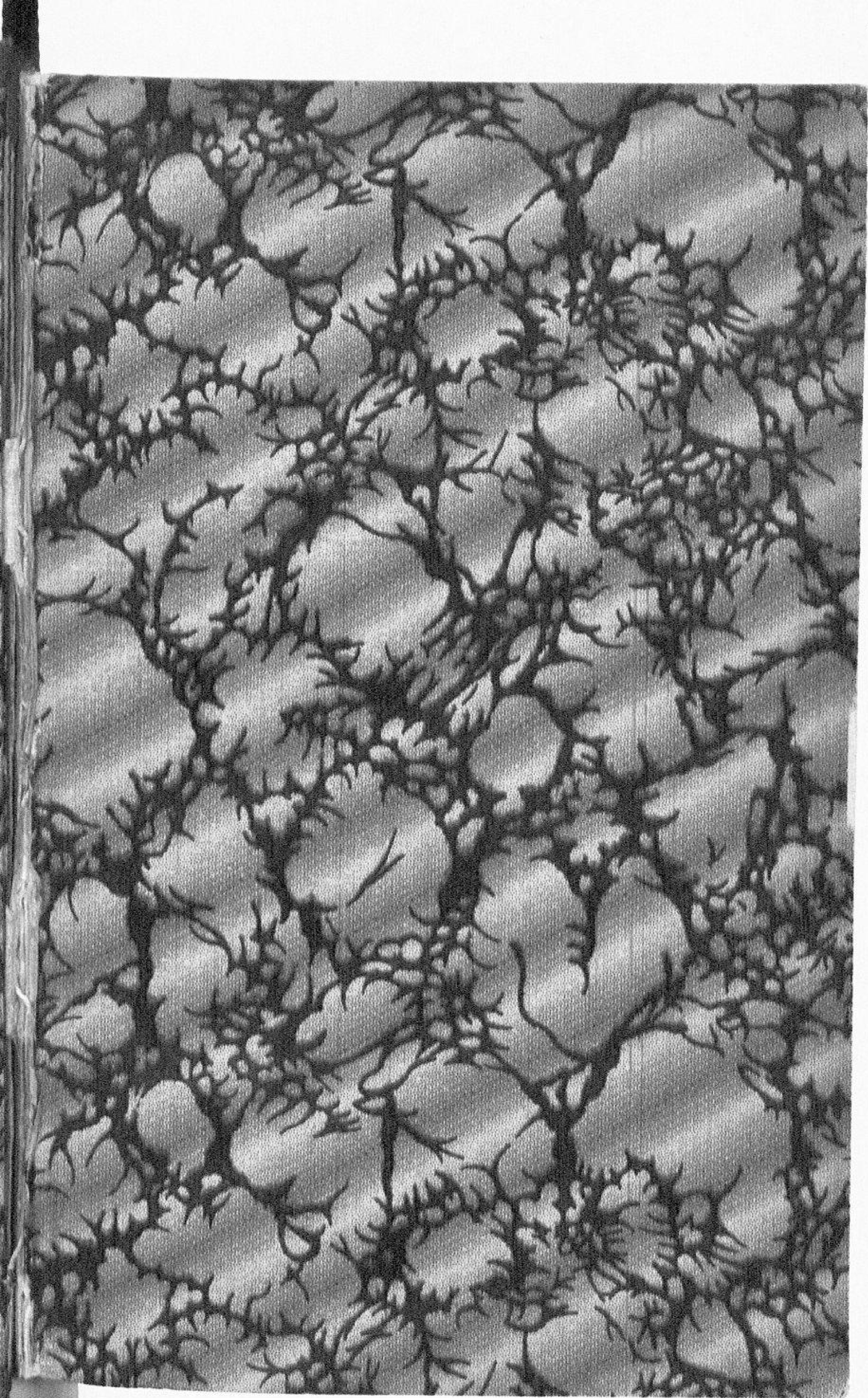
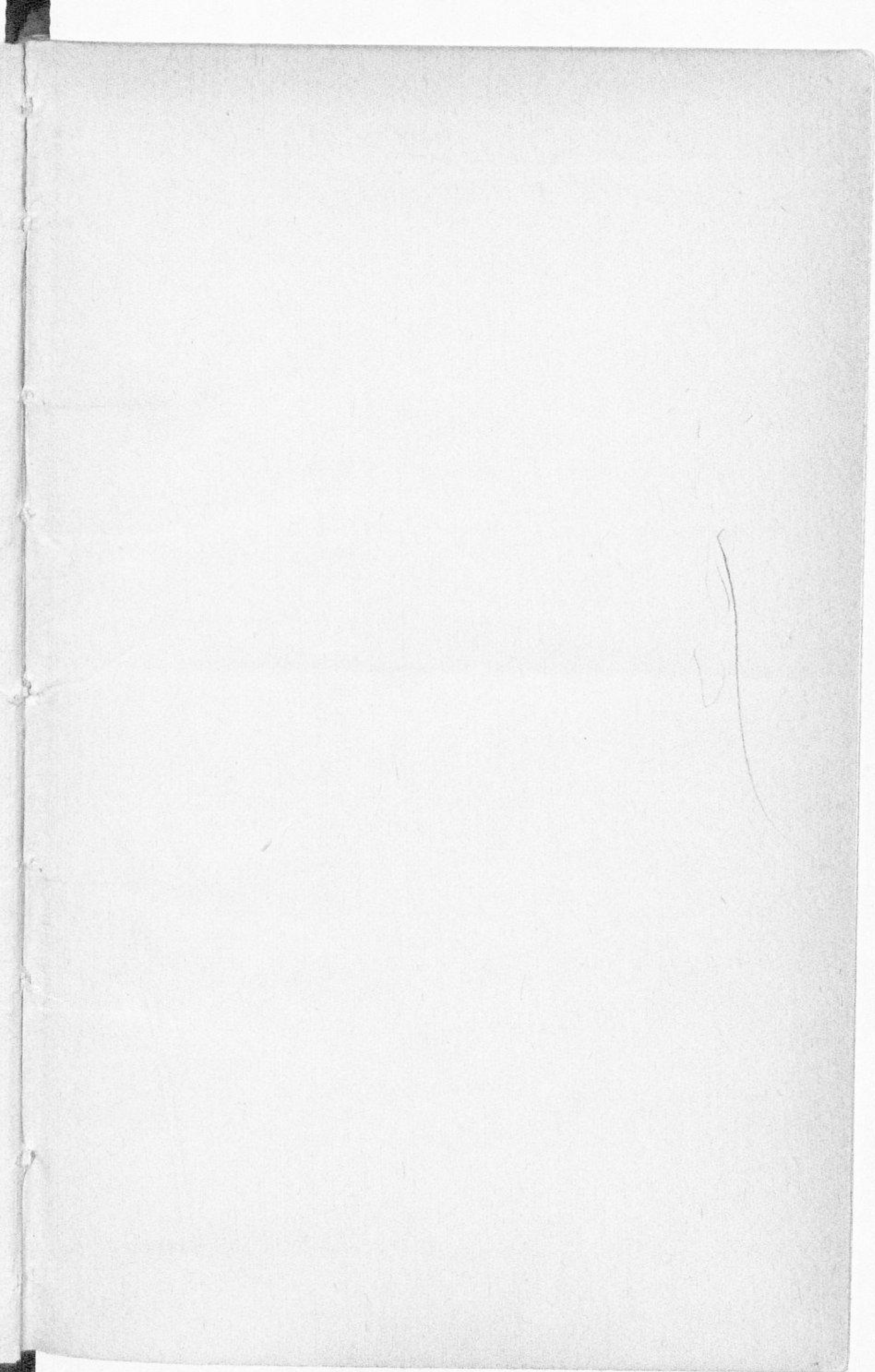
La gerbe des forces (nouvelle Allemagne) / A. de Châteaubriant







A. DE CHÂTEAUBRIANT

LA GERBE DES FORCES

Nouvelle Allemagne

GRASSET

LA GERBE
DES FORCES



DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Bernard Grasset :

INSTANTANÉS AUX PAYS-BAS.
MONSIEUR DES LOURDINES. (Prix Goncourt 1911.)
LA BRIÈRE. (Grand Prix du Roman 1923.)
LA RÉPONSE DU SEIGNEUR.
LA MEUTE.

Aux Editions J. de Gigord :

AU PAYS DE BRIÈRE. (Dans la collection « *Gens et pays de chez nous.* »)

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :
Aux Editions Bernard Grasset :

LES PAS ONT CHANTÉ.

En préparation :

LAINES, CRINS, PLUMES.
LES CHRONIQUES DE L'AME.
LA CITÉ DE NOS FÊTES.

A. DE CHATEAUBRIANT

LA GERBE DES FORCES

(NOUVELLE ALLEMAGNE)

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES-VI[e]
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : TROIS CENT QUATRE-VINGTS EXEMPLAIRES DONT DIX EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS JAPON IMPÉRIAL 1 A 5 ET H. C. I à H. C. V; QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS VELIN PUR FIL 1 A 30 ET H. C. I à H. C. X, ET TROIS CENT TRENTE EXEMPLAIRES SUR ALFA OUTHENIN-CHALANDRE NUMÉROTÉS ALFA 1 A 100, H. C. I à H. C. XXX ET S. L. 101 à S. L. 300 RÉSERVÉS POUR LES SÉLECTIONS LARDANCHET

ERRATA

PAGES	LIRE	AU LIEU DE
13	Nibelungen.	Niebelungen.
15	Doktor.	Doctor.
42	...presque des enfants, paraît effacée, à côté de cette formidable phalange.	...presque des enfants, paraît faible, effacée, à côté de cette formidable phalange.
56	Das ist richtig.	Es ist richtig.
57	Gemmeinnutz geht vor Eigennutz.	Gemmeinnütz geht Eigennütz.
68	Bartholomä.	Bartholoma.
79	La Belle Leçon de Bayreuth (*titre*).	Lohengrin et les Paysans (*titre*).
80	Haus der Erziehung der Lehrer.	Haus der Erziehung des Lehre.
82	Gau.	Grau.
89	Lohengrin et les Paysans (*titre*).	des ⁂
93	Mittenwald.	Mittenwall.
99	Zwetschengenkuchen.	Zwetschgenkuchen.
99	Machtübernahme.	Machtübernahm.
100	Niedersachsen.	Niedersaxen.
139	Zentrum.	Centrum.
145	Auf Wiedersehen.	Auf wiedersehen.
152	Aurochs.	Auroch.
153	J'écris dans le silence, au cri des corbeaux des tours.	Mon étonnement ne cesse pas. J'écris dans le silence, au cri des corbeaux des tours.
164	Rittersaal.	Rittersalle.
173	Wandervögel.	Wandervogel.
176	Pimpfe.	Pimpfen.
180	Führerinnen.	Führerins.
183	tous les sanglots, tous les sacrifices de l'amour.	tous les sanglots de la pitié, tous les sacrifices de l'amour.
206	Reichsmark.	Reichsmarken.
211	National-Socialistische-Frauenschaft.	National-Socialiste-Frauenchaft.
212	Volkswohlfahrt-National-Socialistische.	National - Socialiste - Volkswohlfarht.
223	Baldur von Schirach.	Baldur von Schirack.
226	On accuse le National-Socialisme de déchristianiser l'Allemagne. Ce que je puis et dois vous rapporter.	On accuse le National-Socialisme de déchristianiser l'Allemagne. Je ne sais ce que j'en dois penser, — mais ce que je puis et dois vous rapporter.

PAGES	LIRE	AU LIEU DE
229	Landesstelle.	Landestelle.
244	Lauterbach.	Lantenbach.
246	Tout le dernier paragraphe de la page, après les points de suspension, est à supprimer.	
253	1917.	1927.
264	Block-Walter.	Bloc-Walter.
265	Mädel.	Mäedel.
267	Reichsschulungsbrief.	Reischschulungbrief.
293	Albrecht.	Albert.
294	Führung.	Fürhung.
298	*Supprimez :* Nous ne voulons pas d'une Fürungschüte. *et :* Même si une Führungschütte était allemande, les Allemands n'en voudraient pas.	
298	Zellen.	zellen.
310	Ortsgruppe.	ortsgruppe.
317	Conseiller Crespel.	Conseiller Crestel.
317	Creisler.	Cresler.
318	Quatre articles.	Trois articles.
326	C'est un doux cheval saint.	C'est un humble cheval saint.
329	dessine l'arrondi de l'épaule.	dessine l'arrondi délicieux de l'épaule.

FORÊT PROFONDE

Quelle raison me décida de partir pour l'Allemagne? Pourquoi me suis-je rendu là-bas?

Si je m'analyse, je ne puis me cacher à moi-même que j'ai obéi à une ardente nécessité, celle de trouver dans un peuple actuel un peu plus que des raisons de désespérer de l'homme.

Nulle paix n'étant réalisable pour l'Europe sans une extinction définitive du foyer d'inimitiés qui ne cesse de brûler entre la France et l'Allemagne, j'ai voulu aller voir, en fouillant de mes propres yeux dans le secret de la pensée germanique, de quoi étaient faites les vérités françaises dans les pays d'outre-Rhin; si l'impossibilité déclarée de ne jamais pouvoir résoudre par un accord l'opposition entre les deux esprits, tenait dans l'un et l'autre camps à de simples difficultés de politique et d'opinion, ou bien, plus haut que ce conflit ordinaire, à quelque dessein imprescriptible, et, l'on peut dire, à la malédiction de l'Eternel.

Je n'appartiens à aucun parti politique, je n'ai jamais vu flotter au-dessus d'aucun parti la bannière où se trouve inscrit dans un linge pur l'or pur que je désire. Le vent de la bannière des partis n'évente jamais les visages que d'une brise qui rappelle le trop maigre souffle du maigre égoïsme stérile.

Mais j'aime la France pour des raisons claires et fortes. Surtout depuis que je connais l'Allemagne, je l'aime à un point qui me permet d'exposer sans rougeur toutes les raisons que j'ai de ne l'aimer pas autant que le voudrait l'amour que j'ai pour elle.

La vraie France, celle à laquelle je suis attaché par toutes les forces de ma vie, n'est pas une « formule française », n'est pas un mot d'ordre élaboré dans les officines politiques sous le signe de l'universel, mais est une France vivante, une France dont il est possible encore de saisir les cheveux entre ses dix doigts, en s'y enfonçant la figure pour les embrasser.

Et puis même sans cela !... Savoir ce que c'est que la France !... Le savoir !...

J'ai commencé en 1914, à Charleroi. Là-bas, j'ai pris deux fusils de guerre qui gisaient sur la terre, l'un près de l'autre; l'un était français, l'autre allemand, et j'ai vu ce jour-là ce dont chacun des deux était fait. Les compréhensions plus plénières sont venues peu à peu.

Il y a quelques années, pour la première

fois de ma vie, je me suis rendu en Basse-Bretagne. Je venais d'une France qui était un grand désert, un désert où Racine et Molière, bannis de la vie d'un chacun, ne se jouaient plus que sur les tréteaux. A cette extrémité de péninsule vivait un peuple gracieux, un peuple eau-de-source, dont l'âme était autre que le repoussant décalque de la noire imprimerie des presses républicaines et non républicaines, et je me suis senti, dans ma vie profonde, fortifié par une nouvelle raison d'espérer.

Ce n'était là pourtant qu'une toute petite expérience, dans l'immense passion de la vie moderne, qui est le drame de l'individu luttant contre le cosmisme aveugle des masses.

Cette fois, en présence du cours suivi par les événements, de l'évolution subie par les hommes, du déplacement de toutes les lignes et de tous les plans de la vie, du bouleversement radical de toutes les valeurs de la morale et de la politique, je me suis dirigé vers l'Allemagne, poussé par un instinct autant que guidé par la raison.

L'instinct me donnait à pressentir qu'au milieu du désarroi de cette fin de monde, le peuple allemand, par tout ce qu'il porte en soi, était peut-être celui en qui se trouverait, si l'on faisait la moyenne de ses vertus et de ses forces, l'élément le moins inapte à être utilisé pour le salut des communautés d'Occident.

Et je suis parti, non point convaincu que

je trouverais là-bas ce que je cherchais, mais animé énergiquement du désir d'interroger et de comprendre.

Et voici, maintenant, ce que je veux faire : c'est planter ici tout de suite, avec le marteau et un clou, dans le chambranle, au-dessus de ce que j'appellerai la porte de cette cabane, cabane de la montagne dans laquelle j'invite le lecteur français à s'asseoir un instant avec moi, un certain écusson de bois, arraché à un vieil arbre de la forêt de l'Eifel. Cet écusson porte l'inscription suivante, trouvée sculptée en une maison de l'adorable ville de Montjoie, fondée jadis par les Français...

...Mais, d'abord, avant d'enfoncer, avant de taper avec le marteau, voici ce que disent dans mon carnet les quelques lignes au crayon qui précèdent l'inscription susdite :

« *Je mets tout ce que je dois écrire sur ce grand sujet, et avant d'unir les deux âmes dans le verbe de mon désir, je mets tout ce que je dois exprimer et ce que pensera le lecteur lui-même,* sous l'invocation de cette première parole allemande :

Die Zeiten sind schwer,
Die Zeiten sind schlecht,
Legt jeder mit Hand an,
Dann wird's wieder recht.

1. Les temps sont mauvais
Les temps sont lourds,
Si chacun y met du sien,
Tout redeviendra bien.

Ici, mes impressions premières sont des impressions de dessous de forêts infinies, fortes forêts profondes aux grands fûts droits immesurables, ombres de nuits inquiétantes et loutrées, au fond desquelles on marche d'on ne sait quel pas prudent sur je ne sais quoi d'illustre, et qui est tout à coup, sous votre pied effrayé, le grand pied vêtu d'argent de Charlemagne...

Je ne plaisante pas!

***

Pendant que j'écris et que de plus en plus je m'étonne, ma plume m'encourage et me murmure: ne te dissuade pas de ne pas écrire dans la langue et selon les mots de l'écrivain d'histoire, de l'économiste ou de l'homme politique. Les phrases de ces hommes sont le fil que l'on a retiré du collier; les diamants manquent, qui remplissent la main du poète. Leurs phrases n'ont jamais été que l'empreinte du contour des catégories humaines; le langage poétique seul libère le sens fondamental des choses obscures et cachées... Dans le brouhaha universel et au sein de la vague de tous les arguments humains, après l'essui des ouragans et devant l'interrogatoire de la mort, ce seront toujours, ne crains rien, Eschyle et Euripide qui auront raison!...

LUMIÈRE DU NORD

Une petite ville dans le nord de l'Allemagne, là où la lumière court plus qu'elle ne pénètre, comme si sa force, à cette hauteur de l'Europe, ne lui permettait plus que de dorer l'extérieur des choses. Mais quel ourlet de clarté charmante se déplace avec tous les êtres sur le fond presque sévère des vieux hôtels magnifiques !

Ici et là, glissent des farfadets lumineux, des jeunes filles saupoudrées de toute la gloire des prestigieuses héroïnes des vieux Niebelungen, fleurs vivantes et personnages vivants d'une incomparable légende de vérité de soi-même. La vérité de soi-même, quelle admirable tresse d'or tombant sur une robe en fleurs!

Je ne me souviens pas d'avoir jamais traversé avec une telle ardente âpreté l'épreuve de la douloureuse joie que laisse dans un cœur qui se sait terrestrement fragile et fait pour ne battre qu'une heure, la révélation de

cette entente parfaite, et que ne prévoit aucun contrat notarié, de la lumière avec l'obscurité, du soleil avec l'architecture, de l'architecture avec les êtres, du tout avec le tout, et de ce tout avec le mouvement, dans l'éternelle immobilité de ce qu'une forte et infrangible tradition a planté entre les colonnes d'un inamovible décor.

Là, respire, au fond d'un duveteux jardin vert, un vieux fils d'Aristote, qui porte précieusement dans son esprit, conservé comme la porte de Trèves, tout le souvenir de celle que Gobineau appela la Rome germanique.

Il m'entraîne sous le feuillage d'un catalpa et me fait là de plaignantes confidences.

Il ne peut admettre que de ces « nouveaux venus » puisse sortir la résurrection de l'Allemagne! L'Allemagne n'avait pas besoin d'une révolution pour sortir de sa misère...

— « S'enfermer dans un nationalisme à outrance, n'est-ce pas se condamner à mourir sur place?... Se contraindre à ne connaître que le peuple et à ne procéder que du cœur, n'est-ce pas se décapiter, oublier tous les siècles de vraie civilisation qui séparent les Allemands d'aujourd'hui des Germains des forêts!

« Et cette inquisition perpétuelle, ces journaux jugulés, autant d'attentats à la liberté vraie, autant de crimes contre les droits de l'homme!... »

Et, une heure plus tard, dans la Gasthaus accueillante :

— « Allons donc! s'écrie mon voisin hitlérien, avec qui je m'entretiens de ces objections si courantes en France, allons donc! ce sont là des hommes qui ne sont pas bottés pour l'époque que nous traversons; derniers tenants d'un ingénu libéralisme politique terriblement périmé! Ils répètent une vieille leçon jadis apprise d'une ère d'humanité qui s'effondre en eux-mêmes!

« Les vieux pays raisonnent avec leurs vieux principes, ils prennent les mesures de l'actuel avec les mesures du temps passé... Notre fruit n'est connu que de ceux qui le cueillent sur l'arbre. »

Et dans la même délicieuse petite ville nordique, j'ai été faire visite au plus délicieux petit homme nordique qui se puisse connaître : Herr Doctor Hermann D.

En dehors de la ville est sa maison. Un tout petit homme derrière des lunettes et, derrière ces lunettes, un tout vif esprit.

Un petit homme d'une cinquantaine d'années. Des yeux noirs, très noirs, tout ronds, derrière leurs besicles toutes rondes ; et une tête rasée à la manière de quelque moine jaune des montagnes du Thibet.

Je viens savoir ce qu'il pense d'Hitler et du régime.

Car juger Hitler et ce régime à la manière dont nous procédons habituellement en

France, en partant d'images subjectives élaborées dans notre sentiment par nos passions et par la suggestion politique, ne me paraît pas présenter des garanties de vérité suffisantes pour mériter qu'on s'efforce, avant d'avoir vu, de créer avec cela une de ces formules qui, jetées dans le domaine des idées automatiques, exercent ensuite une puissance que personne ne raisonne plus.

Le Français détient sous son vêtement une image allemande tellement barbouillée des lies de l'inexactitude qu'elle équivaut, à peu près, quant à la somme de vérité contenue, à ce qu'est au vrai Dieu et au vrai Fils, l'image de ce jeune homme blond montrant son cœur de groseille...

Et donc, aller me représenter Hitler et son régime, simplement à travers les catégories de l'actuel esprit politique qui a cours en France, non seulement ne me satisfait pas, mais exigerait de moi, dans l'ordre des méthodes de l'intelligence, un acte d'escamotage auquel je me refuse totalement.

Et c'est pourquoi j'ai voulu tout d'abord et tout de suite éprouver les profondeurs et toute la qualité des arguments de l'opposition...

Ceux de mon petit Docteur Hermann D. « professeur de mécanique céleste », représentant dans le plus caché de sa conscience (mon Dieu, que la conscience de ce petit homme est profonde!) l'une des formules les plus passionnées et les mieux connues de ces certaines résistances religieuses qu'on a coutume de

voir se dresser tout en face des tendances de la nouvelle Allemagne.

Il faut le reconnaître tout de suite, dans le brouillard rose du matin: Ces esprits, très rompus aux détails minutieux de la vérité que Dieu inspire, n'ont pas toujours, pour les servir dans les compréhensions plus objectives qu'exige le maniement des masses humaines, l'énergique ignorance de l'homme d'action, qui leur permettrait de se passer de la douceur de ce qui les rattache ainsi avec tant de force à ce fond d'eux-mêmes que Dieu habite. Les yeux tout embués de la grâce et du charme qui s'épandent de leur constante contemplation, ils n'ont pas avec la réalité humaine ce contact qui fait soudain apparaître le ressort de toute action efficace, et ils ont tendance à accuser ensuite chaque coup de vent qui dérange tant soit peu le voile dont est couverte leur religieuse personne. Un long voile noir, qui les enferme tout entiers, sauf deux ouvertures pour le regard, d'où leur apparaît toute politique.

Hermann D., le plus doux, le plus lumineusement religieux des êtres, le plus chaudement patiné de tous les sacrements de jour et de nuit, lorsqu'il s'est agi de porter un jugement sur le nouveau monde allemand, n'a même pas rejeté son voile, et c'est de dessous la couverture de cette chère cagoule qu'il a émis son jugement ! Ce jugement fut une condamnation chuchotée :

« Atmosphère surchauffée... Accaparement

de la jeunesse... Déification d'un homme... de toute une race !... »

Par la peur qu'on entende ses paroles, il va fermer un petit vasistas resté ouvert dans le haut de sa vitre, il s'exprime à voix basse, il est tout préoccupé de ce qui se trouve aux aguets derrière la porte de sa bibliothèque.

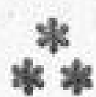
Son catholicisme souffre. Ou, plutôt, toute une tradition catholique est en lui ce qui souffre. Tous les doux sentiments humains que le catholicisme a réussi à faire rentrer sous sa chaude et sainte toison, et qui sont aux yeux de ses plus fidèles comme les assistants indispensables des vérités théologales elles-mêmes, sont aussi en lui ce qui tremble, sous le terrible souffle populaire de la révolution nationale-socialiste !

— Ici, sans doute, me dit-il, ne règne pas comme en Russie, l'idole de fer aux écrasantes terreurs; ici, c'est Siegfried qui forge son épée... Mais, dans le racisme autant que dans le communisme, l'âme est perdue !...

— Certains, lui dis-je, objectent que tout n'a pas été vu encore et que l'avenir nous apprendra beaucoup sur ces choses; que si les nationaux-socialistes pèchent en ne sachant pas voir tout ce que l'Eglise porte en elle, il est souhaitable que l'Eglise, à son tour, en cette heure grave pour le monde, ne commette pas la faute d'ignorer que l'Allemagne nationale-socialiste, plus qu'aucun autre pays d'évolution moderne, participe, dans l'action sinon

dans la formule, de ce qu'ils appellent cette « christianité »...

— « Hélas! n'en croyez rien, me murmure-t-il, dans le soir qui tombe, pendant qu'au delà de la fenêtre, au fond du sombre couchant, se dédorent peu à peu sous la nuit les arêtes du Dome, l'Europe n'est plus digne du Christ! »



Cette parole : « L'Europe n'est plus digne du Christ » nous atteint tous, s'applique en vérité à tous. Toute la conscience humaine, depuis sept ou huit siècles, par un égarement dont un Saint Bernard avait relevé les prodromes avec effroi jusque dans les monastères, a cessé d'appeler le Christ à ses grandes fonctions salvatrices de réédificateur du monde intérieur de l'homme. Elle l'a appelé à être le tuteur du songe empirique, elle ne s'est pas livrée à lui pour qu'il soit le transformateur divin de ce songe.

L'imminence de la catastrophe suspendue sur nous par voie de conséquence de ce fait d'histoire et l'état critique du monde poursuivant sa chute chaque jour davantage hors de Dieu forcent à déclarer, sans perdre une minute, que les paroles prononcées sont également, de part et d'autre, insuffisantes et incomplètes.

Sous la douleur imposée par des certitudes

tragiques, j'ai été amené à diriger du côté de Hitler toute la recherche de mon esprit, par l'intuition que là, au milieu du chaos et de la ruine, une certaine lumière véritable et véridique se créait un chemin, et agissait par les actes de ce chef de peuple, un peu comme une plante qui s'efforce de percer les murs d'une cave et s'élève à travers la pierre vers la clarté du jour.

IMPASSE

Aujourd'hui les relations entre les peuples ne peuvent plus être conduites comme un jeu par les chefs de peuple. J'appelle un jeu — jeu terrible, parce que la mort des races en est l'enjeu — le conflit meurtrier entre deux représentations fausses. Jeu terrible, dis-je, et plus que terrible, lorsque ces représentations fausses sont, dans l'esprit des peuples, l'odieuse peinture qu'y a tracée l'effréné mensonge perpétué par les basses haines de la démocratique politique moderne.

La démocratique politique moderne a apporté sur le tapis vert de la discussion toutes ses convoitises et ses hypocrisies, tout ce qu'il y a de moins élégant, tout ce qui est au suprême degré insatiable appétit et rancune intraitable. Une affreuse histoire est peinte dans les cerveaux. L'ignorance est la mère de toutes les passions, et nulle connaissance de la vérité n'est dans les cœurs...

Particulièrement en France, l'éducation du peuple a été faite, non point pour élever et

surélever des hommes, mais afin de confectionner des électeurs et aussi des champions de toute thèse ennemie de l'Idée de Dieu.

Fustel de Coulanges s'est exprimé ainsi :

« *Si l'on se représente tout un peuple s'occupant de politique, et, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis le plus éclairé jusqu'au plus ignorant, depuis le plus intéressé au maintien de l'état actuel jusqu'au plus intéressé à son renversement, possédé de la manie de discuter sur les affaires publiques et de mettre la main au gouvernement ; si l'on observe les effets que cette maladie produit dans l'existence de milliers d'êtres humains ; si l'on calcule le trouble qu'elle apporte dans chaque vie, les idées fausses qu'elle met dans une foule d'esprits, les sentiments pervers et les passions haineuses qu'elle met dans une foule d'âmes ; si l'on compte le temps enlevé au travail, les discussions, les pertes de force, la ruine des amitiés ou la création d'amitiés factices et d'affections qui ne sont que haineuses, les délations, la destruction de la loyauté, de la sécurité, de la politesse même, l'introduction du mauvais goût dans le langage, dans le style, dans l'art, la division irrémédiable de la société, la défiance, l'indiscipline, l'énervement et la faiblesse d'un peuple, les défaites qui en sont l'inévitable conséquence, la disparition du vrai patriotisme et même du vrai courage, les fautes qu'il faut que chaque parti commette tour à tour, à mesure qu'il arrive au pouvoir dans*

des conditions toujours les mêmes, les désastres, et le prix dont il faut les payer ; si l'on calcule tout cela, on ne peut manquer de se dire que cette sorte de maladie est la plus funeste et la plus dangereuse épidémie qui puisse s'abattre sur un peuple, qu'il n'y en a pas qui porte de plus cruelles atteintes à la vie privée et à la vie publique, à l'existence matérielle et à l'existence morale, à la conscience et à l'intelligence, et qu'en un mot il n'y eut jamais de despotisme au monde qui pût faire autant de mal. »

En attendant, une évolution irréductible marche son train d'enfer. Les camps se forment à la surface du monde, de noires fourmilières couvrent les plaines, grouillement de toute la noire humanité de fer sortie des entrailles enflammées du capitalisme, tous les hommes malheureux que la vie des usines a déflorés.

D'immenses tribulations humaines ne sont plus évitables. Il y a trop d'hommes médiocres dans les comités de direction du monde, trop d'hommes simplement intelligents, trop d'hommes simplement spécialisés dans leur technique professionnelle, pour qu'il soit possible aux peuples, avant l'irréparable malheur, de se réveiller dans une voie éclaircie et face à un avenir plus digne de l'idéal humain.

La bourgeoisie française est la partie de la nation à laquelle s'adressent ces paroles. Pau-

vre âme surannée, qui se traîne au milieu du choc de tous les événements qu'un enfer né d'elle-même a déchaîné dans les entrailles de la vie !

Pauvre bourgeoisie si bien élevée !

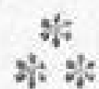
Pour toutes les nations actuellement vivantes, une situation mondiale se surajoute à leur situation propre. Et dans l'esprit de sa bourgeoisie, la France actuelle, ignorant tout de sa situation mondiale, ne comprend rien à sa situation propre.

Personne autre qu'un homme de génie ne peut résoudre de façon grande ou heureuse la situation mondiale que les temps ont fait surgir. Mais cet homme de génie doit être, par la vastitude illuminée de son cœur, autrement dépendant des vrais dieux, que celui chez qui les *facultés politiques* ont été portées à un suprême degré de puissance. A moins que vous ne donniez au mot *politique* le sens que définit le contraire de ce que votre communauté vous a fait jusqu'ici penser.

Habituellement, on définit le génie comme une intelligence suprêmement puissante, et l'on voit en lui le même principe, développé immensément, que celui dont est partie l'intelligence. Il existe en effet de ces génies-là ; il existe des *démons d'intelligence.*

Or, l'association de ces deux mots, *démons* et *intelligence,* suffit à démontrer leur incompatibilité dans la juxtaposition, et comment la

haute doctrine spirituelle n'erre aucunement lorsqu'elle prétend que la véritable intelligence se prend ailleurs, et produit des suites et des applications avec lesquelles le mot *démon* ne trouve plus aucun lien de connexité.



Ce que je vois en Allemagne, ce n'est pas pour le moment l'immense peuple qui grouille dans les villes, ce n'est pas le relèvement militaire; ce n'est pas davantage ce qui frappe tellement l'âme recroquevillée d'un trop grand nombre de Français, quand ils viennent en ce pays.

Les Français, trop souvent, au lieu de descendre aux sources allemandes, interprètent la chose allemande en se l'expliquant au moyen des éléments qu'ils puisent à leur source française. Heureux quand cette source française se confond dans leur cœur avec les sources du Génie français; les choses alors se passent un peu mieux!

Mais, quand les sources où ils puisent sont ces sources empoisonnées par le mensonge, polluées par la calomnie, comblées par les détritus nauséabonds qu'y ont jetés l'ignorance et la haine, ces deux vieilles femmes voilées de noir, que l'on voit constamment cheminant la main dans la main à travers les champs de nuit de la démocratie, que se peut-il passer d'autre que ce que nous voyons!

Non! ce que je découvre en Allemagne, c'est

autre chose: c'est une attitude me rappelant celle de cette femme de la fresque de Lorenzetti, à Sienne, cette rêveuse que l'on appelle la *Paix*, dont la tête est couronnée de laurier, dont la main tient un rameau d'olivier, dont le corps fécond, sous le nuage de sa tunique légère, annonce l'auguste gonflement des futures moissons humaines, et qui songe !

LA FOULE ET LE RANG

Le Rhin... Une impression brûlante de soleil de Pentecôte... D'immenses bateaux blancs comme des cygnes, et qui s'appellent *Lohengrin,* sur lesquels mille pèlerins chantent, leurs yeux renvoyant aux rives l'éclat du soleil.

L'Allemagne passe, en foule, sous la massive protection d'espèces de grands soldats noirs aux jambes écartées, l'arme aux poings.

Un velouté d'âme dans l'air... Quelque chose d'héroïque et de suprêmement jeune, s'efforçant d'essuyer une vieille poussière... une vieille tache de sang... une vieille faute...

Coblence... la foule abondante.

La ville, ce jour-là, célébrait dans toutes ses rues la fête du Gautag. Le Gautag, jour de la fête du Gau, comme le Reichsparteitag est le jour de la fête du Reich. Le Gau, administrativement, territorialement, est la 32e partie du Reich; il y a 32 Gau dans le Reich. Et le Gau est ainsi l'équivalent de l'une de nos anciennes provinces de France. Il compte à sa tête un

Gauleiter... sorte de gouverneur de province, sorte de *Proconsul*.

Une foule blonde, uniforme, de laquelle ont disparu la basse casquette comme le manteau d'hermine. L'homme qui reste est un moyen terme, obtenu par un concours d'événements sociaux, économiques et politiques, dont la résultante est loin de constituer, si on la considère ainsi dans sa forme, une régression sur le passé. Il y a là l'œuvre d'une justice meilleure, qui a rompu les inégalités stériles afin de permettre de nouveaux départs.

La haute société d'hier, celle qui se tenait à la bride du cheval de bronze de ses Empereurs, n'a pas fait beaucoup plus que d'entretenir avec des assiduités une situation acquise. Aussi ne lui est-il plus rien demandé, sinon de rentrer dans la multitude, et de rejouer là, à son humble rang, comme sous le niveau qui égalise les foules impersonnelles de la vallée de Josaphat, le sublime concours du flambeau de chacun.

La fête s'ouvre et se développe dans un vaste espace, esplanade de l'ancien château convertie en un lieu illustre par toute la pensée allemande : ce lieu tient du stade, de l'arène et du forum. Il a été choisi là pour la continuité du souvenir, comme le sont déjà une trentaine d'endroits en Allemagne, jadis élus au sein des forêts et dans les gorges des montagnes par les héros de l'antique Germanie.

Cent vingt mille hommes sont massés au soleil, 120.000 hommes sous le signe de l'immense croix gammée, qui couvre les colonnes du temple, et sous le déferlement de mille drapeaux, rouges et blancs, noirs et blancs, lesquels font revivre d'une façon saisissante, par toute la ressemblance du décor et de la tenue humaine, les temps de Frédéric II.

Cent vingt mille hommes au soleil écoutent la voix multipliée du Docteur Frick, entourés des drapeaux de l'empire hitlérien, plus semblables, je le répète, à ceux de l'ancien royaume de Prusse qu'à ceux du dernier Empire Allemand.

Des siècles se sont écoulés depuis l'an 1914. Les hommes allemands, sous le soleil qui les regarde et restera le seul grand juge, ne présentent même plus le même visage.

Bruns, le poignard à la hanche, les yeux droits, militairement droits, le corps au garde-à-vous, tels sont les hommes du Parti, les gardiens de la pensée, les gardiens de l'Idée, les servants obscurs du nouveau principe allemand apporté par Hitler, et les piliers vivants de toute l'organisation allemande sortie de cette pensée. Tous les mêmes, ces hommes, sous leur peau brune, tous les mêmes, comme les loups, comme les renards, comme toutes espèces de la nature qui portent autour de l'étincelle de leur instinct une plume ou un pelage. — Et, en somme et en vérité, tel que cela se passait dans les rues du vieux Francfort, ou sur les places du vieux Stras-

bourg, quand tous coiffaient le même chaperon et chaussaient le même caleçon rouge et bleu, selon la corporation et selon l'état. Ici, l'uniformisation est encore plus généralisée, chacun boucle même tunique et égal ceinturon, le notaire, le boulanger, le coutelier, le professeur, le pelautier, le crieur de la rue, le colleur d'affiches et les autres... Que d'autres ! ceux d'en haut, ceux d'en bas, car il n'est plus ni haut ni bas, comme dans un paysage, où l'on ne sait par qui commencer l'hommage à la nature, si c'est par les sommets de la montagne ou par les argents profonds de la rivière.

Devant cet endisciplinement de la société, devant cet embataillonnement de tous rangs, de tous âges, et de toutes professions, défilant, sous les grands étendards qui balaient les échines et derrière les musiques qui fixent les allures, sans compter le tambour-major, sans compter le pas de parade obligatoire durant les quarante mètres qui s'étendent devant le rayon de la tribune, l'individualisme français fait plus que de s'émouvoir, il se sauve à toutes jambes, et s'en va se faire tout petit, là-bas, les deux mains en porte-vue, sur un pont de Lutèce.

***

Sans doute, il existe un élément allemand. Cet élément allemand, c'est la musique,

d'abord ; puis, c'est un certain type blond. C'est aussi la chair et le poil des légions de Germanie ; c'est la certaine danse cambrée, guerrière, quelquefois rigide et presque luthérienne, souriante aussi, du pas de l'oie. C'est ce qui vit, ce qui parle, ce qui tourne, se retourne, tourbillonne dans ces âmes couleur de bleu et d'or; c'est cette *Unsere Volkwerdung,* dans l'anneau tout d'argent de son sens si particulier, lequel unit le contenu du mot *peuple* et celui du mot *avenir.*

Mais ce qui n'est pas l'Allemagne et apparaît ici bien avant elle, ce sont les grands événements d'Histoire qui ont déterminé ces immenses mouvements d'hommes.

A quoi ont donc l'esprit les débiles libertaires attardés, qui ne savent voir dans ces armées en marche que l'œuvre d'une pensée politique!

Le fait est autrement troublant, décisif, immense. Il est la proclamation d'un accomplissement: la mort des anciennes sociétés.

Les anciennes sociétés sont mortes, et ces grandes levées collectives sont un mouvement des peuples, s'efforçant, dans la désagrégation des précédentes cohésions humaines, de retrouver des lois de communauté susceptibles de remplacer les premières.

La loi de communauté qui avait prévalu et dominé quand s'étaient formées les grandes agglomérations historiques de notre Occident, reposait sur une différenciation, autant que sur une liaison réciproque, des différentes

couches ethniques, retenues dans leur jeu mutuel par la force subjugante de la nécessité politique.

Toute une énorme vie organistique avait jailli de ses assemblages et édifié le spectacle d'une magnifique et glorieuse évolution humaine.

Mais tous les spectacles prennent fin, soit par la fin du drame quand arrive le bout du souffle des héros, soit par l'incendie du théâtre lui-même, quand le plafond est usé, usées les poutres, éteint le grand lustre.

Aujourd'hui, l'énorme organisme est usé.

Ce qui animait n'anime plus; ni la vérité munificente, ni le puissant ressort du respect et de l'amour, ni le souffle de transsubstantiation et de recréation qui gouvernait du sein de la cellule religieuse.

Il n'y a plus de toile pour la frégate, il n'y a plus de cordes pour l'ivoire jauni du vieil instrument.

On a tout tué, cassé. On a tué, non seulement en laissant mourir, non seulement en faisant mourir, mais en créant ce qui fait mourir.

Et les causes de cette mort tiennent en résumé dans ces quatre procès fatidiques : le développement monstrueux de la machine, la ruée des masses dans l'arène, l'usure totale des aristocraties historiques, l'effroyable déchristianisation de l'esprit moderne.

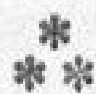
Dans un corps mort, les éléments organiques perdent leur cohésion, ne ressentent

plus la force de la loi d'attraction qui les reliait à l'unité de l'ensemble et se désagrègent. De même, en mourant, le vaste corps d'humanité de nos sociétés s'en est allé, on peut dire partiellement et successivement, comme ces terres qui s'effondrent et disparaissent avec l'usure des couches superposées qui les constituaient : les aristocraties d'abord, les bourgeoisies ensuite, et tout ce que représentait, possédait, tout ce qu'entretenait et imposait à la conscience humaine, chacun de ces groupes, porteur de son patrimoine d'instincts, de sentiments et de mythes créateurs.

Mais il se blottit au sein de l'humanité un génie qui n'accepte et même ne reconnaît aucune défaite.

Sous l'impulsion brûlante de ce génie, l'humanité se dégage de dessous les décombres de sa tour de Babel effondrée, se relève, se remet au pas, cherche à effacer ce qui la divisait, à retrouver l'unanimité primitive, et surtout le grand cœur qui la faisait tout entière appeler du même nom ce qui est le grand objet de son véritable amour.

Alors, il faut qu'à tout prix se recompose la communauté : la loi universelle le veut dans la nature, la nature le veut dans l'homme, aujourd'hui même, sans une minute de délai.



Pour les Français, hélas, ce pas cadencé de 120.000 hommes marchant sous des drapeaux

flamboyants n'est qu'une danse de guerre déguisée. Il faudrait l'ordre impérieux et irrité du génie de Mars pour forcer 120.000 Français à marcher de la sorte; et un tel cortège ne serait évidemment chez eux, dans leurs rangs, que le commencement de la danse de guerre.

Les Français sont logiciens, leur clarté est celle de la logique. Aussi comprennent-ils mal les Allemands, chez qui le pas cadencé correspond à un style de vie, à un sentiment métaphysique, à un rythme d'âme. Les Français raisonnent, les Allemands sont rythmiciens, et c'est par la coopération de chacun à l'obéissance unanime que détermine le culte de ce rythme, que chacun, en sa conscience remplie d'universelle discipline, touche aux fonds éternels.

J'écris dans la poussière et le soleil :

Ils n'ont pas raison contre nous, parce que nous sommes autre chose qu'eux.

N'ayons pas tort contre eux en ne comprenant pas que vis-à-vis d'eux il en est de même de nous.

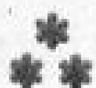
Nous sommes un lointain principe latin, qui tient dans la terre de l'immobilité de quelque vieux cep de Bourgogne.

Nous sommes des groupes de la colonne Trajane détachés de ses reliefs ; et coupables nous sommes, de vouloir juger les Allemands avec un esprit descendu de la colonne Trajane.

« *Tel tu es, tu me nommes* », disent, quand

ils se lancent des mots durs, les paysans français, qui sont, avec Rabelais, ce que la France possède de plus lucide et de meilleur.

Ainsi l'image que nous nous faisons des hommes d'outre-Rhin est forcément fausse: elle est la *façon* dont notre miroir les reflète.



Cet infime détail, mais qui prend sa place ici, minusculement, délicieusement, comme ces visions de nature aux vieux tableaux primitifs, où l'œil plonge en passant par le cadre exigu d'une toute petite fenêtre ouverte dans l'oblique de la muraille.

Vu d'en haut, près d'un grand pont de bateaux sur le Rhin, dans la partie la plus mouvementée et populeuse d'une grande ville, protégé par une palissade et ménagé dans un étroit espace contre les ouvrages de l'entrée du pont, un jardinet de roses dans lequel un homme se tient penché.

Tout autour, la foule. Et, toujours comme dans les vieux tableaux, une foule qui ne voit pas le jardinet de roses.

Ce petit enclos de roses est manifestement la charmante réussite d'un rêve longtemps porté, même la nuit, par l'esprit de l'homme à qui il appartient. Il rappelle encore ces illustrations marginales insérées dans les miniatures dorées du *Roman de la Rose*, où l'on voit chaque homme retranché en son cadre dans ses occupations familières.

En Allemagne, à côté de ces 120.000 hommes qui passent, je dis cela à mes amis Français, cette vie tout ingénûment poursuivie de « chacun en son décor de roses personnelles et privées », n'a pas été trop dérangée du fait des catastrophes, révolutions et famines de la vie moderne. Les scènes du *Roman de la Rose* se retrouvent encore sous l'arche du pont. Cela est fort important à noter. Et il faut le noter.

De l'autre côté du jardinet, sur un banc, deux Allemands, deux Allemands coiffés chacun d'un chapeau vert, assis, immobiles, boivent dans leur rêve le Rhin tout entier, et laissent passer des mondes dans le cadre ensoleillé de leur esprit, autre jardinet de roses.

La survivance du jardinet de roses n'a pas empêché, n'empêchera pas la marche de l'évolution. Mais les 120.000 hommes de l'évolution, eux aussi, se détourneront et marcheront sur l'herbe du côté, pour ne pas déranger, je vous le jure, le jardinet de roses.

***

Il y avait soir sur l'Oelberg. soir sur la dernière hauteur qui domine les pays du Rhin.

Une *société* de femmes avait élu ce suprême lieu rocheux pour but de sa nombreuse et chaleureuse ascension. Toutes réunies, elles n'étaient certainement pas moins de cent.

...Sur ce sommet pierreux de la montagne, elles faisaient joyeuse compagnie, tous âges mêlés, vieilles et jeunes côte à côte, récitant

des poèmes et chantant des chansons. Dans l'un de ces *lieder*, revenaient les mots de Souabe et de Bavière. Quand Souabe était prononcé, des femmes se levaient ; quand Bavière était prononcé, d'autres se levaient. Elles disaient que la vie est un trésor, que la vie est une joie. Elles étaient manifestement animées de tout un immense amour pour leur grand paysage, le paysage et son histoire, l'histoire et son idéal.

Elles avaient quitté leur ménage, avaient laissé maris et enfants, étaient venues s'ébattre toutes ensemble sur la hauteur de l'Oelberg. Et elles se nourrissaient là du gâteau des légendes.

Deux d'entre elles étaient appuyées contre le plus haut rocher, dernière aiguille du mont, et n'avaient pas peur de faire retentir l'air d'un chant de la plus pure poésie.

En bas... les forêts, les plaines.

Soudain, le Rhin, au loin, sous le rayon du couchant, devint comme une coulée de feu.

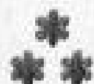
Elles l'aperçurent. Alors toutes se levèrent, toutes d'un seul élan, sans consultation et sans retard, et toutes les poitrines s'ouvrirent, et le même chant ému et fort commença:

Or du soleil du soir,
Combien tu es la beauté même...

. . . .

L'une, tout en chantant, dans un geste rituel, tenait la main étendue vers le feu lointain.

Le Rhin devait être bien heureux, lui qui perçoit toutes choses en sa vallée, de recueillir des hauteurs de l'Oelberg, ce chœur des femmes germaniques, s'élevant du génie de la race, pour le célébrer, toujours...



Tout le monde sait qu'il existe à Bayreuth une merveille de l'art architectural allemand au XVIII[e] siècle, le petit théâtre du Margrave.

Or, l'autre nuit, tout le monde dormait. Il était bien une heure du matin. Quand un grand bruit éclata dans le quartier ; toutes les fenêtres s'ouvrirent. Chacun demandait à son voisin : « Qu'est-ce que c'est?... D'où vient ce bruit?... qui fait tant de bruit dans Bayreuth? »

On sut bientôt à quoi s'en tenir, à quelle cause il convenait d'attribuer tout ce vacarme: deux Français, passant par la ville, voulaient à tout prix visiter le merveilleux théâtre, et frappaient sur le portail de grands coups frénétiques, pour forcer les gardiens à leur venir ouvrir.

Les coups se faisaient de plus en plus pressants. Alors le concierge arriva, lui et toute sa famille, et d'autres personnes du voisinage, tous vêtus de couvertures, peignoirs et robes de chambre et coiffés à la hâte de toutes sortes de bonnets.

Tous ces personnages s'inclinèrent. Les voyageurs de France furent entourés. A leur

demande, on s'exécuta; fort fièrement du reste et des plus parfaitement aussi, comme il convient, quand l'occasion se présente, même à cette heure tardive, de répondre à une exigence aussi sincère et aussi passionnée.

Le théâtre fut ouvert, la salle illuminée *a giorno*, et, pendant un long moment, les deux Français, entourés de leur complaisante compagnie nocturne, qui leur faisait cercle en silence, se promenèrent dans l'enceinte, la tête haute et en admirant.

— Oui, Monsieur, deux Français... qui s'en revenaient des jeux Olympiques... dans une voiture de course, Monsieur, masqués de toile comme des diables... Ils n'avaient pas le temps d'attendre au lendemain, bien sûr!... Ils devaient être en France pour l'aurore... Songez donc! Mais il voulaient voir le théâtre... Et il *a fallu* leur ouvrir!

***

Non loin du vieux château féodal d'Altenbourg, dans la forêt, je suis assis sur la mousse, le dos contre un sapin, et je lis.

Du fond du bois s'avance vers moi une petite bourgeoise d'un conte de Grimm, qui revient d'une promenade, appuyée sur une canne verte.

Elle s'approche, et, me voyant:

— « Savez-vous, Monsieur, qu'il ne faut pas être assis par terre ! il fait trop humide et ce n'est pas bon !... Tandis que, quelques mè-

tres plus loin, il est un très beau banc, dans la verdure, et si bien situé !... *Es liegt so schön!* (Cela est couché si beau!) Et, en face, en face du banc, s'ouvre un petit sentier, qui continue, qui continue... et qui est si tentant ! »

Et quand, ayant remercié ma passante, je l'eus quittée, me rendant vers le banc, je l'entendis encore derrière moi, au loin, qui me rappelait :

— « Le sentier est mauvais, d'abord... mais ce n'est qu'un moment... Ensuite, il devient très beau. »

Quelles sont donc les raisons qui mettent ainsi le *quant à soi* et *la finesse* aux prises avec le grand cœur de l'Allemagne? Cela vous étonne-t-il d'entendre le mot de grand cœur associé au nom Germain, comme lui convenant congénitalement?

*
**

Eh! oui, il est quelques oppositions qui confèrent à chacun des deux visages un style assez différent. Par exemple :

Le Français épargne pour garder, l'Allemand épargne pour accomplir.

Le Français travaille pour vivre et s'amasser une retraite; l'Allemand frémit à cette idée de retraite et vit pour travailler.

L'Allemand est sans ironie, et c'est ce qui fait sa force. Le Français a l'ironie, et c'est ce qui lui donne son piquant.

L'Allemand a le plaisir sérieux, le Français à la peine gaie.

L'Allemand a la science triste et le Français la gaye science.

Les Allemands ont la fleur, n'ont pas toujours la fine fleur. Nous avons la fine fleur, n'avons pas toujours la fleur.

L'Allemagne n'a jamais été finie, la France est parachevée.

Mais la France est mesurée et tiède, et l'Allemagne démesurée et brûlante.

L'Allemand ignore le ridicule, le Français en a peur.

Le Français s'effraie de l'Allemand et de son « éternel devenir », l'Allemand se décourage du Français et de son « éternel devenu ».

L'Allemand accepte d'être l'interprète des puissances qui sont en lui, il ne les discute pas, il réfléchit. Le Français raisonne, discute, parce qu'il croit qu'avoir raison dans une discussion situe un homme dans l'Univers.

L'Allemand, péniblement, cherche à s'accorder avec le Cosmos. Le Français, accommodant, invite le Cosmos à s'accorder avec lui.

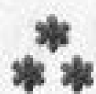
L'Allemand, sans s'en douter, comprend et vit l'Apocalypse; le Français se moque de l'Apocalypse.

L'Allemand accepte les yeux fermés, avec une grosse et ferme obéissance, d'être l'interprète de l'énorme musique du monde; le Français se pique d'être le plus accompli interprète de la fine raison des hommes.

Les Allemands écoutent ce qui ne s'entend

pas, et les Français, quelquefois, font du bruit pour entendre quelque chose...

Et l'on pourrait accumuler ainsi un nombre infini de propositions contraires, sans prendre garde que ces oppositions sont souvent les deux motifs nécessaires d'une même nature, les deux anses d'un Saxe précieux, ou les deux oreilles qu'orne la perle de chaque côté du large visage d'un Bouddha...



Des hommes... des hommes... des hommes à n'en plus finir!...

Pendant que j'écris, ils passent toujours, sérieux, se souvenant du grand drame national et des petits drames dans chaque famille, et des convulsions de la rue, et des luttes fratricides, qui furent la bataille irresponsable et terrible de l'ombre et de la lumière.

Ils marchent aujourd'hui avec calme, avec force. Ils se sentent forts, non point seulement parce qu'ils sont unanimes et nombreux, sertis dans l'armature puissante de leur organisation hitlérienne, non point seulement parce que leur force humaine a reforgé son bouclier et sa lame, mais parce qu'ils portent en eux une foi et un mouvement qui font brûler leur âme.

Il est étonnant comme l'armée, avec ses jeunes hommes imberbes, presque des enfants, paraît faible, effacée, à côté de cette formidable phalange. Celle-ci, vivante et forte, large

d'épaule, agile, musclée, noire, brune, soutachée de nickel, fortifiée sur toutes ses coutures d'un métal impeccable, semble, sous ses lourds drapeaux, couvrir de ses rangs profonds tous les champs d'Allemagne. A côté, l'armée militaire, l'armée du service de deux ans, paraît guère n'être rien de plus qu'une réserve, et réserve paradoxalement plus jeune. C'est qu'elle est, en effet, cette armée, une institution appuyée sur une tradition sûre. Les principes qui l'animent poursuivent dans son sein leur existence séculaire. Tandis que l'armée hitlérienne, toute neuve en ses sources, ruisselle de joie, et de la joie de l'Idée — les troupes de Cromwell ont dû un jour marcher de ce pas dont les pierres avaient à souffrir. — Et, ma foi, cette Idée, quand on la connaît, qu'on se l'est mise un peu sous la dent, pour voir... c'est assez autre chose, il faut l'avouer, en dépit de ce qu'en ont pu écrire les friandes plumes d'un certain cher pays situé de l'autre côté des fils de fer barbelés du pont de Kehl, qu'un simple croûton de pain sec, arraché aux boursouflures de quelque insignifiante, vulgaire et frauduleuse farine métaphysique.

***

Un tout autre peuple, — même quand il défile ainsi, — que celui de l'Empire. Autre peuple, qui n'a plus la pesanteur orgueilleuse des hommes germains au casque bombé et pointu, des guerriers impériaux, roidis dans

leur discipline, à qui était promise la victoire écrasante de la Botte, de la Botte qui se montrerait la plus lourde...

Un autre peuple, celui-là, un peuple qui a été défait, sinon vaincu. Ce peuple possédait en lui certaine grandeur qui lui permettait d'être défait sans que son amertume tournât à la haine. Ce peuple, à cause de cette certaine grandeur, était précisément le peuple marqué pour être défait, défait de la défaite qui est le coup de fouet magnifique du Dieu créateur... Peuple dans l'âme de qui, sans qu'elle en fût détruite, a été battue la chanson du berger primitif; peuple où les jeunes hommes de la nouvelle génération, peut-être plus faibles parce que les mères « mangèrent mal », et qu'il n'y eut plus de vaches dans les prairies, sont comme des plates-bandes de jeunes résédas, ayant repoussé de dessous le bord lourd de l'horrible défaite. Tout un peuple allégé, plus doux, affiné, à qui l'immense expérience de son humiliation et de sa misère a ouvert la révélation des grandes lois éternelles.

LA MAIN TENDUE

L'ALLEMAGNE ne cherche pas, ne médite pas la guerre avec la France ; ou, en d'autres termes, ses projets politiques, (je ne parle pas des raisons circonstancielles qui pourraient forcer sa volonté), ne visent en principe aucun objectif qui aurait quelque lien avec les intérêts directs de la France. Ses perspectives, ses voies sont ailleurs.

L'Alsace-Lorraine?

Mais les propres paroles d'Hitler à M. François de Brinon n'ont-elles pas été les suivantes : « J'ai dit assez souvent que nous y avons renoncé définitivement pour pouvoir penser que j'étais entendu. Combien de temps faudra-t-il répéter que nous ne voulons ni absorber ce qui n'est pas nôtre, ni nous faire aimer de qui ne nous aime pas? Si, rencontrant un ministre, je lui avais dit en tête à tête : « La question de la Sarre étant résolue, j'estime qu'il n'y a pas un différend qui puisse nous opposer », je pourrais comprendre qu'on dise : « Hitler a des arrières-pensées, nous aurons des sur-

prises. Mais devant mon peuple, auquel je demandais son approbation solennelle, j'ai dit les mêmes choses. J'ai répété maintes fois que le sort de l'Alsace-Lorraine était réglé. Le peuple a donné sa réponse. Que faut-il de plus? »

Il nous est d'ailleurs impossible de nous rendre compte de la précision et de la netteté auxquelles sont portées ces affirmations, si nous ne prenons pas connaissance des textes officiels, discours du 17 mai 1933, du 21 mai 1935, du 31 mars 1936. Et le dernier discours du 30 janvier 1937.

Ces textes officiels ont eu à toutes ces époques, un sens précis, un accent et une portée qui méritent que nous leur prêtions attention.

Ce texte également, qui relate ces paroles d'Hitler : « Lorsque Stresemann et Brüning, dont les intentions aussi étaient bonnes, essayaient de trouver une voie d'entente avec la France, ils n'avaient pas derrière eux le peuple allemand. Moi, j'ai toute l'Allemagne. Et je n'ai pas caché à l'Allemagne ce que je voulais. Elle m'a approuvé. »

Il a écrit aussi :

« On m'insulte en continuant de répéter que je veux la guerre! Serais-je fou? La guerre? Mais elle ne réglerait rien. Elle ne ferait qu'empirer l'état du monde. Elle marquerait la fin de nos races qui sont des élites, et, dans la suite des âges, on verrait l'Asie installée dans notre continent et le bolchévisme triomphant. »

*
* *

Je sais bien qu'il y a « *Mein Kampf* »... et des textes qu'il est impossible de lire sans un sursaut de protestation, et un frémissement d'inquiétude.

Mais il importe, il est nécessaire de savoir que ces imprécations contre la France ne furent pas proférées par un homme d'Etat responsable, qu'Hitler a écrit son livre en prison en 23-24, pendant l'occupation de la Ruhr, — et que c'était avec tout son cœur d'Allemand ulcéré qu'il écrivait derrière les barreaux de sa prison.

Le Führer-Chancelier d'aujourd'hui, homme d'Etat instruit par l'expérience du pouvoir, apparaît tout différent, retranché derrière d'autres conceptions et d'autres méthodes.

Si on lui demande pourquoi il n'apporte pas de corrections utiles à des textes qui font obstacle à la bonne volonté française, il répond « qu'il n'est pas historien, mais homme d'Etat, que cet écrit lui fut dicté par les événements de 1923, que cet écrit tient à l'histoire par des liens étroits, et qu'il n'a en aucune façon le droit et le pouvoir de le modifier. »

« Un travailleur de l'esprit peut produire, dit-il, une édition revue et corrigée de ses œuvres, moi, *c'est seulement dans l'histoire que je fais mes corrections.* »

Il est vrai, et ceci est exact, que le « *Mein*

Kampf » d'aujourd'hui est distribué encore, et en édition de luxe, à tous les jeunes mariés de race allemande. Mais il nous faut savoir que si ce livre est ainsi offert, ce n'est pas parce qu'il contient d'offensantes attaques contre la France, mais parce que ces 685 pages sont véritablement la Bible de l'Allemagne. Elles contiennent ce qui était la pensée de Hitler à cette époque, sur tous les sujets et dans toutes les questions. Il faut dire aussi que dans ce code sont contenus quelques articles de politique intérieure qu'il n'a pas appliqués, et qui n'en demeurent pas moins ineffaçables, au même titre que ces textes incriminés.

Il convient de garder dans l'esprit ces paroles d'Hitler, qui ont été cent fois redites et inoculées au sang de la nouvelle Allemagne :

« Pendant cette année, je me suis constamment efforcé, hélas trop souvent en vain ! — de trouver une base d'entente avec le peuple français. Plus nous nous éloignons des amertumes de la guerre mondiale et des années qui ont suivi, plus le mal s'abîme dans le tréfond de la mémoire humaine pour laisser le premier rang aux beaux aspects de la vie de la connaissance et de l'expérience. Ceux qui autrefois s'affrontaient en ennemis impitoyables s'estiment aujourd'hui comme des combattants valeureux d'une lointaine lutte épique, et se considèrent de nouveau comme les représentants et les promoteurs d'un grand patrimoine de culture universellement humaine. »

« Pourquoi ne serait-il pas possible de mettre fin à l'antique lutte séculaire qui n'a apporté, ne pouvait apporter et n'apportera, à aucun des deux peuples une décision définitive, et pourquoi ne pas remplacer ce conflit par des égards s'inspirant d'une raison supérieure? Le peuple allemand n'est pas intéressé à ce que le peuple français souffre. Et inversement : quel avantage y aurait-il pour la France à ce que l'Allemagne tombât dans la détresse? Quel profit retirerait le paysan français de la mauvaise situation du paysan allemand, et inversement? Quel avantage l'ouvrier français retirerait-il du dénuement du travailleur allemand? Et quel bénéfice y aurait-il pour l'Allemagne, pour l'ouvrier allemand, pour les classes moyennes et pour le peuple d'Allemagne à ce que la France soit frappée par le malheur? »

Depuis plusieurs années, par l'évolution d'un esprit toujours en mouvement, Hitler croit à la nécessité d'une entente franco-allemande.

Souvent, disent ses intimes, au cours des derniers mois de sa lutte politique, alors qu'il se voyait déjà près du pouvoir, car il n'a jamais douté que le pouvoir lui serait donné, il lui arrivait de penser au geste symbolique qu'il adresserait à ses anciens ennemis. Parfois, il rêvait d'aller seul lancer dans les eaux du Rhin une couronne de laurier tressée à la gloire des soldats allemands et français morts

pour leur patrie, et parfois il imaginait, car il a le goût de l'architecture, quelque monument grandiose dédié aux morts des deux nations réconciliées.

Quant à la sincérité de Hitler, qui est, suivant ce que dit M. Lichtenberger, professeur à la Sorbonne, dans le livre qu'il vient de publier sur l'Allemagne nouvelle, la grande question intéressante, cette sincérité, ainsi qu'il le déclare du reste, doit être considérée comme certaine.

Jamais Hitler, disent les Nationaux-Socialistes ne nous a menti; ce qu'il a promis, il l'a tenu.

Pourquoi supposer qu'il n'userait que du mensonge quand il s'agit des questions extérieures ?

— N'a-t-il pas dit : « Ce que je signe, je le tiendrai » ?

A-t-on oublié la déclaration de Mr. Brüning et de Mr. von Papen à M. François le Gris en 1933? : « Vous avez maintenant Hitler comme partenaire, accommodez-vous-en. Au moins avez-vous devant vous quelqu'un avec qui vous pourrez traiter : *il tient.* »

***

« On peut dire, écrit M. Régis de Vibraye, que pendant les années 1930, 1931 et 1932, le « leit-motiv » dans les milieux officieux touchant de près la politique, est celui d'une conversation franco-allemande... Et il est certain que même chez les neutres francophiles, ou

anciens alliés de guerre de la France, j'ai souvent entendu dire : « Mais pourquoi ne voulez-vous pas vous entendre avec l'Allemagne ? Toute l'Europe respirerait !... »

« Ainsi, avant même l'arrivée au pouvoir de Hitler, jamais les gouvernements français successifs n'ont voulu entrer dans la voie d'une négociation directe avec l'Allemagne... Nos hommes politiques ont fait preuve de manque de courage.

« Nos dirigeants ont craint, continue M. Régis de Vibraye, d'étonner ou de troubler leur majorité parlementaire, qu'elle fût de droite jusqu'en 1932, ou de gauche à partir de cette date, ne comprenant pas qu'un homme d'Etat qui a un plan d'action et qui défend son plan avec énergie et conviction est toujours suivi.

« Il est beaucoup plus difficile de renouer des relations cordiales avec le peuple vainqueur, lorsque cette réconciliation implique la reconnaissance des conquêtes faites par l'autre.

« Qu'on suppose un ministre français aux environs de 1877 ou 1878, signant avec l'Allemagne un pacte d'entente sur la base d'une renonciation définitive de la France aux départements d'Alsace et de Lorraine. C'est pourtant cela que nous apportait Stresemann. »

Et c'est cela que nous apporta Hitler par trois fois.

« Je suis loin, écrit encore M. Régis de Vibraye, de tout admirer dans la politique de

Londres ou dans celle de Rome. Mais depuis l'Armistice, l'Angleterre a fait une politique anglaise qui tantôt favorisait l'Allemagne, tantôt s'opposait à elle. L'Italie a fait une politique italienne, qui fût suivant les circonstances pro-allemande ou anti-allemande. La Russie a fait une politique communiste ou russe, plus communiste que russe au début, mais aujourd'hui plus russe que communiste. Nous n'avons jamais, semble-t-il, en France conçu ce que pourrait être une politique purement française. *Nous avons fait en quelque sorte automatiquement de l'anti-germanisme.* »

Les dénonciations successives des différents articles du Traité de Versailles ont été, selon les Allemands, déterminés par les nécessités absolues de la situation européenne. Une ère nouvelle s'ouvrait, devant laquelle l'Allemagne prenait conscience de son rôle, qu'elle ne pouvait remplir, pensait-elle, fût-ce pour le profit aussi de certaines autres nations, sans se présenter aux yeux du monde avec une personnalité reconstituée, indemne de toute chaîne susceptible de paralyser ses mouvements et de la montrer amoindrie.

Quant à attendre des délibérations de Genève l'obtention des levées d'écrou nécessaires, c'était accepter de suivre une politique de mirages, la Société que l'on sait étant l'instrument de la puissance occulte que per-

sonne n'ignore, irréconciliable adversaire de l'Allemagne.

Accusons cette violation des traités, mais avec la pensée secrète que la non-violation de ces mêmes traités contribuait à rendre plus efficace et plus menaçante la politique de Moscou.

Les forces contre lesquelles aujourd'hui s'est tournée l'Allemagne sont complètement étrangères à la France, elles sont situées géographiquement du côté opposé à la France. Mais ces Forces, politiquement, possèdent la France et veulent se servir d'elle, en la faisant entrer, de gré ou de force, dans le système et l'appareil de guerre dont elles ont besoin contre l'Allemagne. Il faut donc, par tous les moyens, persuader à la France que c'est elle, la France, que vise l'Allemagne, bien que rien ne soit plus faux, et que tout le but allemand se place hors de France.

L'Allemagne actuelle n'a aucun projet contre la France.

Cet esprit de proie que nous lui prêtons n'est pas le sien : elle veut des œuvres de paix. Mais hélas, une fois de plus, nous ne nous trouvons pas au même point qu'elle pour juger du jeu et de son jeu : elle occupe le centre de l'Europe. La France et l'Angleterre sont dans l'Océan...

DIONYSIEN ET APOLLINIEN

DANS la cave fumeuse, là où Hoffmann si souvent est venu oublier le monde et les hommes, nous sommes quatre, deux Français et deux Allemands, attablés devant nos pots de bière.

La salle basse et sombre paraît ce soir encore plus obscure...

Tous les quatre, nous avons écumé l'hydromel et nous y allons plus franchement.

L'oncle Schmid, même, interpelle mon compagnon :

— « Vous me dites : Prouvez-moi... Prouvez-moi! Eh bien, c'est ce que je vous dis à vous-même... Prouvez-moi, prouvez-moi que je me trompe! Avez-vous des documents?... Connaissez-vous l'Allemagne ?... Est-ce que vous connaissez l'Allemagne? »

— « D'autres y sont allés et ont laissé des ouvrages. »

— « Oui, je les ai lus, ces ouvrages! Et, bien sûr, c'est intelligent ! intelligent au plus haut

point... intelligent comme on l'était en Grèce ! Il n'y a pas dans ces pages une seule affirmation qui ne soit une vérité! Oui, mais une petite vérité, une toute petite vérité!... Ainsi, d'innombrables petites vérités ont été prises, ramassées çà et là un peu partout, affutées comme des pierres, mises bien d'équerre sous le fil à plomb, réduites à la taille à petits coups de truelle. Tout est parfait dans l'exécution et le monument s'élève... Mais dès que vous vous reculez pour juger de l'effet, l'édifice n'est qu'une énorme erreur !... Parce que toutes ces petites vérités mises ensemble ne forment plus une vérité... Tout cela a été bâti dans les nuées !... Et savez-vous pourquoi vous bâtissez dans les nuées ?... Parce que, malgré toute votre intelligence, il est une réalité foncière que vous ne concevez pas. A cette réalité n'ont pas été prises les petites pierres avec quoi vous avez bâti !... Et ce « tour d'esprit » est ce qui vous empêche de nous comprendre.

— « Vous autres, Allemands, vous croyez toujours qu'on ne vous comprend pas ! »

— « *Es ist richtig !...* Mais il est certainement vrai aussi que vous ne nous comprenez pas... et que de par le monde l'on ne nous comprend pas toujours ! »

— « Cela même est si vrai que vous ne vous comprenez pas vous-mêmes ! »

— « De même que vous, Français, vous craignez toujours qu'on ne vous trompe !... Il n'y a pas un Français dans Paris qui, devant le meilleur des Allemands, ne retire

derrière son dos sa main froide en murmurant entre ses dents : « Moi, je me méfie ! »

Un instant, la bonne cave illuminée du lait de notre hydromel retentit sous les rires.

— « Et, tenez, faut-il que vous nous compreniez peu, en effet, pour que vous nous imputiez à crime de vouloir déraciner du sang de notre race les maladies héréditaires incurables ! Le national-socialisme, est dans le monde moderne, la première forme d'Etat qui porte en sa constitution la volonté de lutter contre le mal. Le peuple allemand lutte contre le mal. Il a trouvé dans son cœur, oui, dans son cœur, dans son cœur, vous dis-je, une lumière qui lui a enseigné quel bien il fallait vouloir, et comment on pouvait y atteindre... « *Gemeinnütz geht vor Eigennütz* »... « La collectivité vient avant l'individu... » Voilà ce que nous méditons nuit et jour ! »

— « Moi, je me méfie ! », fit entendre en français une voix plaisante. Et la bonne salle retentit encore des mêmes échos.

— « Voyons !... Au nom de quel rationalisme brillant comme le diamant prétendez-vous avoir le droit de déclarer caduque la lumière du cœur à laquelle nous avons retrouvé en un éclair de temps toute la plénitude de nos forces ? »

— « Ce qui vous donne des forces momentanées, c'est votre nouvelle religion ! dit encore la même voix malicieuse.

— « Laquelle ?

— « Wotan ! »

— « Wotan ? Mais Wotan n'est plus rien pour nous, pas plus que pour vous, Teutatès !

— « Eh bien, voilà pourtant comment nous le voyons, nous autres, en France, Wotan : Wotan, au sein de vos forêts, avec des œufs de Pâques en sucre pendus partout autour de lui, et, à ses pieds, sur la mousse, tous vos Germains redevenus des fils du Walhala, chacun tenant à la main un myosotis!... »

Il fallut un instant pour que la bonne salle redevînt sérieuse.

— « Vous prônez le collectif, dis-je, cependant que les plus hauts lieux de la conscience humaine ont toujours été dans la conscience individuelle ?... »

— « Voire ! »

— « Cependant que les plus grandes révélations de la vérité et de l'art ont toujours eu pour théâtre la conscience du héros ?... »

— « Oui, l'individu est le miroir qui individualise l'Infini... Mais c'est l'Infini qui est la « chose vivante ». Cette question même a été résolue, comme vous le savez, par Nietzsche, dans l'opposition qu'il a marquée entre le Dionysien et l'Apollinien. L'Apollinien est la forme dans laquelle l'individu trouve son refuge et son repos; le Dionysien est toute la masse primordiale du grand divin collectif. Et donc, c'est le Dionysien, c'est-à-dire le collectif, qui est la source. D'ailleurs, est-ce que, dans leur pratique sacrée, tous les peuples ne résolvent pas de la même façon

cette difficulté cruciale ?... Voyez ce que vous autres, individualistes impénitents, vous faites vous-mêmes de l'individu devant, simplement, la raison d'Etat ?... »

— « Peut-être... mais seulement dans les heures difficiles. »

— « Est-ce que toutes les heures ne sont pas des heures difficiles ?... »

— « Je me méfie !... Je me méfie !... » répétait la voix, en crescendo.

— « Voyez-vous, la difficulté, lorsqu'il s'agit d'amener les Français à voir comme nous voyons, tient à ce qu'ils sont cristallisés dans leur Apollinien... »

— Allons, allons ! tu n'es pas poli pour les Français ! »

— « Laissez-moi boire ma bière et déclarer ce qu'elle recèle dans tout le trop-plein de son écume... Je vais vous raconter une histoire.

....

« Cela se passait à la guerre, en Lorraine, au bruit des obus que votre artillerie nous envoyait de temps en temps. Le secteur était relativement tranquille.

« A la faveur de ce calme, un jour, dans les champs, les médecins du poste s'emparèrent d'une grenouille, l'ouvrirent, la fixèrent sur un chevalet, le ventre en l'air, et nous fûmes tous invités à venir regarder sous un microscope la merveille de la circulation du sang dans le petit animal. Je ne puis d'ail-

leurs me rappeler cette scène scientifico-barbare sans me sentir pris d'une immense pitié pour cet animalcule qui nous montrait ainsi tout l'infini dans le cadre de son intime supplice !

« ...C'était fort curieux de voir fonctionner cette irrigation intérieure. Un fleuve de rubis, entre les rives vertes de l'épiderme relevé, montait, coulait, s'élargissait, s'épanouissait comme une fleur, se distribuait en d'innombrables affluents. Ces affluents accomplissaient leur parcours et venaient ensuite, après leur détour, sans une faute et sans une erreur, harmonieusement, se jeter dans leur source.

« C'était beau comme une musique parfaite. Et la plus grande leçon était là contenue!

« Voilà, se disait-on, comment tout va bien. Tout va bien aussi longtemps que les globules ne prétendent pas être autre chose que du sang qui coule. Alors le sang suit sa voie et l'univers ne souffre d'aucune discussion. Mais malheur, si du fleuve de rubis viennent à s'élever mille voix révoltées, s'écriant : « Pourquoi, pourquoi me laisserai-je entraîner plus longtemps dans cette obscure et injuste rotation, moi qui jouis d'une existence propre, moi qui suis un globule et non du sang ! »

« Et voilà !... voilà ce qui se passe aujourd'hui : Nous, Allemands, plongés dans le corps de la vaste grenouille, nous disons : « Nous sommes du sang. »

HITLER

De chaque Gau que j'ai visité, j'aurais pu vous envoyer une lettre qui eût eu son arôme particulier, sa vision, son illustration. Je vous aurais montré à la tête de chaque Gau, ses autorités, les autorités de la nouvelle Allemagne.

Ce sont tous des hommes jeunes, ardents, ayant des capacités techniques éprouvées, une parfaite intelligence de la situation générale, une très haute conscience morale, une activité débordante, inlassable, une foi magnifique dans les destinées de leurs pays. Ces destinées d'ailleurs ne sont nullement envisagées par eux du point de vue des conquêtes extérieures, comme du développement d'une Allemagne cherchant la toute puissance dans le but de la réaliser au détriment de quelque autre peuple. Il s'agit d'une destinée placée tout ailleurs : dans le perfectionnement indéfini de leur humanité germanique. Et cette volonté d'un progrès collectif dans

les voies profondes de l'être, devenue la base de la politique de tout un peuple, me paraît être une assez belle nouveauté, non seulement en Allemagne, mais en Europe. D'ailleurs les hommes de ces Etats-majors ne sont aucunement les victimes, dans leur personnalité agissante, de l'uniformisation sociale à laquelle on accuse l'éducation du régime de les soumettre pour le malheur de l'évolution humaine. Leur subordination à un principe général, bien que ce principe n'autorise pas la discussion, n'a fait d'aucun d'eux, que ce soit à Coblence, Cologne, Francfort, Carlsruhe, Münich, Bayreuth, Nüremberg, Dresde ou Berlin, quelqu'un qui m'ait laissé le souvenir d'avoir, par la faute de son mystique et égalisateur National-Socialisme, laissé s'évaporer de son âme le parfum du bouquet de sa naissance.

Qu'il s'agisse des uns ou des autres, de N. et de R. de Francfort, de G. d'Essen, de S. de V. et de T. de Carlsrùhe, de K., de S., de M. de Bayreuth, etc., chacun a conservé sur les choses le coup d'œil particulier qui fait de lui, encore et plus que jamais, au sein de la discipline identique pour tous un trouveur original de pensées vraies.

« Nous ne voulons avoir une libre et joyeuse Allemagne, me disait R., qu'afin d'avoir une libre et joyeuse Europe, tout aussi libre, tout aussi joyeuse. C'est encore une fois ce que nous voulons : servir l'Allemagne pour servir le monde. »

« Avec les nations, et non contre les nations », me disait-il, avec une sincérité à laquelle on ne pouvait se méprendre.

Et ceci, qui est un si joli coup de lumière de sa pensée personnelle sur le fond des choses :

« Le National-Socialisme n'est pas un bêlement appelant à l'œuvre « *l'amour des classes entre elles!* il est, *réalisée, cette unité même des classes.* »

Et ceci qui disait si bien, dans cette bouche généreuse, une pensée qu'animait un cœur chaud et bien instruit : Le National-Socialisme n'est pas une construction philosophique, il est né du « Wesens-Charakter » et de l'histoire de l'âme allemande elle-même... Ce n'est pas un système qui s'apprend du haut d'une cathèdre; les choses suprêmes, comme le Christianisme, ne sont pas des conceptions intellectuelles, mais de voie intérieure... (*Unterbewusst*)... Ainsi tous les peuples doivent trouver leur « voie intérieure ».

Je n'ai pas oublié l'ardent jeune Siegfried, sanglé dans son uniforme doré, qui, le poignard noir au côté, l'œil fixé sur le lointain horizon, scandait ces mots : « Oh! la richesse du don de soi!... faire brûler ce charbon-là sur l'autel du sacrifice! »

Et cet autre : « Nos fêtes populaires sont devenues un rythme de bonheur. »

Je ne fais parler ici que les Hitlériens, les jeunes hommes vigoureux, en pleine force,

ceux qui, ailleurs, dans d'autres pays que ne secoua pas une révolution, n'ont que des pensées professionnelles.

J'ai relevé sur leurs lèvres une sagesse qui fait d'eux comme les lévites des temps nouveaux, une passion de la joie saisie à ses sources pures.

« Une volonté de grandeur, comme le dit M. Thierry Maulnier, un penchant naturel à l'héroïsme, une tension frémissante animant jusqu'au raisonnement. »

A Bayreuth, l'un d'eux me disait : « On reproche au National-Socialisme d'être primitif, c'est justement ce qui fait sa force... »

Entre Stettin et Berlin, un S. S., pendant qu'il m'emportait à cent vingt à l'heure dans sa Mercedès, me jetait par-dessus l'épaule : « Etre National-Socialiste, c'est devenir un homme nouveau... c'est, d'abord, tuer en soi le « schwein » (tout le monde sait ce que signifie le schwein). Alors seulement, n'est-ce pas, tout devient droit. »

Une des grandes nouveautés du National-Socialisme, et qu'il nous faut absolument ne pas ignorer en France, en dépit des définitions sommaires qui lui ont été appliquées, c'est l'immense principe qu'il apporte, à savoir : qu'un gouvernement a pour tâche, non point d'être un *joueur* dans le jeu de la politique, mais d'être un *éducateur du peuple.*

Les gouvernants de ce régime ne sont point

des hommes de rencontre qui laissent leurs administrés pourrir dans les langes de leur triste humanité et se contentent au-dessus de leurs têtes de légiférer dans la plus complète irresponsabilité constitutionnelle.

Il y a aujourd'hui, du fait de la volonté et des méthodes, une autre Allemagne; comme il y eut en France des Frances différentes, les Frances de l'ancien régime, la France de la Révolution, la France de l'Empire, et beaucoup d'autres encore, jusqu'à la France actuelle : autre esprit chaque fois, autre idéal, autres symboles, et, pour parler la langue de l'Allemagne elle-même, autres mythes.

*
**

Pour bien comprendre l'Allemagne actuelle, qui est en partie l'œuvre d'Hitler, il faut d'abord comprendre et définir Hitler.

Or, malgré tout ce qui a été dit sur lui d'*intelligent,* il ne me paraît pas qu'on ait hors d'Allemagne touché au principal. Les psychologues le font passer sous leurs toises, certains prétendent que ses facultés d'intuition ne sont pas sans rapport avec l'antique pouvoir des Sibylles, assimilent les sources d'où procède sa nature aux mystérieuses nappes infernales auxquelles, dans certains hommes, s'alimente l'esprit des démons. Des critiques sérieux, avec la meilleure foi du monde, font

partir l'évolution de son action politique de cette pensée qu'il exprima un jour : « L'Armée allemande n'a pas été vaincue... etc., etc. ». Le tout organisé, broché de ton et basé sur l'excitation démagogique.

On dit souvent que son physique n'est pas celui d'un homme de génie. C'est que son génie n'est peut-être pas de l'espèce de ceux qui sont le don du berceau. Il n'est peut-être pas un homme qui, à toute époque et dans toute condition, eût imprimé à l'œuvre sortie de son esprit la marque du génie. Son génie est né de son être politique, et son être politique est né de son amour pour son pays. Encore fallut-il des circonstances bouleversantes, dont l'effet fut d'ouvrir la place en son cœur à toute l'illumination humaine dont l'Allemagne avait besoin dans ses fils.

Pour que Hitler exerçât la puissance, il fallait que Hitler ne fût pas un génie intellectuel, que précisément il n'eût pas ce génie qui modèle dans la chair de ses élus des visages portant son empreinte, mais un génie plus vaste que celui de l'individualité, plus profond que celui de l'esprit..., un génie national, un génie de la race, qui incarnât son peuple entier.

« *Je suis en vous et vous êtes en moi* », lui arriva-t-il de dire, a-t-on prétendu, dans un de ses discours à *son* peuple, mot que certains grands chrétiens lui ont reproché d'avoir fait trop semblable à celui du Christ. Si l'on ne veut pas témoigner d'une excessive sévérité

à l'égard d'un homme qui, dans une expression que rien n'égale, a ramassé le bien que Dieu a donné, il faut reconnaître que, dans notre misère humaine, le mot mis à part, c'est là une chose bien splendide et bien forte que nous puissions être unifiés et liés indissolublement, comme le paysage du bord du lac est lié et un avec son reflet, et donc comme Hitler, vivant dans le cœur de son peuple, est lié à son peuple et un avec son peuple.

Comment, dans ces conditions, eût-il pu présenter un de ces visages qui ne sont un qu'avec eux-mêmes, et se recommandent à l'attention précisément par leur caractère qui est de ne ressembler à nul autre! Comment eût-il pu avoir un autre visage que celui de son peuple!

Ses portraits d'ailleurs le trahissent, et il n'en pourrait être autrement puisqu'il est un peuple. C'est dans l'action qu'il faut le voir, ce peuple !

Pas très grand, mais d'une taille bien prise, qui ne manque ni de force ni de souplesse. Une parfaite aisance dans la démarche et dans le geste. A ce point de vue, pas une faute... Et ce détail a son prix. Je le répète : jamais une seule maladresse dans l'adaptation du geste à la pensée. Toute la nuance y demeure; et de cette nuance observée se dégage, comme d'une musique choisie, un véritable parfum d'aristocratie. L'aristocratie, d'ailleurs, dont je parle ici n'a rien d'historique... Elle est l'aris-

tocratie d'une certaine lumière apparue au sommet, dans les transparences glacées de la montagne.

Ses yeux sont du bleu profond des eaux de son lac de Königsee, quand le lac, tout autour de Sankt Bartholoma, reflète les puissantes cassures striées de nuages de son Tyrol. Il est exaltant de se trouver près de lui quand il parle! Sa souplesse et son jeu dans l'obéissance à toutes les impulsions des mouvements de sa pensée sont là l'expression plastiquement *objectivée* de son génie. Son corps vibre, sans s'évader une seconde du galbe de sa tenue; son mouvement de tête est juvénile, sa nuque est chaude. Ce dos là n'a pas été cabossé par les sales passions de la politique : il est plein et pur comme un tuyau d'orgue. Et la main fine est vive, alerte, souple, intelligente, féminine. Oui, sans doute, il y a, il reste de la femme dans cet homme-là! Heureusement!

Sa pensée, comme toutes les pensées qui cherchent leur substance éclairante sous la nappe mobile et changeante des représentations du moment, a besoin pour se trouver du calme sans ride des hautes solitudes.

Sa pensée est de celles qui écoutent et voient en elles, attendent l'heure et le moment où elles seront le reflet attendu d'une soudaine évidence. Et tout autour de cette pensée veille l'amour de son peuple. Je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus aimé de tout un peuple que ne l'est ce « dictateur ».

Souvent, autour de Berchtesgaden, le dimanche, la foule s'amasse, étend ses mains droites et fait entendre des hymnes de joie. Et il leur répond. Son visage apparaît alors dans la lueur du soleil des montagnes, comme s'il faisait partie d'elles, comme s'il était une émanation de leur lumière.

Je crois que l'analyse physiognomonique de son visage révèle quatre caractères essentiels : par la hauteur particulière de la tempe, un haut idéalisme; par la construction du nez, dur et fouilleur, une très remarquable acuité d'intuition; par la distance de la narine à l'oreille, une puissance léonine, et c'est là sans doute ce qui correspond si bien à la parole du Dr Gœbbels : « *Il possède une vitalité indomptable, des nerfs d'acier, est à la hauteur de toute grande situation et ne se laisse abattre par aucune crise.* »

La quatrième caractéristique est une immense bonté.

Oui, Hitler est bon. Regardez-le au milieu des enfants, regardez-le penché sur la tombe de ceux qu'il aimait; il est immensément bon, et, je le répète : *bon*, avec la conviction parfaite que cette affirmation scandaleuse n'empêchera pas les délicieux, les incomparables raisins français de mûrir sur les côteaux de Beaugency.

Mais ceci n'est pas le principal, bien que la bonté d'Hitler soit la grosse pièce forte autour

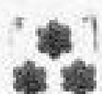
de laquelle s'est trouvée organisée son énorme escrime. Car on admettra bien qu'avant d'attaquer l'Europe demain, comme le veulent nos augures, avant d'amasser les moyens qui lui permettront, n'est-ce pas, de se jeter sur l'Europe demain, il lui a fallu d'abord, « turbulent acrobate », se défendre, se débattre, dans les tentacules, qui voulaient s'efforcer de paralyser ses mouvements.

On ne voyait pas encore à ce moment là de quelle utilité serait pour une certaine Europe la remontée en puissance de ce champion. On n'avait pas encore compris que la lutte n'est plus entre les simples intérêts politiques des nations, que toutes ces nations, nées de l'activité économique des deux derniers siècles, sont les mères elles-mêmes d'une humanité maudite, qui, en se débattant pour la vie, conduisent à la mort celles qui les nourrissent de leur avare substance.

Du charnier qui s'est formé dans l'entonnoir sanglant de l'obus inventé par ces hommes de fer, s'est levé un homme... Grands Dieux, laissez pour un soir la France et l'Allemagne reposer un instant, l'une sur son oreiller de vignobles, l'autre sur son grand lit de forêts, et écoutons l'homme qui s'est levé de ce charnier, le front dans les mains, en silence.

Oui..., c'est bien certainement ce qui hâte mes pas pour mon retour en Allemagne : la question, le problème Hitler...

Hitler, moins peut-être héros d'exception, que Hitler préfigurant l'homme de demain, l'homme qui s'apprête à naître de nos cris d'épouvante, et des convulsions de notre agonie.



Le sentiment qu'Adolf Hitler était quelque chose de plus qu'un *politique*... la vision d'un Hitler soldat, soldat de la guerre, soldat dans un jour d'affreuse bataille, et debout, seul, dans cet entonnoir creusé par l'obus meurtrier, seul, au milieu des cadavres et des râlants, les pieds dans le sang et la leçon du ciel sur la tête.

Voilà où je vois Hitler. C'est là qu'il a commencé, exactement. Et là, il est la pensée clarifiée, volontaire, lucide, affective de tous les hommes de ce temps-là, de cette minute-là. Il est le génie de cette heure, qui fut décisive. Il est le fils de cette guerre... plus qu'il ne l'est peut-être de sa mère selon les hommes.

Dès que ma pensée se porte à scruter du côté des origines probables de son action, c'est là, dans le silence de ce contact avec l'affreux rêve, que je le vois.

Un trop grand nombre, pendant ces années de tuerie, n'ont guère en eux donné asile qu'à des pensées de pitié, ou de vague sagesse, puisée aux vieilles archives chrétiennes déposées

dans leur cœur. Mais, parfois, quelques-uns ont su voir davantage, lorsque passaient les hommes dans l'uniforme de mort des combattants, à travers les champs de la terre, flot humain docile à sa pente, comme un fleuve... Oui! certains alors ont senti devant ce spectacle passer dans leur esprit la lumière même des plus grands secrets de l'homme. Leurs yeux lavés de tout le préjugé social virent clair. On y voyait clair alors, n'est-ce pas, mes amis ?... Cela ne trompait pas... on discernait les forces en présence sous le revêtement de chair et de sang, comme, sous le revêtement de marbre ou de bois qui forme l'extérieur des édifices, se perçoit l'être exact et mathématique, l'âme éternelle de toute architecture.

Sous le revêtement mobile et sanglant du drame, apparaissaient des modalités plus essentielles, les secrets de la loi de toute vie. La communauté se déchirait pour que chaque individu retrouvât en lui-même la loi de la communauté !

Hitler, debout au milieu des morts, regardait dans sa pensée la pensée qui, d'elle-même, sous l'immense choc éprouvé, s'y inscrivait.

La vérité n'est pas seulement *dans* l'Etre, elle *est* l'Etre. Et quand un homme, sous les coups brutaux du destin, frappé d'une exceptionnelle destruction de ce qui constituait en lui « l'habituel », est dépouillé de tout le mensonge créé en lui par ce que « les hommes » ont fait de lui et par ce qu'il a fait de lui-même au milieu des hommes, tout d'un coup

il lui arrive de se trouver identifié avec l'Etre, et donc de voir devant lui la Vérité indéniable.

*
**

Hitler a tout trouvé par la pratique du sacrifice intérieur.

L'appel à la croix gammée, sans qu'il y ait à cela la moindre teinte d'occultisme, signifie cette découverte et cette adoption des grandes forces suprêmes, comme étant les seules régulatrices de la vie des sociétés.

Je suis convaincu que si l'on veut remonter à l'origine première de l'évolution qui amena Hitler au point où il se trouve aujourd'hui, à la tête de *son* Peuple, on arrive à ce grand choc, père de ces abîmes, dont l'homme est soudain le découvreur en lui-même. On y relève cette expérience profonde fondée sur une lumière que son esprit a perçue.

Et puis il y a eu ensuite la détresse de l'Allemagne.

Le National-Socialisme est né de ces contacts avec la mort et la vie. La vie et la mort sont les deux grands repères, les deux fonctions invariables, auprès desquelles, tôt ou tard, toute société est amenée à contrôler ses données propres.

Penchons-nous sur la cellule première d'où toute la pensée est éclose. Pour édifier le Reich, Hitler n'est pas parti, selon la méthode

de tous les politiques, de phénomènes extérieurs; il est parti de la révélation en lui-même de la loi de vie, dont la transposition dans le domaine objectif lui a fourni la loi même de la communauté. Un mystique dirait: d'une espèce de vision du « fils de l'homme ».

C'est de cette vision puissamment et universellement intime qu'est sortie sa pensée.

Il n'est pas du tout inutile de recourir à de telles expressions, parce que, dans leur synthétisme, elles expriment ce qui échappe à la prise de tout langage rationnel. Combien d'esprits ne voient qu'une nuit en ce mot! Pourtant, ce mot, ici, pour ceux qui savent le lire, renferme plus qu'aucun autre tout ce que je pourrais mettre à cette place.

Je sais bien ce que cet homme a trouvé. Je sais bien ce qu'il a dit, et que tout ce qu'il a dit, il ne l'a pas dit à son peuple seulement, car cet homme est avant tout un poète, un artiste, un grand cœur, et c'est pour « l'homme », l'homme de toutes les nations, qu'il a réfléchi.

Du milieu de la fosse de misère, seul, debout au milieu des corps morts, ou mourants, et ses mains sur ses yeux, ce qu'il a vu dans le monde intérieur de sa pensée, et ce qui a rendu si forte sa politique, ce ne fut pas une *loi politique*, mais, encore une fois, une loi de vie, la loi de vie fondamentale. Je la connais, cette loi. Il s'est bien rendu compte et a parfaite-

ment vu que ce qu'il fallait, c'était un nouvel homme, *la nouvelle créature* qu'il est possible de tirer de l'homme.

*
**

Il a fait, dans les limites du peuple allemand, ce qu'il est conseillé à tous les hommes de faire par un certain précepte souverain.

Ce précepte demande à chaque homme de se sacrifier pour tous, de renoncer à soi-même pour tous, non pas en discours, non pas en intention, mais en fait. Réellement. Réellement ne signifie pas dans les effets, c'est-à-dire dans les gestes, mais dans la cause, c'est-à-dire du fond de l'âme. Et que l'on ne croie pas que Hitler ait transporté cela tout simplement de la table de pierre où ce précepte est gravé dans la mentalité du peuple allemand, il a *vu* une loi, comme un homme voit quand il voit, il a vu cette loi s'inscrire au-dessus de la fosse, il a vu cette étoile se refléter dans le sang. Et, ce jour-là, il ne fut ni Allemand, ni Français, il fut l'homme qui voit. Et ce qu'il a vu, il l'a si bien transporté dans le sang spirituel de ses frères germains, que sa parole, quand il leur dit maintenent « mon peuple » trouve en ce sang même le cri qui lui répond.

Et voici l'autre principe, celui qui peut être considéré comme la première pierre de l'édifice :

La force la plus grande se trouve dans l'in-

comparable joie de vivre que réalise celui qui sacrifie tout de lui à quelque chose de plus grand que lui-même.

Il s'est trouvé un peuple pour se grouper tout entier derrière l'homme qui lui tenait ce langage, et derrière ce langage lui-même.

Il s'est trouvé un peuple, une communauté humaine, pour consentir à s'imposer cette immense épreuve; et il s'est trouvé un peuple pour faire collectivement, à la minute qui a suivi cet acte intérieur, l'expérience de la joie.

***

Edifier un homme nouveau, lavé de toutes les souillures qu'ont en lui déposées les contaminations et les préjugés de la soi-disant civilisation, guéri de toutes les déformations, et rendu à la pureté des sources, — voilà ce qu'il voit dans son esprit. Sa vision est de tirer du misérable Européen que plusieurs siècles d'individualisme et de sensualisme ont contaminé, l'homme éternel, le meilleur homme, celui *que fait la joie.* Je m'entends bien, et vous m'entendez bien : Je ne dis pas celui que fait le plaisir.

C'est à la France à ne pas ignorer ce qu'il a voulu et accompli. Quatre ans, pour refaire moralement cet homme, pour lui rendre l'ordre et la joie, pour libérer jusque dans ses sources son souffle intérieur, pour le nettoyer dans son être, le faire descendre nu dans le

Jourdain, quatre ans pour le laver de son sang et le transporter là où il n'y a plus de conflit, hors de la lutte des classes. Car telle était la solution, l'unique solution.

Il ne s'agit plus de bâtir une société sur *des droits de l'homme* qui furent proclamés en un temps où l'expérience sociale n'était qu'un premier balbutiement, ni de bâtir une société en décapitant les représentants du régime antérieur, ce qui n'est que se mettre à leur place, être des *héritiers* et non des hommes nouveaux.

Les droits de l'homme sont *un droit* de l'homme, un seul, celui de n'être pas l'esclave de ses gouvernants, celui de n'être pas, par eux, mis en minorité vis-à-vis de soi-même ; de recevoir de ses gouvernants la plus haute direction qu'un homme puisse recevoir, l'exemple du désintéressement, de la valeur et des vertus viriles.

Les sociétés modernes sont trop compromises et trop troublées dans leur marche pour pouvoir trouver le chemin qu'il leur faut sous la direction des médiocres.

Et les médiocres, dans un temps comme le nôtre, sont ceux qui ne sont pas tout à fait grands. Alors, peut-être, le moment est-il venu de mettre sous les yeux des peuples ce fait inscrit dans les annales de l'antique Empire de la Chine, à savoir que le Fils du Ciel accomplissait le premier et le dernier devoir de son gouvernement en donnant l'exemple de la vertu.

Le mot de vertu fera peut-être sourire la pierre dans les moulures du Palais-Bourbon. Mais si le mot vertu n'est qu'un mot, ce mot revêt une terrible chose, qui, trahie et violée, tient à sa disposition une horde impitoyable, que les anciens connaissaient et qu'ils ont nommée les Euménides.

LOHENGRIN ET LES PAYSANS

Bayreuth, ville que domine sur la colline du soleil couchant le Festspielhaus de Wagner.

On a joué ce soir là *Lohengrin,* et j'ai recueilli la vision, dans l'obscurité d'une salle choisie, de l'armature éblouissante du fils de Parsifal.

Ici, l'être de Wagner se mêle avec douceur à l'air que l'on respire, plane avec une géniale légèreté autour de la charmante discrétion de la maison de Wahnfried. Guidé par la petite-fille du Maître, j'ai été m'incliner au fond du jardin, devant la tombe, dalle immense, près de laquelle est la pierre qui recouvre son chien fidèle.

Ici, j'ai parcouru, sous la pluie des jets d'eau, les fantaisies architecturales des Margraves, et vu cet adorable théâtre, véritable songe aérien, dont le silence même s'harmonise sous l'archet toujours présent de Mozart.

Je connaissais Bayreuth, comme tout fidèle de l'art connaît le nom d'un de ses plus hauts sanctuaires. Bien souvent, j'avais fait en esprit le voyage de la Cité lyrique, où se déroulent les inoubliables représentations mythiques du drame de notre vie humaine.

Mais, cette fois, j'ai trouvé dans ces murs une occasion précieuse d'enrichir la moisson d'idées que j'emportais déjà sur le grand « mystère » moral et social accompli depuis quatre ans dans le sein du peuple allemand, en visitant la « *Maison d'Education* des Maîtres de Bayreuth. Haus der Erziehung der Lehre.

Bayreuth est la capitale du Gau de Bayreuth, une des trente-deux provinces du Reich établies par le N. S. dans sa création de la nouvelle Allemagne.

Dans cette création, la « *Maison de l'éducation des Maîtres* » prenait forcément une grande place. Hitler s'était rendu compte que, pour arriver à amener la résurrection de son peuple, toute simple amélioration était illusoire; qu'il fallait tout reconstruire, tout recommencer; détruire, déraciner l'intellectualisme, le libéralisme, l'individualisme, et procéder par l'éducation des enfants, et donc, d'abord, par celle des professeurs eux-mêmes.

Bayreuth fut choisi pour être l'emplacement et constituer la sphère de cette institution. Sur toute l'étendue du Reich sont repartis ainsi

les divers grands centres d'activité du nouvel Etat.

A la Maison des Maîtres, professent des techniciens savants, hommes dont l'esprit et le cœur ont absorbé les lumières de la pensée hitlérienne et sont préparés à la répandre.

Organisée toute à l'allemande, cette « Faculté » se présente pourvue d'un luxe de moyens et de commodités où tous les détails sont adaptés d'une façon parfaite aux fins poursuivies.

On peut y apprécier avec quelle compréhension et quelle expérience des meilleures conditions réclamées par le travail, ont été aménagés de superbes locaux pour conférences et laboratoires.

Un génie rénové, autant que soucieux de ne point priver les créations du monde matériel de leurs rapports nécessaires avec l'éternelle poésie, a su grouper tout cet édifice autour et au-dessus d'une haute salle monumentale, laquelle fait penser à quelque sanctuaire issu des fouilles d'Ecbatane ou de Memphis. Ce lieu est pavé de dalles de marbre, d'un marbre qui fut tiré des montagnes voisines et il est rempli tout entier par l'âme de la grandiose Maternité sculptée dans cette même pierre.

Le monument s'achève, au-dessus de cette salle en voûte d'église, par une succession de vastes librairies, dans lesquelles on pénètre

comme dans de la lumière joyeuse. Là, un homme, tout jeune, autant qu'érudit, s'associe au grand effort qui emporte son pays vers l'œuvre de purification : tout seul, là-haut, il veille ainsi qu'une vigie postée dans la plus haute tour de la cité, à la qualité morale des livres que lira la blonde jeunesse de sa race.

On sait évidemment ici ce que c'est que l'eau pure! On sait évidemment ici ce que vaut le contraire de l'eau pure! On sait évidemment ici ce que c'est qu'un esprit... On sait qu'il est une pensée dans une pensée plus vaste, et que, par rapport à la race qui descend de sa source, il est partie de l'immense flot qui traverse dans sa vallée les montagnes du Temps... L'on se garde bien de laisser les souillures, et même les mauvaises ombres, descendre dans cette eau sensible, et l'on conserve à cette eau sa calme limpidité, grâce à laquelle, demain, s'apercevront dans le courant les grandes fleurs des profondeurs.

La *Lehrer-Erziehung* est placée sous le haut patronage de l'éminent M. Wächtler, Gauleiter, hiérarchiquement le personnage le plus élevé dans le gouvernement du Grau.

La *Lehrer-Erziehung* est un grand bâtiment, construit dans ce style nouveau en qui les plans et les lignes simplifiées à l'extrême offrent le cadre et le milieu les mieux appropriés à la respiration de l'âme des hommes de

ce jour. Cette *simplification* correspond à un irrésistible besoin de table rase porté dans les esprits. Ce qu'on sent dans ce dépouillement, dont on n'est pas sûr qu'il soit un gain pour la joie, est un vague souvenir, et un espoir qui n'ose s'affirmer autrement que par l'élémentaire. L'élémentaire est la notion esthétique qui reste la plus sûre dans une société en recommencement.

*
**

Mais aujourdhui, à la « maison d'éducation des maîtres », se célèbre un anniversaire grave, celui de la mort de Schemm.

Schemm était une des forces magnifiques et une des intelligences du Parti. Il y a exactement un an qu'il eut son corps mortellement brisé dans une chute d'avion.

Schemm avait été l'inspirateur de la création de cette maison d'éducation pour les maîtres. Elle était son œuvre aimée et il en avait conduit l'achèvement avec une méthode passionnée. Sa fin plongea dans le deuil tous ses collaborateurs, et tous les enfants du Gau. On dit encore ici qu'il fallait voir et entendre Schemm parler aux enfants : il avait pour eux des sourires et des mots qu'il était seul à trouver.

Sa photographie est un peu partout sur les murs, surtout là où il y a des enfants.

J'ai rarement vu plus doux, plus spirituel, plus aimant visage d'homme : quarante ans

sous de jeunes cheveux gris, un sourire, une aménité. On a moulé son visage au dernier instant, et le sourire qu'il a laissé dans le plâtre semble dire : « Vous croyez que je suis mort, je ne suis pas mort!... La mort n'est qu'une image dans la partie noire du cerveau du monde. »

Je parle de cet homme, parce que son nom a, dans les annales de la révolution allemande, les honneurs de l'initiale d'or, et que parmi les hommes de cette révolution, il fut le poète de cette maison d'éducation pour professeurs et même pour vieux professeurs.

Pour vieux professeurs! Ne trouvez-vous pas cela exquis ? De vieux professeurs instruits par des hommes tout jeunes! Ne croyez nullement pourtant que ce soit le monde à l'envers. C'est tellement quand on est vieux qu'on a tout à apprendre; le moment est alors si bien venu d'apprendre tout ce qu'on sait!

Ce matin-là, on le pleurait. Ce matin-là, dans l'immense salle aux murs de marbre et de bois, bois du Bayerischerwald, marbre du Bayerischerwald, tout bois et pierre du pays de Bayreuth, au pied de la grande Maternité, un groupe d'enfants s'exerçaient à prononcer de leurs petites voix flûtées l'éloge de leur ami souriant, tel qu'ils le prononceraient le lendemain à la Radio pour tous les enfants d'Allemagne. L'orgue leur répondait des hau-

teurs de la tribune, et ce fut à ce moment-là, comme j'écoutais une profonde plainte de Bach, qui d'en haut descendait, descendait dans les ombres profondes de la terre, que la porte de la galerie s'ouvrit et livra passage au Gauleiter.

Le Gauleiter venait me chercher. Il avait réuni les principaux professeurs de la maison, qui tous m'attendaient autour d'une table. Brunes têtes volontaires, expressions observatrices.

Ils parlèrent chacun à leur tour. Ils dirent chacun à leur tour ce qu'ils avaient à dire. Et ce que je puis faire de mieux, est de résumer ici sans commentaires ce qu'ils me firent entendre.

LA BELLE LEÇON DE BAYREUTH

JEAN-JACQUES Rousseau a dit : « Tout ce qui sort des mains du créateur est bon. »

« L'enfant est une page blanche. »

« Les hommes sont égaux. »

Trois aphorismes que nous, Nationaux-Socialistes, nous combattons.

« Dans l'homme, tout est inscrit à sa naissance, toutes les plus complexes et troubles possibilités; et, ce qu'il faut, c'est aller éveiller au fond de ce complexe le bien qui s'y trouve, le beau caractère qui y demande à vivre.

« L'homme apporte bel et bien en naissant toute une race, toute une abondante hérédité qui ne peut dans sa totalité trouver son emploi. Il est nécessaire que l'éducation et l'effort exercent sur ces fonds de l'homme une action directe, et y fasse naître, avec une figure particulière, la force qui donne le bonheur.

« Une fois assurée la prédominance à l'hérédité la meilleure, c'est l'éducation bonne

qui nous aide à former dans la réalité l'image idéale que nous nous représentons du meilleur homme. Mais cette éducation ne peut pas se faire sans un combat héroïque.

« Peu importe! Dans la nature, tout combat, les plantes cherchent de toutes leurs forces le soleil, les animaux se livrent à des luttes impitoyables et l'homme combat pour sa vie.

Le combat doit être. Le combat fait naître et entretient les vigueurs du cœur. Par lui chacun est amené à sa plus haute expression humaine.

« Nous savons comment la jeunesse porte dans le creux de sa fleur tout un monde de forces appelé à s'éveiller. Un jeune homme est comme un jeune arbre, il pousse, il développe ses membres, il multiplie son feuillage.

« Ce combat ne revient pas seulement à un procédé constructif, il est une éternelle aspiration.

« Etre jeune signifie donc se combattre à travers tous les dangers, ne pas se tenir à l'abri, ne pas se protéger par la fuite ou l'ignorance, mais vaincre tous périls.

« Seul, le Peuple qui, dans sa jeunesse, a combattu le combat du Destin restera debout pour tous les temps.

« Voyez-vous, les lamentations ne peuvent que nuire aux grandeurs de l'Ame; la terre n'est pas une vallée de larmes, la terre et la vie veulent être aimées. Elles sont données par Dieu.

« Ainsi, nous voulons combattre pour celui qui nous a créés, combattre par la vertu de notre sacrifice, et par la force de la joie qu'il a mise en nous.

« L'avenir, c'est-à-dire la vie pour tous, sera à ceux qui sauront être prêts pour le sacrifice.

« L'honneur nous force à haïr le mal parce qu'il est le mal, et non par peur du châtiment. Les hommes doivent être trop fiers pour faire une action vilaine vis-à-vis de la communauté.

« Le sentiment de l'honneur est le sentiment le plus rempli des joies de l'amour. Qu'il abonde en nous !

— Avez-vous vu notre Weihehalle? Son symbole est frappant. La lumière qui l'éclaire vient d'en haut. Au centre, dans le fond, la mère... A gauche, la tombe du héros, du donneur d'exemples. »

***

A Bayreuth, le jour de la Fête de la Moisson, je me suis donc trouvé, parce que j'étais Français, à une place d'honneur sur les marches de la maison de l'Education Allemande, pendant que défilait le cortège des moissonneurs.

A la même heure, à Bückeberg, le Führer, entouré de plusieurs centaines de milliers de paysans, présidait à la fête de la dernière gerbe.

Toute la ville est tendue de verdures... Partout sont accrochées des grappes de fruits, suspendues des couronnes de paille de froment, des guirlandes multicolores.

Un cortège défile, le blé et les animaux sont à l'honneur.

Beaux et gracieux costumes des campagnes, jeunes femmes habillées de toute la moisson de fleurs des buissons, longs paysans sanglés de noir, semblables à de minces coléoptères redressés debout pour la danse. Et la dernière gerbe animée, qui est un homme... oui, un homme dansant sous la gerbe de paille dont il est enveloppé.

Dans la ville, depuis la veille, les maisons sont tapissées de verdure. Au-dessus des rues, d'un rang à l'autre des façades, se balancent des couronnes de blé, d'où pendent de mobiles rubans. Ici des trochets de fruits, des citrouilles, des grappes de raisin; là, des pailles de froment, des bouquets de fleurs des champs.

Toute l'âme allemande a présidé à ces arrangements, à ces bouquets, a disposé, tapissé, cousu, attaché, suspendu... L'âme allemande « toute proche de la nature », l'âme allemande nourrie de nature, un peu comme notre âme bretonne, qui, elle aussi, a mis sur son corps autrefois la couleur de son lin, l'or de ses genêts, et fait entendre le fond de son âme en des modulations errantes, où se traînent les tristesses de ses brouillards.

L'âme allemande, aussi proche du fondamental, possède un chant plus vaste pourtant, embrassant plus de pays et partant de plus haut. L'âme allemande, on l'entend sur les sommets du Wendelstein, sur la tête de l'Arlberg; elle exprime la forêt; elle célèbre le Rhin.

Tout homme allemand est par elle le poète de la fleur. Combien, dans les forêts allemandes, en rencontre-t-on, d'hommes du travail, qui s'en vont le dos chargé de leur lourd sac, les reins ceints de leurs outils, portant à la main le bouquet qu'ils ont tressé eux-mêmes.

Un jour, en contre-bas de la route, au fond d'un fossé que bordaient de grands saules enlacés de liserons, a surgi à nos yeux le plus bel homme jeune qu'il soit possible de voir dans sa haute stature et son profil d'or. C'était un jeune père, et ce que nous appelons un paysan... Il tenait sur un de ses bras un petit enfant, et de son autre main, il cueillait des fleurs.

J'écris ceci pour le cher paysan français, celui qui se tient là-bas dans sa terre de Beauce, ou dans son champ d'Artois, dedans son clos de Loire, ou sur son sillon d'Angoumois, ou sur son beau labour de Poitou, celui que je connais tant, l'homme dont la main, lorsque je la lui prends, sent la pomme et la glaise; qui, maître de son sillon, l'aime d'un amour immortel, pour la bonté de son fruit, et aussi sa beauté, l'aime pour tout le travail

qu'une pareille terre lui commande, et rude poète de son labour, rude poète de sa ferme et de ses bâtiments, grand connaisseur d'une terre incomparable, aime son champ fertile, et aime ses oignons, qu'il tient à poignée dans ses mains, en les contemplant avec tendresse. Les chaleurs de sa terre entourent son toit rustique; et tout l'élément sur quoi repose ce qu'il sait, ce qu'il fait, ce qu'il espère, bois, pierre, eau, humus, tout est là, présent sous sa main. Et toutes ses pensées, comme tout ce qui vit là, sont brunes et vertes, sa gloire est pleine de choux-fleurs, son désir est un champ de blé mûr aux épis plus dorés que les abeilles, son espérance a la cosse verte de ses fèves, la terre est son livre inouï, sa bible brune.

Auprès de sa terre, les manuscrits sur parchemin des grands siècles de l'enluminure et les lettrines dorées du roman de la rose sont d'un prix bien méprisable! Car, dans sa pensée, où toutes les mesures s'enchevêtrent, et se mêlent les génies des quatre saisons, sa terre est le vivant cahier de senteurs, de chants, de scènes géorgiques, de préceptes et de floraisons qui laissent bien loin derrière elle les Riches Heures de Mgr. le Duc de Berry.

A vous, Allemands, la forêt de Thuringe, et le grand vol blanc des aigles qui vont des Siebengebirge aux forêts glacées du Böhmerwald; à vous, l'air de flûte du bûcheron de la forêt, dans son creux, au bord du torrent :

votre terre n'est pas la donatrice unique qu'est la terre de France.

Votre terre n'est pas, comme la terre de France, le plus beau, le plus riche, le plus abondant des royaumes de Cérès, (les blondes tresses, cette fois, sont du côté de la France !) Vos paysans ne se sont jamais réunis en des jardins secrets, autour de remparts de flacons, jambons et pâtés, comme ceux de Maître François Rabelais; soixante-trois pour cent de votre sol sont occupés par de grands fûts de sapins noirs, la myrtille sauvage et le jonc de marais couvrent un quart de vos horizons.

— « Asseyez-vous, nous dit le paysan, à moi et à mon compagnon de route, asseyez-vous sous mon tilleul. C'est mon grand-père qui l'a planté. Asseyez-vous... nous avons devant nous la vallée de l'Isartal, le village de Mittenwall, la rivière de l'Isar. Là-bas, à droite, est le Karwendel. Sur ce rocher souvent vient se poser le corbeau, et quelquefois aussi, de cette place, on voit à même la pente bouger le chamois. Mais il faut avoir de bons yeux... Asseyez-vous! Je vais faire fumer le café... Zensi! Kathi!... apportez le *Zwetschgenkuchen* ou du *Käsekuchen*... ou des *Laugenbretzel?*

— « Nous goûterons volontiers au Zwetschgenkuchen », déclara bienveillamment mon ami.

Alors une belle Gretchen apporta à plein

bras un plateau couvert de gâteaux peints et vernis comme le sont les vieilles maisons de Francfort. Le café fuma, et le gâteau occupa nos mains dans de larges assiettes en *Bayrisches Steingut*, où, entre la pâte rompue et la chair des prunes, se lisaient en lettres gothiques cuites en la vieille faïence les mots de l'antique adage : « *Vox populi, vox Dei.* »

— « Du latin... Jawohl! dit le vieux paysan... mais, moi, je ne connais pas le latin! »

— « Cela ne fait rien... Avec du latin on fait encore de l'Allemagne! lui assurai-je en riant, et jamais, peut-être, ces mots n'ont-ils été aussi justes qu'aujourd'hui entre le Rhin et l'Oder? »

— « Cela est toujours juste, Monsieur, quand cette voix est la voix du peuple tout entier! »

Seule, au fond de la verte vallée, au-dessous de nous et très loin, au pied de la montagne boisée de vert, une vitre flambait, privilégiée, comme un seul être qui au milieu de tout un peuple, a reçu la lumière...

Et comme un paysage évoque toujours une littérature, je songeais avec émotion aux délicieux contes qui fleurissaient abondamment autrefois sur les lèvres de l'âme allemande... Cette âme, dis-je à mon ami, dont on dirait qu'elle est revenue aujourd'hui reprendre possession des logis et des corps... On la sent partout errer avec grâce, autour des habita-

tions, dans les jardins, dans les champs, sur les balcons en fleurs... Vous lirai-je la note que j'écrivais, il y a deux mois, en passant par un beau jour la frontière: « revu les premiers enfants, les premières longues charrettes à bœufs, les premières femmes bleues dans les champs...? Et tout de suite, tout de suite, une grâce, tout à l'heure inconnue, dans tous les mouvements de l'air... Les jeunes filles sont ici des pensées en marche et en course légère, pensées vert d'eau, pensées bleues ou roses, qui s'envolent de joie! »

— « La joie et la foi... Et la foi et la force... Et la Force par la Joie... » prononça-t-il gravement.

— « Je vous comprends, cher, mais en France on ne comprend pas!... On parle à ce propos de je ne sais quel retour des siècles... et l'on appelle cela les revenants du moyen âge! »

— « Nous ne sommes pas des revenants du moyen âge!... Et même à ce propos, permettez-moi de vous demander à quoi vous pensez, en France? Quelle fut donc l'époque constructive de l'histoire française, sinon la grande époque de foi dont l'esprit a présidé à la confection du plus beau des Royaumes!... Que fut donc l'esprit de la France, quand elle construisait? N'est-il pas dit par vous-mêmes que l'œuvre française par excellence est l'œuvre des Cathédrales?... Songez à votre Cathédrale de Chartres... l'avez-vous devant les yeux?... Et bien, qui fut l'auteur de ces

agencements d'architecture, de ces splendeurs de lumière, de tout cet appareil en lequel s'exprime d'une façon si unique le triomphe de l'esprit au sein de la matière?... Qui a jamais exalté la vérité des puissances de l'homme, mieux que cette pierre française qui est Chartres... mieux que cette pierre française qu'est cette église bâtie par des Français? Et quand vous avez sous les yeux dans votre propre histoire un tel exemple des puissances constructives de la Foi... et du triomphe par la Foi, et de l'escalade par la Foi et de la jubilation par les œuvres de la Foi, et de la joie par la Foi, et de la force par la Foi... par quel esprit de démons malicieux, tortionnaires de toute raison, pouvez-vous être amenés à ignorer les effets de cette puissance, et à la traiter avec mépris quand elle se manifeste en d'autres qu'en vous; quand elle vient nous aider, nous, à reconstruire, je ne dis pas seulement notre patrie, mais... oui... peut-être... ai-je le droit de parler de la sorte... un nouveau royaume de Dieu?...

— Je ne sais trop que vous répondre car vos paroles sont justes et émouvantes!... Ce qui nous amène à cette ignorance, ce sont peut-être les démons parasitaires que nourrit notre génie parmi ses ombres supérieures!... les démons que notre génie nourrit en lui-même... Et, peut-être, en effet, êtes-vous en train de construire un nouveau royaume de Dieu?... A moins que ce ne soit Dieu qui ne se serve de vous pour reconstruire un de ses

anciens royaumes?... Vous me donnez beaucoup à réfléchir!

— « Beaucoup plus que l'esprit du moyen âge, c'est un nouvel esprit que nous exprimons... Ou, plutôt, c'est l'esprit de toujours, l'éternel esprit, qui essaye de se dégager des étreintes de l'esprit d'analyse, lequel, depuis qu'il opère, de génération en génération, a fini par pulvériser en une informe grisaille, toujours plus proche des incolorations de la mort, les incomparables splendeurs de l'antique esprit positif... Dans et par son contraire, l'esprit négatif, nous avons été entraînés en d'effroyables aventures! Mais nous nous sommes réveillés... réveillés... au moins d'un œil, et nous nous sommes redressés... comme des chevaliers, oui, je le crois, comme les suprêmes chevaliers d'un suprême ordre teutonique, pour lutter contre le démon de ces temps de consomption et d'universelle déchéance... Il ne s'agit pas seulement d'une renaissance allemande... Il s'agit avant tout d'une renaissance et d'un salut Européens par la renaissance germanique, car la civilisation née des dernières parturitions de l'*Imperium Romanum* est morte... morte... Et nous, nous disons aujourd'hui : avec les nations et non contre les nations !... Avec les nations par le cœur !... Mais parce que nous disons : « par le cœur » on nous traite d'insincères, d'immodérés, de trompeurs et de fous! »

— Cette allusion au cœur, lui dis-je, me



rappelle la sentence du livre saint : « *Je leur donnerai un cœur,* afin qu'ils connaissent que je suis l'Eternel. » Comme si le cœur de Dieu se confondait avec la seule grande faculté de l'homme et l'unique moyen de sa connaissance!... Et cette grande parole, il semble bien que c'est là ce qu'aujourd'hui a compris l'Allemagne? »

— « Nous avons souffert, nous voyons clair! »

— « Je crois que vous voyez clair. Dans tous les cas, en vous entendant, je vois, par delà l'effroyable bavardage humain de ces derniers siècles, dans l'âme de fleur des chevaliers de pierre!... Vous me faites comprendre, mon ami, que la statue d'un de vos chevaliers du moyen âge, à genoux dans sa cotte d'armes, est plus vivante et plus remplie d'esprit de vie que toute la flasque chair vidée de foi d'un pauvre homme de nos jours! »

— « La chair d'un homme de nos jours!... Ah! Ah! Tout ce qu'il y a été versé depuis cinq ou six siècles! Encore une fois l'esprit du moyen âge fera bien ici de revenir, s'il peut, avec ses profonds baptêmes et tous ses purs Jean-Baptiste à peaux de bête, pour que, penchés sur les fronts, ils les lave à nouveau avec l'eau des torrents... Les temps sont mûrs pour un pareil retour : car on ne sait seulement plus ce que veulent dire ces mots : « l'eau des torrents » et « le front des hommes »!

Le compagnon avec qui j'échangeais ces pa-

roles, était un pur germanique aux yeux bleus, profond et délicat ami, l'expérimenté professeur Friedrich P..., de l'Université d'Heidelberg, qui possède, devant le Neckar, une maison aux terrasses enchantées.

Le paysan chez qui nous mangions le *Zwetschgenkuchen* buvait nos paroles..., son *kuchen* resté au fond de son assiette, sa pipe éteinte dans sa porcelaine.

— « L'Allemagne, ajouta le cher professeur, l'Allemagne, entourée de tous les bourdonnements parlementaires des nations, mais purifiée chez elle, devient verte et donne une immense fleur!... une immense fleur!... et savez-vous pourquoi?... parce qu'à la place des stériles consignes jacobines du fonctionnarisme, Hitler a renoué entre les hommes le lien de fidélité! »

— « Une immense fleur! répétait le paysan, pensif, en nous regardant : *Eine unermessliche Blüte... jawohl!* Cela est bien vrai, Monsieur le Docteur, même ici... où tout est changé... Ici, avant la *Machtübernahm*, on ne pouvait seulement point laisser sa porte entr'ouverte... Des hommes fous couraient le pays, ils entraient, cassaient, volaient, tuaient... Rien n'était sûr... Aujourd'hui tout est sûr... Chacun travaille... On dirait que la terre a compris ce qu'on a fait... Elle produit davantage! Elle voit qu'on s'occupe d'elle... que notre Führer a les yeux sur elle! Voyez le

1er mai... C'était auparavant une fête noire, une fête de sectateurs ! Le Führer a enlevé ce poison-là... Ce jour-là maintenant tous les travailleurs de la nation marchent ensemble, au milieu des fleurs, des feuillages... Dans la gueule du Lion, l'essaim a fait son miel ! »

— « Oui, me dit mon ami, il a été fait un grand présent à la classe agricole allemande. Et il est intéressant de savoir que ce présent n'a pas été tiré d'ingéniosités inspirées des modernes principes économiques, mais de l'antique coutume féodale.

« ... En réalité, si la coutume de l'Erbhof est un peu, en effet, comme nous le jettent nos adversaires, un « revenant » des coutumes du moyen âge, ce n'est pas pour vous déplaire, à vous qui préférez les hommes de pierre de ces époques-là aux hommes de chair de cette époque-ci ! Et puis, de nos jours mêmes, cette coutume était encore en vigueur dans le Hanovre et la Westphalie, dans toute cette région habitée par la vieille race germanique des Niedersaxen...

« Il le fallait ainsi. Trop de liens de l'homme avec la terre ont été détruits au XVe, au XVIIIe siècles, après les partages des *communaux*, et sous l'influence du rationalisme et du libéralisme économiques !... C'était devenu la grande faiblesse de l'Allemagne de n'être plus qu'un pays industriel ; il fallait protéger le paysan, encourager l'homme de la terre, car la communauté paysanne est ici comme partout l'assise de la nation...

Aussi, dès la « prise du pouvoir », fut-ce là le plus grand souci d'Hitler. Car toute la décadence des nations est venue du libéralisme civique qui s'est développé dans les cités comme un cancer. De ce germe empoisonné, qui n'a fait que grandir, se sont développés peu à peu les innombrables problèmes du déséquilibre. On n'a jamais bien vu cela, que le fait même du problème est le symptôme du déséquilibre! On n'a jamais su bien voir que dire « problème », c'est dire « déséquilibre ». Retrouvez l'équilibre, et il n'y a plus de problème : ce qui fait que l'équilibre ne se trouve pas par la résolution des problèmes, mais seulement par les grandes actions que commandent l'inspiration et la vision des forts.

Hitler n'a pas « résolu le problème » mais le géant Antée lui a parlé à l'oreille. Et, de suite et d'emblée, il a compris que l'Allemagne, pour accomplir les immenses devoirs qui lui incomberont demain, devait d'abord être un champ fertile... Touche la terre et fais lui rendre son fruit!... Le sol qui ne nourrit pas son homme force l'homme à construire son sol dans les nuées. Il faut qu'une nation, qu'un grand peuple, qui vit sous les nuées, et non dans les nuées, soit riche en hommes de la terre. Non seulement parce que l'homme de la terre est l'homme de la charrue qui fait venir le blé, mais parce que son commerce quotidien avec cela seul qui ne trompe pas, fait de lui, par la force des choses, le précieux homme de la vérité qui ne se trompe pas lui-

même : comme c'est par la force des choses que le rocher forme l'eau pure.

« ... Vous vous rappelez, je pense, l'histoire de votre paysan gaulois? Le paysan avait perdu sa cognée et criait à Jupiter tout ce qu'il pouvait. Jupiter excédé dit à Mercure :

« Va le trouver et emporte avec toi ces trois cognées : celle-ci qui est d'or, celle-ci qui est d'argent, celle-ci qui est la sienne. Tu le feras choisir. S'il en prend une autre que la sienne, avec la sienne tu lui couperas la tête. Et qu'il en soit fait ainsi à tous ces perdeurs de cognée! »

Mercure y va. Il lui dit : « Tu as assez crié pour boire... Regarde... laquelle de ces trois cognées est la tienne? — Le paysan regarde, soulève la cognée d'or, la trouve pesante, et dit *non*. Autant fait-il de la cognée d'argent il dit « *non* » encore... je vous la quitte!... Et prend en main la cognée de bois...

« Ah! Ah! Merci Dieu! s'écrie-t-il, voilà qui est bien la mienne! Son bon manche! Je reconnais sa marque... Merdigué! Si vous voulez me la laisser, je vous sacrifierai bien un grand pot de lait tout fin couvert de belle crème fraîche! »

Et voilà l'homme de la terre ! Je veux dire le seul homme qui, sur terre, ainsi parle encore! Ce n'est donc point une question d'économie, d'économie rurale, ou d'économie de tout ce que l'on voudra, parce que, dans la grande débâcle des caractères, des moralités, des intelligences et des testaments, il est le

dernier homme qui sache reconnaître son manche et qui le choisisse simplement tel qu'il *est.*

Sauver cet homme, c'est sauver la lumière des cieux.

« ... Voilà ! Voilà ce qu'a compris Hitler, Hitler qui n'est pas un avocasson politicien, mais un grand homme, suffisamment vaste et rempli d'immensité vivante, pour que je vous dise cela à vous, Français, sans que vous en tombiez à la renverse !... Car « la renverse », n'est-ce pas, n'est pas pour vous, qui êtes fils de vos pères, qui êtes un homme planté droit dans une terre forte et sans honte, et qui savez lire comme il faut, Rabelais et l'Evangile !... Excusez-moi !

« ... Ecoutez-moi maintenant cette histoire de l'Erbhof. Vous allez croire entendre sonner toutes les cloches de vos rois Louis, bourrer toutes les galoches du moyen âge,... Et croire voir cheminer dans les miniatures d'or toutes les charrues de bois de vos gris paysans !

« Il fallait, pour rendre le paysan à sa terre, rendre la terre au paysan. Et on la lui a rendue ! On a réinstitué dans toute l'Allemagne une coutume de Westphalie et Hanovre. Mais, ayant découvert cet usage, il fallait l'établir. Ce n'était pas le difficile : on remettrait, si l'on voulait, Charlemagne sur le trône. La

crise des nations n'est jamais faite que du manque d'idées et d'audace des Etats!

« On a donc restauré cette coutume qui s'appelait l'*Erbhof;* de Erbe, héritage, et Hof, domaine, qui voulait que le patrimoine hérité du père fût attribué à l'aîné des enfants mâles.

« On est parti de ce principe, qui rappelait le droit d'aînesse, mais non sans le modifier.

« Il s'agissait de créer là, dans l'intérêt de la nation, pour la solidité de l'édifice national, une assise fondamentale, une immobilité fixe, une stabilité. Quelque chose qui tînt de la terre stable et qui fût l'homme vivant... qui fût l'homme stable et qui tînt de la terre vivante... Même mouvement, même embrassement, même fécondité. L'aîné des enfants hérite de son père, il hérite cette quantité de terre qui s'appelle l'*Erbhof*, qui n'est la totalité du patrimoine que s'il n'y a qu'un enfant. Auquel cas le patrimoine se confond avec l'*Erbhof*. Si le patrimoine dépasse la superficie de cent vingt-cinq hectares, limites de l'*Erbhof*, l'excédent de la terre n'est pas assujetti à la loi de l'*Erbhof*... Mais peu de propriétés paysannes s'élèvent au delà de cette étendue.

L'*Erbhof* est calculé sur la superficie de l'ensemble, et proportionnel à la superficie de la totalité de la terre... Et quand ce règlement est opéré, il n'y a plus à y toucher. C'est la part de l'aîné. Cette part est imprescriptible; il en a la garde et elle s'impose à lui. Car ce bien foncier, qui est son gâteau,

le terrain d'où, grâce à ses mains, va sortir toute la fève allemande, ce bien est en même temps la cellule primitive, et il ne peut être grevé d'aucun droit de mutation. Ce bien est scellé, là où il est, tel, dans le mur, autrefois, l'anneau de fer où s'attachait la mule de l'Empereur Barberousse! Il ne peut ni l'aliéner, ni l'hypothéquer, ni le vendre. C'est Saturne au milieu de son anneau.

« Or, vous voyez le sens et les conséquences?... Le sens, c'est le droit de propriété de l'homme et le droit de propriété de la société, droit de propriété de l'individu et celui de la communauté, fondus l'un dans l'autre et appuyés l'un sur l'autre... Caractéristique ordinaire, du reste, des institutions de la nouvelle Allemagne que des principes qui paraissaient jusqu'ici irréconciliables, collaborent dans la même œuvre et s'affirment l'un devant l'autre réciproquement indispensables!

« Quant aux conséquences, elles sont, sous le travail tranquillisé de la charrue traçant son sillon, la consolidation du sol et du sous-sol politique... Rien de moins! Et là-dessus on peut construire!

« Maintenant, pour comprendre un peu mieux le mécanisme de l'*Erbhof*, il faut aller plus loin... Car il reste des frères, n'est-ce pas, des sœurs... Que vont devenir ces compétiteurs?

« Remarquez que si l'héritage paternel eût été soumis au partage préconisé par l'auguste

et souveraine justice qui parle au cœur de chacun, l'égalité y eût sans doute trouvé son compte, mais certes c'eût été au détriment du rendement de la terre et de la richesse de la patrie.

« Or, il y a une justice plus haute, plus forte, plus utile et plus juste que celle qui va à une péréquation des biens, dont le seul mérite est de laisser chacun satisfait d'une part qui le sauve d'être un envieux!...

« D'abord le fils aîné, légataire de l'*Erbhof*, est invité par la loi à verser une dot à chacune de ses sœurs. Ensuite, la partie du patrimoine qui n'a pas été absorbée par l'*Erbhof* est partagée entre les frères.

Vous me direz que chacun de ceux-ci se trouve bien chichement nanti par rapport à l'aîné? C'est vrai... tout d'abord! Mais ici, nous ne sommes pas en France, où il n'est pas un lopin de terre qui ne porte son homme. En Allemagne, chaque commune, chaque région est riche de terres arrachées par l'*Arbeitsdienst* au marais et à la forêt, et rendus cultivables... Ce sont tous là de nombreux et excellents éléments disponibles, terres cédables à très bon compte, que, naturellement, les jeunes ne se font pas faute d'acquérir. Et ainsi, accrues de proche en proche, s'arrondissent les parts des puinés, jusqu'à devenir, à leur tour, des *Erbhof* souverains et insaisissables.

Et, voyez encore ici le sens et les conséquences : le passé, retrouvant ses assises, sert

de plate-forme au présent, qui s'y installe et y fructifie, tandis que l'avenir partant de là est invité à se porter plus loin encore dans ses voies.

Ici donc la lutte n'est pas entre le passé et l'avenir, aucune scission n'est apportée entre ces deux frères jumeaux, mais au contraire l'un repose sur l'autre... L'un vit de l'autre... Et voilà le génie!

« Et qui profite de cela? L'Allemagne.

« L'Allemagne, non plus enfermée et paralysée dans ses héritages clos, classés sur les vieux cadastres, mais une Allemagne dont la richesse et l'agrandissement sont suspendus au labeur de ses fils, lequel ne peut lui manquer, puisque de ce labeur dépend l'accroissement de leur bien propre. Comprenez-vous et ne trouvez-vous pas cela solidement vu et fait? Alors, au lieu de piétiner sur place, à manier sa serpe de forestière, l'Allemagne, enfin rurale, est lancée en avant au bruit joyeux de ses charrues! »

J'écoutais parler mon ami P..., et, l'entendant parler avec tant d'amour, je pensais, avec douleur : « Il y a deux Allemagnes : il y a l'Allemagne en Allemagne, et il y a l'Allemagne en France. Laquelle est la vraie? A laquelle, en réalité, en vérité, avons-nous affaire?

... Nous ne pouvons avoir affaire à toutes les deux, car la première dit à la seconde :

En toi je ne me reconnais pas, tu n'es ni ma voix, ni mon cœur, Tu es la rêverie d'un esprit étranger à celui qui est mon fils. Tu es une ivresse d'esprit, une construction qui est un temple au paradoxe, élevé dans les nuées d'une lumière apprise, tu es l'orgueil de cette lumière qui m'est étrangère, tu veux me raisonner avec ton esprit au lieu de m'accepter avec mon âme. Tu fais de mon âme une de tes pensées... comme si la chose était possible!... »

Pourquoi tous les paysans français, qui savent si tranquillement, discutant de leurs affaires, parler sans le savoir des choses de Dieu, n'étaient-ils pas présents avec nous, sous le tilleul de la cour de cette Waldhaus?... tandis que nous écoutions dans le silence du soir les hautes phrases de l'herbager, aîné de sa famille, et maître d'un *Erbhof*.

— « Vous voyez là-bas, cette lande verte divisée en carrés plus clairs, c'est un autre *Erbhof*, qui est inséré dans le mien. Tous mes lots ainsi sont un peu par ci par là... Et la commune me dit : « Pour faciliter ton travail, c'est la loi, tu ferais mieux de centraliser et de nous laisser faire pour ton bien, au lieu d'avoir des morceaux sur la montagne, dans la plaine et encore d'autres au bord de la rivière... Tu réuniras le tout en un seul tenant; que de temps gagné! Je leur réponds : « C'est vrai... mais je tiens à mes morceaux, et si je consentais..., il pourrait bien m'arriver ceci... c'est que, sous votre prétexte, qui est

de me faire gagner du temps d'un terrain à l'autre, et parce que les choses pour vous s'arrangeraient, je finirais par avoir plus de terre que je n'en veux sur la montagne, où l'air est froid et où le vent brûle... »

Et l'œil bleu fixé sur ses horizons, il fumait sa pipe...

Nous sentions vivre autour de nous un être immense qui respirait en allemand, fleurissait en allemand, était fait du ciel, des montagnes, des sombres masses de rochers, de la couleuvre des eaux. Nous le sentions vivre, penser à travers nous-mêmes; il était toute l'Allemagne des Forêts, de la grande forêt enchantée.

— « Hitler, me murmura à voix basse mon ami, Hitler, comme Jérémie, est descendu dans la maison du Potier; et c'est dans la maison du Potier que Dieu lui a fait entendre Sa Parole... de sorte que tout, aujourd'hui, en Allemagne, toute cette extraordinaire renaissance allemande, sort de la maison du Potier.

Et le soir tombait doucement sur les vallées.

ANIMUS ET ANIMA

Comme l'Allemand est voué au vert, l'Allemagne s'est renouvelée dans le vert; et la nature entière est venue refleurir autour de l'âme que l'Allemagne s'est redécouverte.

L'opposition est grande entre ce vert de sève juteuse et ce qui, sous l'arche de nos vieux ponts, demeure de l'authentique civilisation française.

Les grandes époques françaises, comme par notre faute, s'éloignent avec leurs raffinements, leur politesse et leur esprit!... La fleur a perdu de vue son fruit, le fruit n'a pas vu son noyau, le noyau n'a pas été replanté, le noyau est resté dans l'assiette... et l'assiette ne sait même plus de quel germe est venu le noyau.

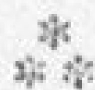
⁂

Les Français se sont réalisés dans les décisions fortes de l'esprit. Les Allemands sont au début d'un développement qui aura pour aire de fécondité l'être intime de tous. Ce qui par

eux apparaîtra sera une magnifique harmonie de vertu.

Les Allemands se réaliseront dans l'âme.

Tout le problème est maintenant de savoir si, nous, Français, avons conservé assez de jeunesse pour nous recommencer; et si nous verrons, pour le salut du monde, la grande fusion de l'esprit et de l'âme, *animus* et *anima,* couronner l'alliance des deux peuples.



La France non politique n'a aucune idée de la situation mondiale. La France non politique est ignorante, paresseuse. Depuis vingt ans, elle n'a pas réagi, un seul jour, contre les paresses de l'esprit de victoire. Elle est petite bourgeoise. Elle reste là, hypnotisée par ses propres problèmes, qui sont toujours des problèmes d'hier. Elle ne voit pas les problèmes d'aujourd'hui : elle ne les réalise ni dans leurs solutions ni dans leurs données. Elle les résoud en consultant des tablettes qui n'ont pas cours chez les autres peuples.

Et pourtant les tables du calcul sont changées; mais elle ne le sait pas, elle ne s'en doute pas.

Les hommes politiques, ses chefs, le savent, mais c'est pour utiliser à leurs fins cette ignorance.

La France ignore l'Allemagne, elle ignore le véritable Allemand, elle ignore le national-socialisme. Elle ignore qu'Hitler est un homme

nouveau. Elle ignore que le héros qui sommeillait dans l'homme allemand est réveillé; que ce héros n'est pas tant fait d'un héros de guerre, que de l'homme pur, de l'homme bon, de l'homme aspirant à une harmonie entre les peuples.

*
**

Il nous est absolument indispensable de *renouveler les termes*, de passer l'éponge, de laver la table, de rafraîchir le parvis. Que *nos difficultés de voisins* ne soient pas ce qui nous empêche de voir clair dans une question où il n'y va pas seulement de notre vie, mais de la vie du monde!

Manifestement, ces difficultés viennent, dans leur partie la plus vive, de ce que nous n'avons pas saisi toutes les occasions de croiser notre regard avec leur regard.

*
**

Quand le problème est devenu si vaste, et si simple! Ah! avec notre animosité contre l'Allemagne, nous ne dirons pas que la nature et l'histoire n'ont pas fait de nous d'irréductibles nationaux!

Par quel jeu infernal avons-nous donc fait le serment de nous perdre de la dernière des façons, en alliant ce que nous sommes avec les pires ennemis de ce que nous sommes! Nous allons nous blottir, tel un essaim

d'abeilles désorienté, sur le bord de la gueule du monstre, par la seule peur de la seule force au monde et de la seule dernière puissance qui soit notre seul espoir !

***

Nous manquons d'héroïsme.

Que l'Allemagne soit un peuple nouveau, nous ne l'empêcherons pas!... Notre peine à l'admettre enfante en nos reins tout juste l'attitude qui convient pour qu'obstacle soit fait à la pacification du monde. Et nous continuons, fidèles à nous-mêmes, jusqu'en cette heure plus que tragique, où il ne s'agit pas seulement de la vie de l'univers, dont nous pourrions après tout nous moquer, à l'instar de nos nouveaux maîtres, modèles et voisins de loge, les Anglais, mais de notre propre vie!

***

Nous ne voulons plus de l'abaissement de la France. Nous voulons son relèvement. Nous voulons voir à la tête de son gouvernement des hommes qui soient de grands donneurs d'exemples, et non d'impies et faux civilisés.

***

Si vous voyiez ce que je vois, vous seriez épouvantés de ce que vous ne voyez pas...

l'ombre du redoutable index de Staline sur le petit front français.

La bourgeoisie française, en ce jour : exactement le troupeau d'oies que l'on garde pour le foie-gras de la table des dirigeants moscovites.

***

Je veux simplement ajouter ici quelques chiffres, parce que les chiffres ici, dans cette civilisation toute de statistiques, prennent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, royalement leur place.

Le nombre des personnes exécutées pendant seulement les cinq premières années de la domination soviétique, suivant les indications données par les soviets eux-mêmes, et selon les sources les plus sûres, doit être évalué à environ 2 millions d'hommes, dont 6.000 instituteurs et professeurs, 8.800 médecins, 54.000 officiers, 260.000 soldats, 105.000 membres de la police, 48.000 gendarmes, 12.800 fonctionnaires, 355.000 intellectuels, 192.000 ouvriers, 815.000 paysans. Jusqu'en 1930, 31 évêques, 1.600 ecclésiastiques et 7.000 moines ont été tués.

L'Entente internationale de Genève, contre la IIIe Internationale, estime, au 6 août 1936, que 40.000 prêtres en Russie, ont été arrêtés, déportés ou tués.

***

La France est l'un des engins de combat d'un monde qui a juré la mort de l'Allemagne et a établi ses plate-formes, chaque jour un peu plus sûrement, sur le dos sans réaction de notre absurde bourgeoisie. La France bourgeoise n'est plus bonne qu'à être mise comme une pierre dans la fronde du géant. Et se dire cela quand on a vu le portrait d'Henri de la Tour d'Auvergne, à Munich!

***

Il appartient à la France de trouver elle-même, pour elle-même, en elle-même, sa formule de salut. La « pierre » française existe encore, unique. Ce qui s'est perdu, ce sont les ciments de rejointement. Ce qu'il faut à tout prix, c'est qu'avant tel immense conflit germano-slave qui pourrait se produire, un nouveau ciment ait été appliqué et ait eu le temps de durcir.

Apparitions d'humanités sous un nouveau ciel.

Le monde reconstitue ses communautés, — et chaque peuple avec son génie. — le génie romain, le génie slave, le génie allemand.

Qu'est-ce que le génie allemand? La nuance qu'il apporte semble étincelante de je ne sais quel vivant soleil!... Velléité sublime qui sera peut-être, hélas! chaque jour un peu plus,

obligée de compter avec l'ignorance de l'étranger.

Qu'apportera le génie français?

*
**

La politique anglaise :

L'égoïsme congénital de l'Angleterre exerce une fois de plus sur sa mentalité politique une action qui déforme et trouble en elle la vision normale des choses.

La France, à l'abri de l'Angleterre, est un paradoxe pour la France restée pure. Peut-être cette France sera-t-elle sauvée... La bolchévisation fatale de l'Asie forcera l'Angleterre et la France à lutter contre ce fléau.

*
**

La France et l'Angleterre, sur leur îlot, que représentent-elles? L'idée libertaire, sans *rien dessous.*

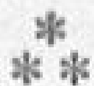
*
**

Il fut un temps où je croyais que les Français ne devaient leurs préjugés à l'égard de l'Allemagne qu'à leur inconnaissance de l'Allemagne. Il y a bien de cela, et beaucoup de cela, toujours! Mais il y a aussi beaucoup d'autres choses, hélas! Il y a (que Dieu nous sauve la face!) qu'ils n'ont nullement besoin de la connaître pour se servir de leurs argu-

ments, qu'ils manient d'autant mieux qu'ils ne la connaissent pas! Il s'agit bien d'être *vrais*, mes pauvres amis! dans un âge où l'on intoxique cette chose sacrée qu'est le pain, sans rougir... Allez! A cette minute, tout est mûr!



Décidément, il est une autre voix à faire entendre que celle du rugissement des loups! et ceux qui disent dans leur sinistre sincérité: *la paix par la révolution*, demandent que la mort sans phrase des peuples s'ouvre par un morceau de musique internationale qui se composera de l'effroyable rugissement ininterrompu, poussé à la fois par tous les loups de la terre.



Etranges, ces esprits qui font, inlassablement, et sans en laisser tomber un iota, la critique du National-Socialisme, comme s'ils étaient eux-mêmes adossés à quelque chose d'inattaquable et d'éternel, ou tout au moins d'une solidité possédant encore tout moyen de défier le temps. On croirait vraiment que l'Allemagne du National-Socialisme est une déformation humaine, dans un âge où toutes choses sont ailleurs restées pures, et toutes les institutions demeurées fondées sur leur roc indestructible.

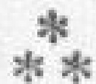


Le Français, tel qu'il est « devenu », doit se défier de sa logique comme de la peste. Ce petit mécanisme, qui fait de lui, dans les mystères de son cerveau, un logicien, — un enchaîneur de propositions — a beau lui jeter à la face les évidences les mieux faites pour confondre d'erreur ses propositions mêmes, cela lui est égal : il est logicien.

Son manque d'imagination est d'ailleurs corrélatif de sa faculté logicienne. En bref, il raisonne et ne *voit* pas. Il enchaîne des propositions, sans se représenter le réel de ce dont il parle.

Il voit ce qu'il voit, sans se douter qu'il ne voit pas ce qui est à voir. Il voit sa logique, qui est une logique de mots.

Tel est un de nos défauts mortels. Ce ne serait rien si nous le connaissions, mais nous ne le connaissons pas...



Etes-vous donc si fier que cela du sourire de Voltaire? En Allemagne il n'y a pas de sourire de Voltaire.

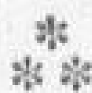
Le Français s'effraie de l'Allemand et de son perpétuel devenir, (qui est pourtant une chose si superbe, cet éternel « wandern » à la recherche de l'éternel parangon!), tandis que le Français ne voit pas qu'il formule cette

critique du fond du fauteuil de Monsieur de Voltaire, c'est-à-dire du dernier endroit où l'on pourrait douter que l'on ne soit pas à jamais et définitivement « devenu ».

Le rire de M. de Voltaire a autant pesé comme symbole au-dessus des œuvres vives de toute la France du XIXe siècle, que les croix gammées dans les cieux de l'Allemagne d'aujourd'hui et probablement de l'avenir.

Le long travail qui commence nous oblige à deviner la grande vie de cette race magnifique, autrement proche de nous que celle des inquiétants Slaves.

Il est temps qu'en ce qui concerne cette Allemagne, nous revisions nos valeurs, et que nous commencions à raisonner en grand peuple, au lieu de soumettre nos raisons à la mesure où les ont réduites nos rois de buvette et de couloirs.



La malheureuse France (je parle de la France dirigée, et non de la France dirigeante; de la France naturée, et non de la France naturante), ne s'aperçoit pas que, poussée comme un pion sur l'échiquier mondial, elle paiera le service politique d'un instant qu'elle aura rendu sans savoir pourquoi, ni même à qui, de la suppression pure et simple, ou

« nettoyage » intégral d'elle-même sous le coup de langue du Léviathan !

Mais il s'agit bien de la France !... Les esprits qui ont décidé de nous ne savent rien de ce que nous savons, ne savent rien de ce que nous sommes, ne portent pas en eux une seule bribe de notre être, de notre être historique, de notre être réel, tel qu'il est sorti des modèlements de l'Histoire et de l'effort des esprits.

Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'il y a dans une seule de vos pensées !... Il s'y trouve toute la mystique du moyen âge français, toute la proportion et tout le jet des cathédrales, toute la Réforme et toute la Renaissance. Il y a en chacun tout ce qui fut vécu par tous, tandis que le tout est fait de ce qu'il y a de tous en chacun.

Ceux qui sont des cultivés parmi nous et ne s'en rattachent pas moins par leurs instincts antérieurs à cette furieuse lame des fonds humains, obéissent à des impulsions mystérieuses, que je n'ai ni à analyser ni à nommer ici.

L'effroyable drame humain ! Un effroyable drame, dans les draps sales d'une Justice qui a couché avec tous les geôliers et dont la trogne a l'épaisseur de ces mufles informes avec lesquels les Chaldéens antiques représentaient le dévorant génie des forces élémentaires !

Que Dieu et notre petite raison nous sauve de la morsure de cette dent et du poison que distillent ces effroyables gencives!

***

J'estime que nous ne pouvons pas vivre ainsi plus longtemps, et que nous devons attendre et désirer le jour où, sous la pression des temps, surgira du génie français et de la conscience française la révélation d'un nouveau principe d'organisation et de communauté sociale.

Mais ce qui serait folie, serait de croire que l'Allemagne n'a fait que se reconstituer dans un esprit de concurrence...

Son effort créateur vient apporter en son esprit quelque chose d'absolument *nouveau*. d'immensément nouveau; et une immense faiblesse serait et résulterait de l'ignorer.

Le réflexe français de l'irréligion, je veux dire du Voltairianisme, place la France dans une situation d'infériorité flagrante à l'égard de l'Allemagne. Les leaders Catholiques français auront beau dénoncer et accuser l'antichristianisme hitlérien, ce qui fait la force de l'Allemagne hitlérienne, c'est son âme religieuse, et ce qui produit le marasme de la France, c'est le dessèchement religieux qui sévit dans son peuple et chez les dirigeants de son peuple.



En Allemagne, l'activité la plus surchauffée, dans l'ordre de la politique et de l'économie, ne fait pas tort à la légende, car l'activité entière de l'Allemagne se nourrit de légende.

Mais parce que vous dites qu'ils se nourrissent de légendes, les prenez-vous pour des enfants? Non, si nous limitons le sens du mot enfant à la signification que tout le monde lui donne.

Oui, si, ouvrant jusqu'à l'amande ce sens premier, nous songeons que les hommes sont précisément des enfants quand ils ont pour supériorité d'avoir gardé la faculté de reproduire le caractère infini de la Cause qui les a engendrés. Oui! en ce sens-là, les Allemands, plus que tous les peuples actuellement vivants dans le monde, sont des enfants, d'admirables enfants, de puissants enfants. Quand redeviendrons-nous des enfants comme eux!...

Est-ce que l'Allemagne est un pays jeune?

On se pose parfois cette question; et l'on hésite entre la solution que dominent les vastes souvenirs du Saint Empire Germanique, lesquels font de l'Allemagne un être antique, et celle qui s'inspire de ce qu'était hier encore la vie des petits Etats confédérés, en laquelle demeura si longtemps divisé le souffle de l'Unité, et qui fait de l'Allemagne unifiée un être jeune.

On hésite entre les deux solutions, car, après tout, le raisonnement historique ne permet guère de conclure. Ce qui fait conclure d'un seul coup, ce qui enlève la réponse, c'est de voir l'Allemagne elle-même, c'est de l'entendre, de la toucher, de se placer au milieu d'elle, de voir son regard, d'écouter ses chants, d'entendre son pas, de recueillir ses raisons, de suivre du regard ce que du doigt elle vous montre, c'est d'entendre sa respiration, et, je dirai même, de recevoir sur le front, sur votre front qui est celui de son ennemi d'hier, le frais baiser ingénu que, malgré tout, elle vous donne.

Qu'est-ce que l'âge d'une nation? Cet âge se mesure-t-il aux lenteurs du déroulement dans l'histoire de la vie politique de cette nation, ou à celles de son être même, de son être secret et profond, celui qui la décida à forger avec tout le vouloir inconscient et tous les battements de son cœur, telle destinée plutôt que telle autre?

Le problème se pose-t-il historiquement? Une nation ne trouve-t-elle des raisons d'être jeune que dans le retard avec lequel s'est formée son unité politique?

En ce cas, l'Allemagne serait très jeune, elle qui n'a vu poser les premiers jalons de son unité que par l'œuvre de Bismarck et n'en voit aboutir l'achèvement qu'au temps où nous sommes, avec Hitler.

Et pourtant, si l'on songe à l'Empire Germanique, à ce prestigieux passé, à ces pas de fer résonnant sur les dalles romaines, à cette Allemagne des Othon et des Henri, qui dicta ses lois à la Papauté, et dès l'an 950 étendit bien au delà des monts ses ailes d'aigle, on se dit qu'une pareille nation possède de lointains et antiques souvenirs, qui, s'ils sont toujours vibrants d'une vie présente, se perdent dans la nuit des âges.

Qu'on se souvienne de la diète d'Empire à Quedlinburg, « où se trouvaient mêlés, à côté des Seigneurs Allemands, le duc de Bohème, le fils du duc de Pologne, les envoyés du Danemark, de la Hongrie, de Rome, de la Russie, de l'Italie méridionale, de Byzance, d'Afrique... », et que l'on se souvienne de cette simple Burg Saxonne, d'où furent envoyés des ordres à tout un immense Empire !

Certes, « la grande propriété seigneuriale a rendu difficile la constitution du peuple en nation », et, d'autre part, il a manqué à l'Allemagne de n'avoir pas été dirigée pendant des siècles par la même lignée se transmettant intact le patrimoine et l'agrandissant peu à peu sous son sceptre.

Mais, peut-on appliquer à un peuple l'épithète de jeune, laquelle n'est pas peut-être sans découvrir une certaine tendance péjorative, quand ce peuple, en sa communauté, est riche de trésors pareils, et quand sa vie, dans un tout autre rythme sans doute que la vie française, italienne ou anglaise, était totale-

ment et pleinièrement de la vie, une vie qui ne comportait ou n'impliquait à aucun degré arrêt ou stagnation ?

Pendant que notre unité française, déjà affirmée aux heures de Bouvines, poursuivait avec continuité sa marche vers l'union nationale, l'Allemagne des Hohenstaufen possédait une vie une, non politique, mais qu'exprimait l'unité de son génie, ce grand, doux et fort génie allemand, qui, des rives de la Baltique aux monts du Tyrol, du Rhin aux plaines de Poméranie et aux prairies de la Frise, reliait les fils d'or de l'âme germanique.

Ce fut là le secret de sa jeunesse : son génie jaillit des sources profondes de son âme, et non de son « esprit », comme celui de la France.

Chez les Allemands, le fleuve coule comme le Danube, lequel prend sa source on ne sait où, dans un humus caché de la Forêt Noire, s'attarde, tourne le dos à la mer la plus proche, creuse son chemin à travers gorges et vallées, s'en va par la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, traverse les Balkans, et, à plus de 2.600 kilomètres, va enfin se perdre dans la Mer Noire.

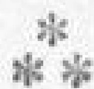
Notre Rhône, lui, va droit au but, comme une raison de Descartes, impétueux comme un syllogisme de Pascal; la Loire suit son cours, calme et nette dans son tracé comme un vers de Jean Racine, et, quant à la Seine, si elle muse, c'est sans perdre de vue les co-

teaux qui bordent son jardin personnel... Mais le Danube cherche sa voie dans l'immensité, le temps et l'espace sont à lui, il creuse son lit dans toujours plus d'inconnu, selon son secret vouloir et dans la nostalgie de tout étreindre.

Qu'est-ce donc que l'âge d'une nation?

L'Espagne a produit toute l'œuvre de son génie en une fleur, comme l'agave; l'Italie, par fleurs successives; la France, par floraison continue, semblable au rosier qui donne encore sa rose d'hiver, blanche et parfumée.

Quant à l'Allemagne, elle dresse au vent des monts ses sapins toujours verts.



L'humanité s'enchaînant dans les chaînes de l'or, au lieu de vivre l'abondance du Christ, de tels égarements se paient de toute la mesure de vie qui s'est laissé fourvoyer et corrompre.

... Et l'humanité succombe sous son trésor, sous les lourdes dépouilles de ce *négatif*.

A force de descendre dans la méconnaissance de l'Etre, elle s'est identifiée avec ce *négatif*.

Il n'y a que l'Etre, a dit un plus grand politique que les plus profonds politiques, Saint Thomas, qui a appelé cette vérité *la Sublime Vérité*... Et l'Humanité, avec son impiété, s'est identifiée avec le non-être.

Et voilà le drame. Il n'est pas ailleurs.

*
**

C'est à Altenburg que tout m'est apparu... Enfermé dans la chambre d'Hoffmann, et la tempe effleurée du vol des mésanges et des bouvreuils, qui entrent là, parfois deux par deux, et me font une société que j'aime, à cette altitude toute médiévale, plus haut que la mer des frondaisons d'automne, plus haut que tous les orages sans éclair de l'effroyable mensonge qui déshonore le monde, en attendant qu'il le dévaste, j'ai plongé ma tête dans mes mains, et y ai enfin compris quelque chose.

Et voici : Il y eut jadis au moyen âge une grande bataille : l'issue de cette bataille décida pour un nombre de siècles qui ne se peuvent compter, des formes et du destin de notre civilisation occidentale.

Ce combat fut d'autant plus acharné et suprême qu'il s'y affrontait deux tendances inhérentes à l'esprit humain.

Le drame fut impressionnant, — impresionnant comme jadis le combat de l'Ange contre Jacob, livré en vue de la même victoire dans l'homme de l'infini sur le fini et de l'absolu sur le visible... Au fond, le même combat! Mais ici, il fut repris, non sur les routes de la genèse, mais dans les chaires de Paris, d'Oxford, de Cologne, de Münster, de Salamanque, de Bologne, de Rome... Et c'est là une immense his-

toire. Ce combat avait pour enjeu tout l'avenir de la Chrétienté... Le monde entier gronda !

Oui, il y a là une histoire capitale et tragique, une grande histoire qui rend compte d'un drame général et d'un duel illustre.

Et quand on se rapporte à ce que furent ces péripéties tonnantes de la lutte au moyen âge de ceux qui avaient nom les *Nominalistes*, contre leurs adversaires, les *Réalistes*, on voit ce qui s'est passé et comment ce combat à travers les affaires humaines est loin aujourd'hui d'avoir pris fin.

Savez-vous comment se nommait ce nouvel adversaire de Jacob, ce Jean de Fidanza, abbé des Frères Mineurs, qui a le sentiment si fort de garder un immense trésor, une immense chose indispensable au bonheur et à la grande fête humaine, à la glorification humaine, à la naissance future de l'esprit, naissance que les petites intelligences plaçaient après la mort, et que les grandes intelligences plaçaient dans la vie même, dans une vraie vie éternelle, située hors du temps, c'est-à-dire dans un état de conscience où l'instant et la mort sont dépassés? Ce Jean de Fidanza était Saint Bonaventure lui-même.

Et savez-vous qui fut son adversaire, contre lequel il lutta pendant plus de dix ans? Roger Bacon, ecclésiastique, Frère Mineur, qui, champion de l'esprit nouveau, sentait monter en lui un dédain pour ses confrères, un mépris pour les autorités du siècle, un zèle

immense pour réformer l'enseignement. Pour lui, l'individu, qu'il plaçait là où se voit l'homme de chair, seul était réel. Il avait le vif sentiment de la personnalité, et exprimait ce sentiment avec une force saisissante, il voulait se fonder sur la dignité de l'individu, *super dignitatem individui*. Le monde, soutenait-il, a été fait pour des individus et non pour l'homme universel, ce sont des personnes et non des universaux qui ont été rachetés par un Dieu, et quand il n'y en aurait qu'une seule, elle vaudrait tous les universaux du monde!

C'est ici qu'éclate le tragique conflit. Les Jean de Fidanza, les Saint Bernard ne raisonnaient pas au nom de l'universel, simple catégorie humaine, mais au nom de l'infini, ils ne procédaient pas par l'abstraction, comme on le prétendait, mais selon une méthode intérieure prenant son soutien dans la Réalité divine même. Et, à leurs yeux, donner cette place à l'*individu*, à une telle notion de l'individu dans la conscience, c'était introduire un germe de corruption, dont on ne pouvait prévoir les ravages.

Bacon est emprisonné par le supérieur de son ordre, Jean de Fidanza, et pendant dix ans il est mis dans l'impossibilité d'écrire.

Pendant dix ans, il est enfermé dans le Couvent des Mineurs. On use contre lui, pour le réduire, pour tuer en lui l'idée, tarir cette plante qui veut absolument pousser ses rejets, de toutes les rigueurs que la discipline con-

ventuelle réserve à un rebelle : défense d'enseigner, d'avoir des livres. A chaque désobéissance, châtiment, châtiments corporels, jeûne au pain et à l'eau, la prison, la confiscation.

Ne dites pas : « Quelle barbarie! », dites : « quelle lutte! »

Ne dites pas : « De quelle force des ténèbres, de quelles étreintes des ténèbres, dut s'efforcer de se dégager, en son premier combat, la pensée libre? » Ne dites rien, et effacez-vous dans l'obscurité, le front dans les mains.

Et regardez cette lutte.

Il y eut combat, à bras-le-corps, acharné, et le combat fut dur et sanglant, si les conséquences de son issue furent incalculables.

Les uns disaient : « Les individus seuls sont des réalités, le principe de certitude ne repose que sur les données des sens. »

Les autres disaient, scolastiquement, avec plus d'affection religieuse que de propriété dans les termes : « C'est l'universel seul qui est le réel. C'est dans cet universel que l'homme trouve son individu. »

Ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une querelle de moines : il s'agit de la direction que va prendre l'esprit humain. L'esprit humain qui, depuis, a accompli la « marche de son progrès ». Singulière croissance, quand on considère à quel chaos a abouti cette « marche », et qu'on en sait assez sur soi-même pour inférer ce qu'aurait pu être le déploiement humain si l'esprit, à cette heure, eût su choisir l'autre voie.

Nous sommes très loin aujourd'hui d'être hors de la querelle, puisque nous représentons dans nos moelles, la décadence du principe qui l'emporta. Tous ces lutteurs acharnés les uns contre les autres, ayant en eux une force de combat qui se servait d'eux pour son combat à elle-même, étaient loin d'apercevoir ce que devaient être dans les temps les conséquences ultimes du duel de ces deux « intellections » qui se voulaient arracher l'une à l'autre la possession entière des activités de l'esprit. Ils luttaient pour la vérité qu'ils détenaient, sans savoir ce que cette vérité portait dans ses flancs.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce fut là une évolution particulière aux écoles de philosophes. Ce fut une évolution de toute la société humaine occidentale. Toutes les conditions dont souffre la société actuelle de par son scepticisme et son matérialisme individualiste, sont l'œuvre de la longue évolution qui l'emporta.

Telle est, en face des détresses de l'homme occidental moderne, l'histoire résumée de la suite des choses qui l'ont amené jusqu'où il se trouve. Sa détresse prend son nom dans la cause même qui l'a produite : elle est la faillite de la conception de l'individu humain, considéré comme la réalité fondamentale du monde.

La guerre de 1914, — tous les malheurs qui suivirent, — sont les conséquences de cette marche de l'esprit humain, dont Karl Marx

est une des forces composantes, ou conscience la plus étroitement intégrée à son développement aveugle et replié sur soi-même.

Et le Bolchévisme est, par ignorance totale de ses propres filiations, l'acceptation par la société même de cet état où l'a conduite la pratique de l'individualisme, et de l'adhésion totale de l'esprit à la méthode objective. Il est un essai d'organisation de cette société par le recours aux mêmes méthodes qui ont amené sa fin. Ici, l'individu n'est plus rien, et n'est remplacé par rien, ce qui est la conséquence logique de la doctrine qui commença à faire de l'individu la réalité sur laquelle on pouvait tout construire.

L'établissement de la société sur cette base anonyme, qui n'est ni Dieu ni l'homme, aboutirait par la force des choses, au règne de ce qui se place au delà de l'homme, dans le *négatif*, dans cela même qui fut appelé l'enfer.

⁂

Notre société achève sa décomposition. La personne humaine sur laquelle elle reposait se désagrège, et s'en va par mille débris et lambeaux épars à la dérive de toutes les eaux débordées du monde. Et ce n'est pas pour rien que cette image d'eau débordée nous vient, je pense, avec son sens de déluge. L'individu humain dont on avait proclamé les droits est devenu une espèce d'unité inexplicable, sans substance, une unité qui n'est

même plus une unité, une unité qui se subdivise en instincts, en fonctions.

Or, une société est comme un monument. Elle repose sur une assise, et cette assise est l'idée métaphysique et éthique que les hommes se font de l'homme.

La société du moyen âge fut fondée sur le Chrétien, un Chrétien à l'avènement duquel travaillaient les Jean de Fidanza, et dont nous n'avons plus l'idée.

Mais à mesure que le Chrétien évolua, sous l'influence des Roger Bacon, passa de l'âme à l'esprit et à la chair, la société évolua tout entière.

Sous prétexte de découverte, on arracha l'esprit à ses sources; on déplanta l'homme du cœur de Dieu, on le mit nu, et on lui dit : « Va-t'en tout seul. » Et l'homme fut nu; et ce fut la Renaissance.

Alors une tout autre société fit son apparition, fondée sur cet homme que l'on a appelé l'homme de la Renaissance.

Entre ces deux hommes, le Chrétien et l'homme de la Renaissance, se mesure un abîme : le premier prenait toute sa force en Dieu; le second chercha toute sa force en l'homme.

Aujourd'hui, cet homme, cet individu de la Renaissance, de diminution en diminution, de suppression en suppression, de chute en chute, ne présente plus au bout de son évolution,

qu'une cendre, impersonnelle, sans identité et sans substance.

Le Chrétien pouvait se tromper sur lui-même, mais si on lui demandait : « Qu'es-tu? », il répondait avec assurance.

L'homme de la Renaissance pouvait nourrir sur sa nature des images totalement inconnues de la Vérité, mais si on lui demandait : « Qui es-tu? Qu'est-ce que l'homme? », il répondait avec assurance.

Aujourd'hui, si l'on pose la même question à quelque homme de cette génération : « Qui es-tu, qu'est-ce que l'homme? », il ne sait que répondre... *Il ne sait ce qu'il est... et même s'il est.*

⁂

L'homme s'est décidé pour l'objectivité; il a mis le monde et Dieu en dehors de lui. Le National-Socialisme allemand, en obligeant les individus à renoncer à eux-mêmes, a fait le premier pas sur la route abandonnée par les hommes.

Pour comprendre l'importance de cet « esprit », il ne faut pas être de ceux qui croient qu'on a tout dit et tout fait en matière d'humanité, et que les progrès possibles de l'homme ont, d'ores et déjà, révélé tous leurs secrets. La vérité est autre. La vérité est que le principal de l'homme n'a pas encore été dégagé dans la conscience; et non seulement le principal de l'homme, mais le principal du Chrétien.

C'est cette grande découverte, ayant pour objet un homme plus complet et plus fort, sinon un homme nouveau, qui justifie pleinement le grand effort universel dont est soulevée en ce moment l'humanité.

*
**

Il n'est pas trop de dire qu'au sein de l'esprit nouveau, Hitler a travaillé dans une justice absolue, hors des catégories créées par les défaites ou les victoires de l'Histoire, et que c'est à force d'amour pour son peuple, qu'il a su faire apparaître, dans l'instant vécu par son peuple, les proportions et les justices du règne établi hors du temps, dans l'Eternel. Si Hitler a une main qui salue, qui s'étend vers les masses de la façon que l'on sait, son autre main, dans l'invisible, ne cesse d'étreindre fidèlement la main de Celui qui s'appelle Dieu. Et ce Dieu-là, c'est quelque chose qui ressemble singulièrement à Celui qui, jadis, fît que Daniel dans la fosse aux lions ne fût pas déchiqueté.

Beaucoup de gens, lisant ma phrase, la mettront entre les deux pointes du compas et souriront. Mais Hitler ne sourira pas.

*
**

Hitler est une incarnation de l'Ame « Réaliste » allemande, — laquelle veut réagir aujourd'hui contre le nominalisme et la déca-

dence cartésienne — dont le dernier terme est le Marxisme. Et ne pas croire que le développement de l'esprit humain, sur la base du réalisme de Duns Scott, nous eût amenés à un divorce avec la raison ! C'est tout le contraire qui eût eu lieu; c'est le mariage de l'esprit humain avec la raison basée sur l'*objectif* considéré comme une réalité, qui a amené la débâcle des sociétés humaines.

Nous vivons la décadence Aristotélicienne.

*
* *

Quand on a compris cela, et quel est le *fatum* qui entraîne les conséquences décisives de ce conflit, on voit sans peine combien n'a pas de sens la formule derrière laquelle se retranchent tant de Français: « Nous voulons nous tenir à l'écart de la dispute qui sépare les deux mystiques. »

Il n'y a pas à rester à l'écart : l'événement est en nous-mêmes.

*
* *

Le rôle authentique et puissant du chef est d'effacer de l'âme du peuple les vieux concepts erronés, ceux qui, par le tour d'esprit qu'ils créent, vident la conscience de toutes les forces de la croyance. Ainsi, le chef, ou le baptiste, doit laver aujourd'hui à coups de grandes nappes d'eau le front de l'ancienne société, afin de purifier ce front et d'anéantir toutes

les pensées trompeuses et dangereuses. Et quant au lieu psychologique, consacré jadis à l'emmagasinement des formules, de l'analyse et de la critique, il le remplit de toutes les puissances substantielles de l'amour et de la foi... Alors la collectivité est sauvée — comme l'individu fut sauvé.

***

L'Ame fait sourdre la source...

Les religieux ont baptisé d'eau : « Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi. » Mais il fallait que l'Autre vint, et ils ne l'ont pas attendu.

« Lavez, lavez !... » Ils n'ont pas compris. Ils ont brodé des étoffes d'or, ils n'ont pas lavé la blanche toile intérieure des pensées.

Et en Allemagne, on lave en ce moment — en s'y prenant comme on peut! — avec le grand savon des huiles de l'olive et le lourd battoir de bois!

... Et l'on entend là-bas, vers l'Oural, très loin : « Sivâ, à l'œuvre!... Sivâ! Sivâ! »

« Heureux, vous dis-je, ceux qui lavent leur robe afin d'avoir droit à l'arbre de vie. »

La liturgie a cessé de faire entendre sa voix révélatrice. Comme une fleur dans le soir de l'Intelligence religieuse, elle a refermé sa corolle sur les vérités humaines qu'elle contient. Ces vérités attendent pour renaître une nouvelle aurore.

C'est momentanément la faillite de la

grande Instruction religieuse, l'absence au milieu des hommes de la parole de salut rapportée par Saint Marc : « En mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues; ils saisiront des serpents; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal. » L'ignorance de ces paroles signifiantes est la nuit dans laquelle a sombré et sombre ce monde qui nous quitte.

*
* *

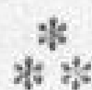
L'idée que l'homme a suivi la vraie voie, la seule qu'il y avait à suivre, celle qui a été marquée par les « inventions » de son esprit, est fausse.

Il y avait une autre voie, qui l'aurait amené à un autre homme; et nous arrivons au carrefour où cette vérité va apparaître.

*
* *

« Est-ce que les hommes de Weimar, même siégeant au *Centrum*, prononçaient ce mot de Dieu ?... Est-ce qu'ils disaient : « Elevez-nous !... » Répétaient-ils la parole du Christ : « Un pour tous, tous pour chacun. » S'exprimaient-ils ainsi ?... Alors ?...

« Il y a une loi intérieure. Cette loi, les Allemands d'aujourd'hui la voient... et veulent la faire régner dans la vie.



Hitler symbolise un esprit nouveau, celui d'une révolution — la révolution qui se dresse en face du bolchevisme, qui, lui, n'est pas du tout *révolution* mais organisation du dernier stade d'évolution de la société bourgeoise. La vraie Révolution, c'est le N. S. qui l'apporte.

Cette révolution est spécifiquement allemande pour une grande part d'elle-même, mais elle est universelle, dans le sens où elle fut, entre le Rhin et l'Oder, l'expression allemande d'une Nécessité universelle.

Hitler apporte une idée qui, demain, sera l'idée des peuples.

Et le monde des affairistes se précipite : tuer les chevaliers, tuer les Lohengrin, les Parsifal, crucifier ce qui paraît trop pur, ce qui viendrait gêner ou pourrait venir gêner jusque dans la conscience des coupables la liberté des assouvissements.

Alors, avec la sincérité du feu qui brûle, ils ont une morale de drap noir et des cercueils à coin d'argent, dont la seule vue fait éternuer le soleil.

Moscou, elle, s'efforce de gagner les catholiques ; Moscou, enfarinée d'un long drap emprunté à la garde-robe des premiers âges du christianisme, joue avec toute sa souplesse slave, la haute et puissante comédie du Communisme évangélique, sème à pleines mains l'idée que les gouvernements, dits fas-

cistes, d'Allemagne et d'Italie, sont des monuments de despotisme humain, les deux empires du « Prince de ce monde ». Même, demain, s'il est nécessaire, son grand chef, le chef des forces prolétariennes universelles, travesti en pope, descendra les degrés de l'autel, pour donner la communion à notre Marianne agenouillée.

*
**

Nous sommes toujours intoxiqués par nos rancunes du passé, comme si, depuis, ne nous avait pas été révélé le péché de notre carence !... et pendant que le maître de l'heure, Yvan-le-Terrible, encourage cette rancune, et organise l'ordre dans le non-être, vous vous endormez dans les cristallisations sociales du non-être, comme ces poissons et ces reptiles des couches du tellurien, que l'on retrouve dans les assises refroidies du globe.

*
**

Soldat de l'occupation, un jeune Français resta longtemps l'hôte d'une famille allemande installée dans une petite ville du Rhin. Garçon aimable, d'excellente et parfaite éducation, avec ce je ne sais quoi d'intelligent, de finement délié et peut-être d'un peu fermé qui caractérise la nature française. L'intellectuel français présente souvent en un souple esprit quelque chose de propre, de net, de pas

très étendu, de défensif et d'aigu. De son intellectualité rayonne je ne sais quelle électricité douée de petites pâtes armées de griffes, comme celles de la chatte, dont la seule vue, le seul contact, ne laisse aucunement douter que l'animal retombera d'une autre façon que bêtement et lourdement sur le dos. L'impossibilité de cette chute contient en soi-même quelque chose qui fait sentir tout de suite aussi que le plan dans lequel se meut un esprit aussi manifestement retiré de tout risque, n'est pas tout à fait naturel. Ajoutez à cela un je ne sais quoi de distant et d'observateur, d'indifférent à votre vie profonde, je ne sais quelle facilité à plaisanter avec finesse sur ce que vous déciderez de lui dire, avec, un peu, le sentiment que cette fine plaisanterie contient dans son attitude même ce qui peut et doit en somme être considéré comme le meilleur du fruit de l'homme.

Il y a dans cette manière de sentir et d'être vis-à-vis des autres, de se présenter tout naturellement dans la lumière, de prendre place entre la lumière et l'ombre, avec une espèce de discrétion qui n'est point humilité, mais sens des demi-teintes, un art de bon goût, qui sent son hérédité et dégage son prix, et, selon le même art, produit ces deux assistants, plus ou moins visibles, mais toujours présents : un peu de mépris et beaucoup de défiance.

Il faut entrer dans l'analyse de cette nature française, si curieuse, si essentiellement

nature de culture, pour s'apercevoir combien la substance en est riche, amusante, précieuse et douce à manier sous son apparente sécheresse.

Les Allemands le savent bien. Ils ont le sentiment de ce qu'est cette nature... Et ils font plus que de l'apprécier, ils l'aiment. Même lorsqu'ils ne dénombrent pas tous les éléments de forte humanité qu'elle tient en réserve, ils la comprennent. Par exemple, ils la comprennent beaucoup mieux, un nombre incalculable de fois mieux que les Anglais... Les Anglais, eux, n'y comprennent rien. Et d'ailleurs ils ne cherchent pas à comprendre. Les Allemands cherchent à comprendre... Entre étudiants anglais et allemands, dans les universités, la chose est bien connue, persiste un intervalle de vide et d'incompréhension qui n'est jamais comblé; entre étudiants français et allemands, la circulation, le chaud lien de la vie spirituelle s'établit aussitôt.

Ce jeune Français de fine culture, et sans doute assez semblable au parfait héros que j'ai décrit ci-dessus (c'est du reste ainsi qu'il m'est apparu à travers les termes courts et réservés dont se sont servis mes hôtes. Je possède au surplus, dans mes papiers, une certaine petite image portant quelques mots de bon souvenir, que je suis chargé de remettre au jeune homme, si jamais je le rencontre à

travers la France), ce jeune Français, dis-je, vivait donc dans le cadre de l'intimité de cette famille, proche de toutes leurs pensées quotidiennes, respirant l'atmosphère de l'âme de la maisonnée. Et Dieu sait, si en Allemagne, ces choses-là sont puissantes, s'il y a une couronne de fleurs au-dessus de toutes les portes, une fleur à la place de chacun à la table, une fleur sur l'oreiller de chacun. Le souhait continuel, le don continuel. Chaque jour, chacun semble avoir rafraîchi pendant son sommeil la dorure de l'image à naïf souhait qu'il a mise de côté pour l'offrir à son ami, ou, simplement, avec la même âme, à son hôte.

J'ai lu tant de livres supérieurs, écrits par des hommes éminemment intelligents sur les nombreuses hypertrophies de la terrible âme allemande, que je me repose un peu de la vérité de tout cela avec le délicieux mensonge qui me la montre, sinon tout entière, du moins pour une grande part d'elle-même, dans une simple ligne d'écriture gothique encadrée d'une guirlande de fraîches petites fleurs.

La fin de cette histoire m'a été contée dans la salle sombre, à une table de bois brun, par le père et la mère, assis l'un près de l'autre, pendant qu'ils me regardaient bien au fond.

Il y avait en eux une douleur, une vraie douleur, cela je le jure... Ils souffraient... C'était ancien, sans doute, mais ils souf-

fraient !... Ils souffraient jusqu'en l'ivoire profond des touches de leur clavier le plus sensible... Ils souffraient dans leur substance, dans les teintes de leurs soleils couchants, dans un reproche fait à ces appels mystérieux qui emplissent la vie, dans une injure faite aux voix qui leur étaient chères, jusque dans l'âme de cette Lorelei échevelée qui lançait son chant toujours, en face de leur demeure, de l'autre côté du Rhin.

Le jour où le jeune homme dut partir, toute la famille se réunit autour de lui. On l'estimait, il avait cette nature française dure que l'on aime, cette intelligence française dure, mais qui est noble, a quelque chose de fier, et plaît au grand et chaud cœur allemand. Quelque chose, vous dis-je, qui tient à distance... mais, raison de plus, n'est-ce pas? le moindre sourire est plus doux ainsi !... On l'aimait et on cherchait ses mains... On le regardait bien au fond... on quêtait son regard... C'était la dernière fois!... Celui que l'on nomme l'oncle Hans prononça alors l'ultime souhait : *Auf wiedersehen...* Au revoir !

Et lui, parla :

— Je ne vous dis pas au revoir... Je préfère... Je suis l'ennemi de votre pays... et je ne vous reverrai donc jamais !...

*
**

Il faut être capable d'aimer son ennemi. Il faut avoir dans le corps les larmes de César, je veux dire celles que César versa sur le corps de Pompée.

J'ai vu pendant la guerre ce qui suit : un aviateur est amené au poste sanitaire. C'est un aviateur allemand, un jeune officier. Il va mourir. Il meurt.

Entre un aviateur français, un adjudant. Il dit :

— « Vous venez de recevoir un blessé ? »

— « Oui. »

— « Je veux le voir. »

On le mène. Il n'y a plus qu'un cadavre.

L'autre le regarde et fond en larmes.

— « C'est moi qui l'ai tué. »

Peut-être liras-tu ces lignes, mon frère français; sache qu'il y a longtemps que, pour la force contenue dans ces larmes, je t'ai embrassé de toute mon âme.

*
**

A Francfort. Nuit grouillante, fourmillante de fantômes humains, des Doges, des Princes, des Princesses, la foule du Peuple, tout un XVIe siècle de couleur et d'ardeur.

Sur la célèbre Römer-Platz, on jouait *Fiesko*, drame de Schiller. Assis au premier rang, muni d'une invitation officielle, tout

proche de la foule des figurants, pris dans les remous dont elle bousculait la barrière qui me servait d'accoudoir.

Dans tout ce jeu réglé et puissant, circulait un grand sens de la vie, un sens très animé des bouillonnements multicolores du spectaculaire théâtre des choses, une prompte et sûre adresse à saisir l'accent du détail en fonction de la couleur et du mouvement général. L'art théâtral allemand est magnifique.

Dans l'un des défilés de cette foule me fut adressé le coup d'œil pétillant et narquois d'un des figurants, grand gaillard qui faisait toutes sortes de métiers le jour, j'entends d'excellents, et le soir, se louait au théâtre, un grand Allemand avec qui, ce jour-là, j'avais passé tout mon après-midi.

Il avait été soldat de la Légion Etrangère Française. Un ancien soldat du général Gouraud. Quand il eut fini son temps, plusieurs années à la Légion, me raconta-t-il, le général qui le connaissait, lui conseilla de se faire naturaliser et de prendre par là quelque poste avantageux dans je ne sais plus quelle formation militaire de France. « Je suis Allemand, je reste Allemand », lui répondit le légionnaire.

— Voilà, je lui répondis cela, simplement. Et le général me déclara qu'il ne m'en estimait que plus et me donna cinq mille francs.

Je pense que ce récit était vrai. Cet homme n'avait pas de raison pour mentir. Mais je revois encore, dans cette nuit de Francfort,

sous le balcon du haut duquel les Empereurs du Saint-Empire élus par le Sénat se montraient au peuple amassé sur la place, je revois encore, dans la lumière des flambeaux fumeux qui passaient, ce regard de l'ancien soldat fixé sur le mien... Et, dans ce regard, que n'y avait-il pas! la France et l'Allemagne réunies, les déserts de Syrie et d'Afrique, toutes les pentes du Rhin... tout cela dans un sourire... ô souvenir, et : ô Mystère!

***

Le principe de la race n'est pas un principe élevé contre l'étranger, mais une volonté d'enracinement dans le sang et le sol, source de la plus grande communauté solidaire, et par là le gage de la prospérité future de chacun.

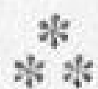
***

L'esprit égalitaire, qui est en nous ce qui tremble à l'énoncé du mot race, est un esprit paralyseur de vie qui nous pénètre en ce temps comme le sel remplit la mer.

Il faudrait de rudes paludiers pour extirper cet élément de mort.

***

L'arbre est un concept, le chêne est une race; ce qui est, c'est le chêne.



La France a ses races et son sol, qu'elle trouve elle aussi la morale de ses races et la loi de son sol.

Dans le *Weinstube* : Des êtres sont face à face et savent se taire tout en buvant. Chez nous, il y aurait au moins un bruit de dominos.

Ils se murmurent le bonsoir, « Guten Abend », avec une gravité religieuse. C'est le mot du veilleur, prononcé dans la nuit :

« Bonne obscurité,
Sainte obscurité!... »

La douceur des complies au fond du simple geste habituel...

Je suis venu en Allemagne vivre le retour des siècles.

Dans ce petit café tyrolien règne une couleur de cerf, enveloppée de fumée bleue...

Sous l'escorte des fantômes noirs, serpentent les noirs défilés qui vont de Schluxen à Giessen, dans des pêle-mêle de montagnes, jusqu'à l'arrivée à Garmich, au milieu d'un escadron de plumes blanches et de genoux nus, dans les plates-bandes de la capucine bavaroise. Ici, de par un génial secret des choses, les sapins sont autant de Bavarois et les Bavarois autant de jolis arbres qui portent sur eux, perchés, des coqs.

Habillés couleur de fleur de champs, petits

hommes bleus et roses, dans les hautes herbes dorées.

***

Louis II de Bavière faisait atteler la nuit à la lueur des torches et se lançait dans les forêts.

De telles équipées, pour les raisonneurs, sont le signe irrécusable de la folie.

Ce ne sont pas des poètes, ces gens. Il ne peut venir à leur pensée qu'un homme, avec des courbes de lumières, écrive des poèmes vivants dans la splendeur vivante des éléments.

Le peuple des campagnes a été plus inspiré. Ce personnage magnifique, qui laissait à travers les nuits un sillage de diamant, il n'a pas dit que c'était un fou. Il s'est incliné, il l'a aimé, il l'a placé dans le rang des êtres à l'esprit surnaturel. Et, quand la Saint Louis arrive, le 25 août, c'est la fête de son Louis II qu'il célèbre.

***

On voit ainsi, dans leur vert décor de légendes, des chevaliers bardés de fer descendre, au chant de l'oiseau, les sentiers fleuris des forêts de Germanie ; tandis que les collines, le murmure des ramiers, les roseraies de Châalis, les légers bouleaux de la fine mer de sable, sont de Racine toute l'insaisissable prosodie.

*
**

Vieilles villes françaises, vieilles villes allemandes. Vieilles villes allemandes, tout de vert et d'or, aux grands ponts de bois brut, arqués sur des méandres de rivières, où toujours semblent passer des pourpoints de buffle et des justaucorps à fraises.

Villes françaises; Chinon la bleue, la blonde, brodée d'argent dans la collerette de ses saules et de ses frissons d'eau. Paysage de vaporeux soleil... Terre verte et brune, terre qui danse, ô fantaisie française !... Tout l'inattendu qui surgit. L'hôtellerie sur la route, l'*Auberge de la Bonne Rencontre*, où l'on répond si bien à votre gaie demande : « Qu'avez-vous à dîner? » : « Nous avons du coquelet au vin. »

*
**

Le ruisseau allemand chuchote, sous la flûte du montagnard... J'écoute, et j'entends au loin le bruit de la Loire... je vois vers quoi la France marche... Que font là-bas les hommes?... A travers la verdure, j'évoque tous les roseaux du fleuve... et je pleure...

*
**

Les histoires et les légendes voltigent autour de l'esprit allemand, le font rire, songer et aimer.

Il y a toujours du cœur dans l'homme. Mais

ces gens-là le montrent, et les Français le cachent.

***

Une coloration, un ton vif revêt toute leur architecture, enrichit leurs costumes, exalte leurs paysages, fleuronne la table et la huche, enlumine les gâteaux qui sortent de leurs doigts, bariolent jusqu'aux nœuds des œufs de Pâques, jusqu'aux rubans de l'arbre de Mai, jusqu'aux guirlandes du sapin de Noël.

Et cette couleur est la chaleur même de leur âme, est en alliance avec leur ardeur chaude. Par elle une féerie, une mise en scène, une recherche, une parure en chaque objet, correspond aux tendresses impétueuses de leur âme, à la tempête affectueuse de leur cœur.

***

Il sévit en France une moquerie dont nous sommes las... Avant de mourir, je la rejette. Je n'en veux plus, je la renie! Cette ironie dont se flattait l'intellect du jeune renard est devenue un défaut qui mord le vieillard au ventre.

La force des Allemands est de n'avoir pas l'ironie ; mais je laisse aux ironistes le soin de croire qu'ils n'ont rien à la place...

***

Ils n'ont pas perdu comme nous dans le latin le goût de la peau de l'auroch.

*
**

Mon étonnement ne cesse pas. J'écris dans le silence, au cri des corbeaux des tours.

Par les meurtrières s'étend la vue de pays immenses dans les bleus de l'horizon... On aperçoit des forêts...

Ici les murs sont couverts de vignes folles, rougies par l'automne.

En marchant j'écrase sous les feuilles des noix tombées du noyer d'Hoffmann!

Vu aujourd'hui à L..., le philosophe mystique M. R. Un homme aussi haut que le plafond de sa chambre. Longue pipe froide. Longue figure froide. Yeux noirs pénétrants. Il m'a d'abord demandé de lui expliquer « *La Réponse du Seigneur* » dont le professeur P... lui avait parlé. A grand'peine je lui ai expliqué le rôle du papillon dans la nature. Il m'écouta sans m'interrompre, sans rien manifester. Et je parlai longtemps — trois quarts d'heure.

Quand j'eus fini, il me dit : « Ce n'est rien de nouveau pour moi. »

Il se leva et alla chercher un livre dans sa bibliothèque.

C'était un livre de lui sur Henri de Cologne.

Je demandai au professeur si, parmi les livres qu'il avait écrits, il en était de traduits en français.

— Oh, non! me répondit-il, avec une lente

et douce froideur, mes livres sont trop difficiles à comprendre... Ils sont traduits en espagnol, en italien, en norvégien, en anglais, mais pas en français.

A l'étranger, la personnalité de tout Français se résume d'une façon identique, et c'est là qu'on sent qu'on représente la France, tout un monde : le parti radical-socialiste, la politique de Poincaré, Lamartine, Rabelais, La Fontaine, Paul de Kock, Alexandre Dumas, les modèles de chez Paquin, le Moulin Rouge et la Comédie-Française... et les vins, tous les vins de France !

Je ne croyais pas que l'identité d'un peuple pût être à ce point répandue sans distinction sur toutes les épaules de ses fils.

Tout de suite, de moi, on voit que je suis Français. Moi qui croyais si bien n'être que moi-même.

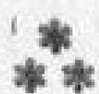
⁂

Je laisse les journaux s'envoler... l'actualité jeter son cri d'oiseau fugitif, et je regarde l'horizon tumultueux des eaux... l'immense cuve humaine... l'immense océan humain... et, au-dessus, dans l'ouragan, virevoltant, tel un cerf-volant déchiré, le chapeau et la canne de M. de Voltaire.

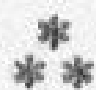
⁂

Dans la France moderne « petite bour-

geoise » (à ma rentrée d'Allemagne, je vois ce que ce mot veut dire!), se trouvent transportés, par l'opinion publique dans le vaste plan de la politique extérieure, laquelle embrasse *de plus en plus* le champ mondial, toutes sortes de paroles et de préceptes empruntés à l'expérience et à la vie domestique des petits ménages... Le Français tient toutes ses raisons contre une politique qui voudrait rompre avec les routines, entre le pouce et l'index, comme une ménagère sa note de blanchisseuse.



La grande Marianne au beau bonnet phrygien, un bonnet qu'elle semblait avoir chipé, la belle, sur la tête du berger Pâris, est devenue toute, toute petite... devenue toute petite... est devenue exactement le petit chaperon rouge... aujourd'hui couchée à côté d'une fausse grand'mère, animal à grandes dents et à faux bonnet de nuit, aux oreilles hautes comme les monts Ourals, et qui la presse entre ses pattes velues.



Ce que je défends pourtant, c'est Pierre de Ronsard, c'est Jean Racine, c'est Baudelaire... c'est tout ce qui est en vous, Madame, c'est le sang dont sont faites vos pensées, *car je suis raciste pour la France, comme l'Allemagne*

nous demande de l'être. Et je vous aime, Madame, telle que vous êtes là...

Et je suis épouvanté devant l'affreuse fin que vous êtes en train de filer sur la quenouille de verre !

*
**

Staline et Hitler !... Devant cela, nous n'avons que de courtes vues, des vues de terrier ; défions-nous des charmes de notre terrier français !... C'est là qu'on nous enfumera !

*
**

On rassure le bourgeois français avec ceci: « Jamais les Soviets ne s'installeront en France! »... Toujours la politique du terrier!

Et d'abord, qu'est-ce que vous en savez!... Si j'interroge les personnes qui tiennent pareil langage, elles n'ont pas en général la moindre vue des véritables éléments de la question. Si elles savaient qu'elles ont affaire à la nature du feu, et qu'elles sont elles-mêmes un combustible, elles se diraient que le feu brûle tous les bois.

*
**

Les conservateurs, s'ils veulent se régénérer et verser un sang utile, doivent savoir qu'ils ne conservent plus rien parce qu'ils n'ont plus le sentiment vivant des valeurs qu'ils étaient chargés de conserver. Ils se con-

fondent aujourd'hui avec ces valeurs, et ils ne songent plus qu'à se conserver eux-mêmes.

*
* *

Je suis ici témoin — et je viens déposer à la barre. J'ai derrière moi toute une vie d'effort, toute une vie d'obéissance, non point par goût de l'obscurité, mais par une volonté de la dépense de tout le sang de mon cœur... Et j'ai la nostalgie du féod... du lien de fidélité entre l'homme et l'homme... seul lien social efficace et puissant ! Ce lien a été brisé le jour où l'esprit d'analyse s'est substitué à l'acte par lequel l'âme repliée sur elle-même avait éveillé jusque là dans le sein de l'amour les secrets de sa propre intelligence, et où l'unité de la civilisation se réalisait de par la toute-puissance de l'Unité divine.

Je retrouve ici les impressions si fortes qui m'ont secoué dans tout mon être il y a dix-huit ans à l'hôpital de Saint-Nicolas-du-Port, sur le front de Lorraine, quand tonnèrent dans le ciel de novembre les cloches de l'armistice... Que cela soit dit ici : En entendant au dehors (je me trouvais seul à ce moment dans la salle), les cris de mes amis, de mes chers camarades, je frissonnai... Je frissonnai, en percevant ces cris qui montaient de leurs entrailles... Car, dans leur expression inconsciente, c'était encore là des cris de guerre. Ce n'était pas les pleurs d'une humanité confuse, prête à rassembler contre le

fléau qu'elle avait créé, toutes les puissances de l'idéalité humaine. Il n'y avait dans ce cri aucune connaissance des forces de l'homme, ni connaissance, ni espoir, pas le moindre soupçon d'une lumière supérieure, même latente, devant laquelle il convînt de s'agenouiller tous ensemble à cette heure qui pardonnait un instant.

*
**

Les Allemands vivent sous la contrainte?

La contrainte! Qu'est-ce que ce mot?... la magnifique discipline chrétienne, la terrible discipline qui ne fait pas grâce à une ombre, n'est-elle pas une contrainte?... Et n'est-ce pas précisément cette contrainte qui, reconnue et obéie avec joie, fait de l'homme un être libre ?

L'échec final des aristocraties dans le plan où elles étaient chargées de construire tout près de Dieu, a ramené l'humanité à établir ses législations dans un plan beaucoup plus bas situé, où tout est faux par rapport aux puissances infinies de l'homme, par rapport à ces volontés de puissance que l'aristocrate Nietzsche a si pathétiquement pressenties.

Ensuite, les hommes de la démocratie démagogique ont tué les forces merveilleuses de l'Unanimité, pour s'aveulir dans les anarchies sans issues de la petite volonté individuelle.

Et, pour finir, de même que la beauté du monde a été lotie en un nombre sans fin de

sordides petits carrés de terre, ainsi l'Intelligence Unique du mode a été lotie en petites cases innombrables, ayant chacune les dimensions d'une cervelle.

Voilà pourquoi il y a révolution.

Et cette révolution, c'est Dieu qui la fait.

***

Hitler n'est plus le nom d'un homme, c'est le nom de tous en tous.

L'Allemagne a trouvé, grâce à son mysticisme, la voie d'une réalité.

***

Il faut préciser. Quant on dit : « Berlin ou Moscou », il ne s'agit là ni de Berlin ni de Moscou, mais de l'esprit que Moscou gouverne ou de l'esprit que Berlin préconise.

A l'emprise de l'un de ces deux esprits, en cette heure du monde, il n'est pas de moyen de se dérober. Et je crois que nous ne pourrons y échapper, qu'aucune nation, qu'aucun peuple n'y peut plus échapper.

L'esprit du Parti National-Socialiste ? Il n'a rien de démagogique. Il met en œuvre toute la substance laissée en vie par l'Histoire. On y trouve aussi bien des éléments de l'ancienne aristocratie, de l'ancien aristocratisme. Tout a été mis à la refonte, et un nouveau

monde a surgi, qui dégage la senteur des profondes gousses printanières après les grands arrosages du ciel. Un immense parfum monte de cette joie nouvelle. Je dirais presque qu'une lumière inattendue éclaire les chemins, venue mystérieusement de tout le brillant et de tout l'éclat dont l'âme renouvelée illumine les regards.

*
**

Le national-socialiste... ou l'homme nouveau allemand. Cet homme, le voici !... Il se dresse au milieu de tous les hommes du passé, diplomates tout occupés encore de leur antique bréviaire, aristocrates restés attachés par tous les liens de leur être aux splendeurs de l'antérieur état de choses, vieux commerçants remplis du souvenir des grandes richesses disparues, et dont les regrets sont comme une eau de conserve s'efforçant de faire durer dans le bocal la peau argentée du précieux reptile.

L'homme national-socialiste est là, sous son uniforme brun ou noir, comme l'ancien guerrier, l'ancien moine, ressuscités par la force revenue des vieilles vérités éternelles, vérités qui furent, de tous temps les mères du monde.

Il y avait pour l'humanité, dès le commencement des temps, de grandes choses à accomplir, le passé en a réalisé quelques-unes, il n'a pu tout faire. Ce qu'il n'a pu faire a été la mort de ce qu'il a fait. Et inversement. Et c'est fini !...

Les nationaux-socialistes allemands sont l'apparition humaine d'un recommencement de l'œuvre de Dieu. Ce qu'ils sont, ces hommes de foi, qui dominèrent la souffrance et la défaite ? Un exemple humain et une victoire humaine; et aussi, je l'affirme, un immense désir de voir les autres nations se réjouir avec eux de cette victoire, qui est la victoire de tous.

Dans le clair regard de ce triomphe, parle quelque chose qui, dans son ingénuité, fait penser à la parole pure du Berger de Palestine : « Réjouissez-vous avec moi, car ma brebis était perdue et je l'ai retrouvée. »... « Réjouissez-vous avec nous, car nous représentons à cette heure une victoire humaine... Donc, votre victoire. »

*
**

En fait, Hitler n'a proposé ni plus ni moins à son peuple, que de faire l'expérience de la parole de Quintilien : « Croyons, nous connaîtrons bientôt la route de la vertu et du bonheur. » (Quint. Inst. I, 12, C. II).

*
**

Le fond du N. S. est une réaction contre l'athéisme politique... Une tendance à emprunter directement les forces divines, comme si ces forces étaient des geysers naturels, des

sources d'eau chaude, des sources thermales d'une puissance purificatrice inaccoutumée.

*
* *

C'est véritablement un renouveau, un printemps... Il faudrait être bien peu visionnaire, c'est à dire disposer d'un sens bien éteint du *réel,* pour ne pas voir et sentir qu'il y a comme une violette au milieu de tout cela.

*
* *

...Je n'ose parler davantage... Pour parler de ces choses utilement, il faut deux choses réunies : à la fois être fou de l'esprit de Dieu et posséder une liberté d'intelligence humaine absolue. Il faut être devant Dieu et devant les hommes, en soi-même et en soi tout seul, un recommencement du tout... un nouveau Jour !

CROIRE

Or, la chose s'est passée à soixante mètres au-dessus du niveau du Rhin, dans un de ces vieux châteaux magnifiquement brunis, serti de vignobles et de rochers : le Stahleck.

Le Docteur Robert Ley, leiter de l'Arbeitsfront, maître et Seigneur de tout ce qui concerne l'organisation du travail, est venu de Berlin présider cette solennité.

Dans l'étroite cour du château, aux romantiques échos, le pont-levis franchi et passée la basse-route, une fanfare éclate... la fanfare de la jeunesse. La jeunesse a ici, dans ce « Stahleck », un de ses châteaux, une de ses forteresses.

Que ne donne-t-on pas aujourd'hui à la jeunesse dans les trois empires ! Que ne fait-on pas pour cette héritière aux jeunes mains, appelées à tenir haut l'héritage !

Toute cette jeunesse est présente, brune, le cou nu, la trompette à la hanche. Le bourgmestre, les autorités civiles, les fonctionnaires, les délégués des corporations, les S. A.,

les S. S. sont là, tous en brun, en noir, et flanqués de l'éclair du poignard argenté.

A toutes les fenêtres, les armoiries des « Kreis ».

La pièce maîtresse du burg tout entier est, au centre du plafond de la grande salle des réunions « des Chevaliers du N. S. », un immense lustre, qui ressemble à la couronne des Empereurs. Là brûlent, non des bougies, mais des cierges, de longs stalagmites d'une cire jaune, à la lumière épaisse et chaude...

Le mouvement de ces lumières et de ces ombres joue sur l'aigle de céramique aux ailes déployées, sur les uniformes, sur toute cette bure militaire ou d'ordre de chevalerie aux épaules immobiles, sur ce recueillement humain. La forme de ce lustre laisse toucher la forte survivance des choses de la Germanie dans le cœur et la vie de l'Allemand actuel.

Et, précisément, la salle où a lieu cette réunion a nom le « Rittersalle », la salle des Chevaliers. On n'a pas songé à arracher le vieux mot de cette vieille chose : on n'a pas fait ce que fait chaque jour l'esprit jacobin, et, dans le monde entier, ce qui lui correspond, arrachant le vieux mot et piétinant la chose.

Et mon esprit retourne vers la France, là où je l'ai quittée, il y a quelques semaines, la grande Patrie qui se meurt de ne pas assez savoir qu'elle pourrait ressusciter...

A distance, une fois de plus, je la vois,

impuissante à secouer loin d'elle l'orgueil d'une vie qui n'est plus suffisante pour la sauver de la mort.

Un être parmi les êtres ne peut croire que la mort, ou la disparition de ce qu'il est, soit un événement qui le puisse toucher. Comment mourrais-je, moi, qui suis fort et sain? Comment pourrais-je jamais mourir, moi, nation illustre ?

Et la mort vient, s'installe, conquiert une à une toutes les places, tous les carrefours ; et nul des humains qui là circulent, chacun en soi-même, portant à part sa vie d'homme, ne prend conscience de cette mort qui devient sous ses pieds et s'étend autour de lui. Et la mort prend des formes captieuses que nul ne reconnaît, en même temps que nul ne songe que la mort est seulement pour qui accepte. Un monde meurt, un monde naît.

La France ne s'appartient plus. Sa personne historique, couronnée de la rose tremblante de sa gloire, a perdu la majuscule de son nom. Dans les caves du Palais-Bourbon, son vieil orgueil, sa vieille fierté ont pactisé avec le Méphistophélès moscovite et lui ont vendu ses antiques vertus... Et la voici envoyée à la grande mobilisation mondiale pour ce triomphe du parti des représailles universelles!

Et l'Allemagne également faillit ne plus s'appartenir! Mais elle n'avait pas en elle l'esprit jacobin; sa cire chaude ne portait pas

l'empreinte d'un certain sceau ineffaçable. Et elle a découvert ainsi les puissances de la Foi. Elle a fait intervenir ces puissances dans l'œuvre, parce que l'heure était venue.

Ici le passé et le présent sont réunis, reliés par des guirlandes de feuillages qu'ont tressées les jeunes mains de la nation; — rangs et classes, tout est confondu, tout tend à se confondre dans le même amour...

L'Allemand qui vous explique cela dans le creux de l'oreille, pendant que le Gauwalter Dörner s'apprête à ouvrir la séance, ajoute, comme s'il se parlait à lui-même : « Celui qui n'a pas compris cela !... et bien, celui qui n'a pas compris cela, n'est-ce pas... Que voulez-vous? Il n'y a rien à faire de cet homme... et celui-là, c'est tout simplement le bolchévique... le bolchévique qui fait semblant en ce moment, dans une vipérine comédie, d'être l'homme qui respecte les traditions... car il s'agit de rassurer la truite de la rivière, le vieux bourgeois, timide, lové derrière son caillou blanc !... »

Et je l'entends, un instant, qui, tout seul, alors que le Docteur Ley parle, murmure dans sa cravate : « Vie... ordre!... ordre!... ordre!... »

Le Docteur Ley fait entendre son énorme voix enthousiaste, qui, à grand renfort de consonnes germaniques, dégorge le feu des nuits. Court, râblé, il tire toute la force de ses paroles de son cœur blond et brûlant.

Il y a des choses que je laisse tomber ici de mon souvenir, hâtivement, rapidement, car je n'ai que quelques jours pour tisser ma toile et broder, insérer mon dessin dans la trame. Quelques jours... pendant lesquels on roule les canons d'Asie en Europe.

Je donne là, sans correction, les mots qui sont venus dans une traduction décousue, s'inscrire sous mon crayon.

Que l'on sache sentir la vie magnifique dans ce désordre dont l'effort ne fut pas absent, choses saisies dans l'air, captées d'une voix qui passait :

« Après des temps très durs, à cette époque, il ne nous restait que *la foi*. Tout notre malheur pesait sur nous. Mais l'Allemagne se sentait armée dans cette force de foi. (Je ne traduis pas dans le tour français, je laisse allemande la phrase allemande : cela aide le regard du lecteur à plonger dans les fonds de l'âme vraie.) Nous n'étions qu'une poignée d'hommes, mais notre foi nous donnait la force d'arracher le peuple entier à son malheur... De même que nous fûmes des combattants, chaque Allemand aujourd'hui, doit être un combattant contre soi-même!

« ...C'est seulement quand cette nouvelle façon de comprendre et de voir sera entrée dans notre chair que nous pourrons supporter toute lourde charge.

« Sachons que rien ne sort de la technique, du commerce ou de l'organisation, si nous ne partons pas de l'homme.

« Le soldat nous est un exemple...

« Qu'il obéisse, ou qu'il commande, il se dévoue complètement.

« C'est là le principal du soldat, et ce principal est ce que nous devons faire vivre dans les rapports entre ouvriers et patrons.

« Il faut savoir qu'assurer une responsabilité, et dépenser tout son soin pour les autres impose plus de devoirs que la simple obéissance.

« Que le travailleur travaille, et aussi qu'il soit joyeux.

« Qu'il demande, qu'il désire. Le désir est une source de force; sans désir, il n'y a pas de vie. Seulement, il faut être raisonnable, et savoir jusqu'où on peut atteindre.

« Nous tous, nationaux-socialistes, sommes convaincus que la grave maladie dont souffrait l'Allemagne, nous l'avons vaincue ; mais qu'il nous reste encore beaucoup à faire, à chaque pas.

« Notre conception sociale n'est pas une théorie matérielle. Elle se fonde, non sur l'intérêt de l'argent, mais sur la puissance du bonheur.

« Dieu n'a pas créé le monde pour en faire un enfer : (c'était encore le sujet de notre conversation ce matin avec Hitler) ; mais pour que le monde soit heureux, c'est à l'homme à avoir foi que le bonheur est à sa portée, et à

mettre sa volonté en accord avec cette foi. Cette foi... oui... croire... croire... croire !... *Ich glaube... Ich glaube... Ich glaube !...* Croire en Dieu... Croire en soi... Croire au peuple... Je crois... Je crois... Je crois en Dieu !...

« Oui! Je ne croyais plus en Dieu... et c'est Hitler qui m'a fait de nouveau croire en Lui.

« ...J'ai vu que l'oiseau chantait, même dans l'orage! »

....

Cette allocution fut suivie de la prestation du serment. Tous, debout, prêtèrent le serment... Le serment de fidélité au nouveau principe et à la nouvelle foi fut prononcé, à bras étendus.

Et ce qui restait ensuite dans mon esprit, pendant qu'un orchestre à cordes faisait entendre une œuvre de Mozart, c'était cette phrase, prononcée tout à l'heure et dont l'écho éveillait dans ma pensée toutes sortes de réflexions, de songeries et de comparaisons.

« Dieu n'a pas créé le monde pour en faire un enfer; c'était encore ce matin le sujet de ma conversation avec Hitler. »

Voilà un sujet de conversation singulièrement choisi, entre hommes d'Etat modernes ! Je suis bien tenté de les appeler, ces hommes d'Etat, des enfants, si l'on convient que ce mot désigne une qualité de grand prix. Il n'est guère d'ailleurs que nos hommes d'Etat français dont la personnalité ne saurait supporter qu'on leur attribuât des pro-

pos sur ce thème ! On ne sait quelle malédiction a frappé de son incendie le rameau français !... Ou plutôt, on s'étonne, avec un tremblement de l'esprit, de voir durer aussi longtemps, à travers les générations, dans le sein profond des intelligences de la nation, la survivance de cette consumante et titanique haine qui dressa tout un peuple contre la notion de Dieu.

Je dédie cette petite phrase à tous les bons citoyens qui, chez eux, les principes de 89 à la main, se croient très solidement assis dans leur fauteuil :

« Dieu n'a pas créé le monde pour en faire un lieu de souffrance : C'était encore ce matin le sujet de notre conversation avec Hitler. »

LA JEUNESSE

L'ENFANT allemand est certainement une des grâces de la nature. Son visage blond, la pervenche de son regard, sont une demeure que l'ironie n'habitera jamais. Voyez ses mouvements naïfs, sa démarche candide, expression tout entière d'une petite âme lumineuse qui laisse voir en elle, sans le savoir, le myosotis au bleu pur que l'esprit divin qui le créa a caché sous son herbe... Le myosotis allemand... et l'enfant allemand :

« Si vous voulez savoir pour qui nous combattons, me disait, un matin de juin, le S.A. d'Essen, regardez les yeux de la jeunesse allemande, les yeux des enfants d'Allemagne... »

En dépit de durs moments d'oubli, qui furent la sanction d'événements sévères, l'Allemagne est pure, et c'est de l'accord de cette pureté avec son esprit de légende qu'est peut-être fait l'essentiel de son romantisme.

Dans les pays de fort individualisme, l'âme collective, ou l'âme de la race, ne peut, de la

même façon, animer les individus de son inspiration unanime. Par contre, de quel immense romantisme allemand, de quelle nationale musique de Schumann, de quel racial génie de Gœthe, étaient débordantes ces deux petites natives que j'aperçus un matin devant la porte fermée de l'église d'un village de Franconie... Sous l'arceau des feuilles du tilleul centenaire, sur la plus haute marche, regardant cette porte... Deux petites filles de la toute petite enfance, chacune vêtue d'un manteau vert, chacune coiffée d'une capuche verte, chacune portant au bras le même petit panier... (mais comment appeler ces deux petites filles : deux petites fleurs, deux petits passereaux, ou deux petites belettes ?)

La porte était fermée, fortifiée de gros clous noirs, et les deux petites natives vertes se tenaient au pied de cette chose qui semblait être devant elles la pierre d'un sépulcre éternel. Elles étaient simples, leurs petits bras étaient simples, les petits pieds étaient simples.

Je n'ai rien à ajouter. Il n'y a pas d'explication... Ne demandez pas d'explication.

*
**

Au siècle dernier, un poète allemand eut l'idée platonicienne d'emmener des jeunes gens à travers monts et plaines, afin, chemin faisant, de s'entretenir avec eux des choses élevées qu'inspire la nature. Ce fut là le principe d'une coutume qui se répandit bientôt

parmi la jeunesse adolescente et studieuse, d'accomplir à la belle saison à travers les provinces de grands voyages à pieds. Cela répondait à l'inlassable coup d'aile qui est dans le caractère de l'Allemand. Un immense amour se mit à transporter à travers la nature les pas et le cœur de ces jeunes disciples. Ils s'en allaient, chantant leurs lieders par les forêts, par les neiges, par les lacs, par toute l'Allemagne...

On imagine ce que furent pour les jeunes Allemands de cette génération (on en comptait, de cette espèce, dit-on, 26.000) ces « libertés » tout émaillées souvent le long du chemin de nobles entretiens avec les maîtres passés au rang de compagnons.

Le romantisme allemand, qui reparaît toujours dans les moindres paroles, a nommé ces légers nomades des *Wandervogel,* des oiseaux voyageurs, des oiseaux migrateurs.

Il vous arrivera, peut-être, quand, au mois de juin, vous élancerez sur la route le moteur de votre voiture, de voir au loin trois jeunes garçons vous faire signe d'arrêter. Ce seront trois jeunes « *Wandervogel* » partis d'une ville lointaine et s'en allant à pieds, cheveux brûlés, sac au dos, vers quelque vieille marraine dont le domicile se tient tout fleuri au sein des montagnes.

Tout heureux si, de temps à autre, une voiture veut les prendre et les aider à faire quelques lieues.

Vous les chargez parmi vos bagages, vous

les amenez dans votre direction, et eux tiennent à vous récompenser. L'un d'eux prend sa guitare et chante, en s'accompagnant, pendant que la voiture vole, la chanson de la Loreleï :

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin,
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das Kommt mir nicht aus dem Sinn.

*
**

La jeunesse, depuis ce temps, a suivi toute une filière historique. D'abord, voyageuse romantique à travers les forêts et sur la pente des torrents, cherchant les beaux sites pour les relier à de grands souvenirs. Puis, en elle, apparut le goût du sport, et les grandes randonnées d'été revêtirent alors un caractère d'effort et de culture musculaire qu'elles n'avaient pas eu jusque-là.

Aujourd'hui, le sport a cessé d'être le sport pour lui-même, comme la jeunesse aussi a quelque peu cessé d'être la jeunesse pour elle-même.

La jeunesse est devenue sous le soleil comme une masse immense, qui écoute au fond d'elle le grand mot de l'avenir, car elle sait que la solution de tout un âge est inscrite dans l'acte qu'elle accomplira.

. . . .

Aux environs de Giessen, conduit par mon érudit ami W. G..., de l'Université, j'ai été passer quelques heures dans la haute forêt touffue, où je savais devoir trouver un jeune camp d'Hitlerjugend.

« La jeunesse d'Hitler », « Hitlerjugend »... encore un mot issu du romantisme allemand!

Quand Hitler commença son mouvement, une jeunesse enthousiaste fit irruption à ses côtés. Quelques-uns même, parmi les plus âgés, trouvèrent au service de la cause des emplois périlleux.

A l'entrée du camp, une garde nous accueille, garde de petits garçons en chemise brune, ceinturon à plaque de cuivre, petites têtes alignées, talons claquants et chef en tête, saluant.

C'est délicieux !... — C'est délicieux parce que ce ne sont que des gosses, — et que tout de même ces gosses, qui ne blaguent pas, font là, tout simplement, et sans s'en douter, le simulacre de ce même sacrifice de soi à propos duquel l'un des nôtres a écrit dans le temps ces mots : *Grandeur et Servitude.*

On lève la herse et nous passons... nous sommes admis à passer... C'est dictatorialement délicieux.

Un grand grouillement de chemises brunes, du mouvement, des jambes nues, des têtes nues, des cheveux d'un blond clair, hérissés ou soyeux, et qui semblent, antiques autant

que frais et jeunes, prendre leur couleur originelle dans quelque page de Tacite.

Depuis l'ouverture du camp, ils vivent là, se grisent de plein air et de vérité hitlérienne, apprennent, tout en tirant sur des cordes, et tout en lançant le disque, le sacrifice de soi et l'obéissance.

« Voyez-vous, me dit mon ami, pour réaliser ce que l'on a nommé le Spartanisme, pour également obtenir cette fusion des classes qui paraissait impossible à obtenir, Hitler a compris qu'il fallait encadrer depuis son enfance l'homme allemand et le suivre ainsi jusqu'à l'âge mûr. Pour construire un « homme nouveau », c'est à l'enfant qu'il faut s'adresser... c'est dans ces petites mains que se trouve tout l'avenir de la race, tout l'avenir du mouvement, car l'homme d'autrefois est mort.

« Et voici devant vous le premier cadre de l'organisation de la jeunesse : le « Deutsches Jungvolk », le D.J.V., ceux que nous nommons les « Pimpfen », enfants de 10 à 14 ans. Après, ils passeront dans l'Hitlerjugend proprement dite ; ensuite, ce sera l'Arbeitsdienst, et enfin le service militaire.

« Ceux qui se seront sentis jusqu'au fond d'eux-mêmes des vrais nationaux socialistes, deviendront les soldats du Parti, et revêtiront, certains jours, la tunique brune ou noire : ils seront S.A. ou S.S.

« Corps, caractères, esprits, ils seront modelés par l'idéal nouveau... Je puis vous dire que

depuis que mon fils est entré chez les Pimpfen, c'est un autre enfant, surtout depuis qu'il a obtenu son premier grade!

« Ainsi, depuis l'enfance, les classes sont mêlées, sans aucune distinction. Pour les filles c'est la même chose, la même organisation; nous les nommons les B.D.M., « Bund Deutscher Mädel ».

« Ce sont les qualités personnelles qui permettent les montées en grade : qualité de chef, qualité de l'endurant, du courageux, du vaillant, du consciencieux, du laborieux, du généreux, du « jamais fatigué », du joyeux camarade, animé de l'esprit de sacrifice et de l'oubli de soi pour se donner au bien commun. Apprendre à savoir se donner... Et tout cela s'obtient en se jouant, parce qu'ils sont eux-mêmes les guides, les Führer...

« Chaque groupe de cinq enfants est dirigé par un aîné, souvent à peine plus âgé que sa petite équipe... et plusieurs petites équipes sont dirigées par un *Leiter* et le tout est mené par le chef de camp, responsable, qui n'a pas plus de 23 ans. »

Les bras sont hâlés, pelés de soleil, les corps bronzés, les têtes sentent la résine, sont imprégnées du parfum de la fumée bleue qui monte parmi les arbres.

Et à mi-pente, parmi les pierres, sur une espèce d'autel de pierres, brûle un feu de bois. C'est le feu sacré du camp. Ce feu, entre le pre-

mier jour et le dernier, ne doit pas s'éteindre. De chaque côté de lui veillent deux jeunes garçons, les gardiens du foyer, chargés d'empêcher la flamme de mourir. Ils montent là une faction, rigides, les talons réunis, le corps droit, le regard fixé dans l'espace.

Je m'approche; et eux, me voyant gravir la pente, se roidissent encore plus, regardant droit en haut, dans le ciel.

« Mes enfants, mes petits amis allemands, vous qui gardez si bien le feu du camp, veillez bien à ce que le feu du cœur ne s'éteigne jamais de votre vie... C'est le conseil d'un vieux Gaulois, descendu des *Commentaires* de César... »

*
**

Les bords du Danube. La petite maison blanche à grand toit rouge. Son reflet dans une eau de verre, et la jeune fille des légendes apparaît, le mouchoir de couleur sur la tête.

Nous roulons depuis quatre cents kilomètres, nous plongeons dans les plus profonds lointains de la Bavière, traversons telle ville que domine son église rococo pâtissée par mille Jésuites, contournons des pics de montagne à travers les forêts du Böhmerwald, parmi la cloche des troupeaux, dépassons les lentes charrettes à foin traînées par deux bœufs inégaux, qui balancent et leur queue et leurs cornes, conduites par une noire figure

d'homme descendue de quelque tableau italien par les sentes des monts d'argent...

Et nous roulons, nous roulons dans la voiture de la Führerin des B.D.M., volons vers Passau, à la frontière d'Autriche.

Dans le bruit que fait la voiture, la jeune prêtresse à l'autel de la nouvelle Allemagne me souffle à l'oreille, dans la passion de son âme :

— « Nous voulons reconstruire l'unité de l'esprit allemand et de la volonté allemande... Nous ne voulons plus que l'esprit sache et aspire, et que la volonté se déclare impuissante!... Nous voulons que l'esprit et la volonté soient un dans leur effort, et que devant tous deux un idéal identique, par sa clarté et sa force, s'impose à tous ! »

Que voulez-vous que je riposte à cela, critiques subtils et insupportables !

Passau...

Nous stoppons au milieu de la demi-lune du chemin de ronde de l'antique forteresse, tout contre les racines en nœuds de serpents d'un platane cinq fois centenaire.

Ces vieux châteaux allemands se détachent à peine du roc qui leur sert de base. Ils sont, dominant les vallées, comme le roc crénelé lui-même devenu château, et comme de grands animaux de pierre sur le côté d'une voie sacrée.

Ainsi s'élève dans la pierre la Haute Burg,

d'où l'on domine, à l'appui des fenêtres, les trois fleuves, le Danube, l'Ilz et l'Inn, qui roulent dans le même lit, côte à côte, sans qu'elles se mêlent, leur eau verte, leur eau bleue, leur eau noire.

Sous les voûtes, sous les arceaux des salles, dans leur uniforme fait d'un corsage blanc et d'une jupe noire, passent, courent, chuchotent de jeunes Führerins-élèves, venues des divers points du Gau faire là un séjour d'instruction.

— « La grande chose est ce qu'a dit notre Führer, me dit la Füherine : la destinée de l'Allemagne ne sera pas résolue par l'économie, ni par les armes ou l'armée, mais par ce que nous ferons de l'enfant... Toute la force, toute la puissance, toute la vertu, toute la santé des générations plongent leurs racines dans le sang et l'âme de la Mère... »

— Cela me rappelle, lui dis-je, en passant ma main sur mon front, car, à cette minute, ma pensée, douloureuse plus que jamais, évoque la France, et, en particulier, cette France des premiers commencements de la fin de l'ancien régime, dans le moment où les esprits perspicaces de ces temps entrevoyaient à travers les événements la ruine des institutions.

— « Ce qu'il faut à la France, tout de suite, sans un retard, s'écriait l'abbé Galiani, dans une lettre immortelle qu'il écrivait à son amie Mme d'Epinay, ce sont de *grandes nourrices !*

RIEDRODE

« D'ABORD le cœur, puis les mots... et enfin la raison! » m'avait crié, dans le vent des champs, la libre et saine fille, sa tête retournée dans le soleil, ses jeunes et fraîches dents éclairées par son sourire.

Elle marchait dans le sentier, me précédait au milieu de huit cents hectares de nouvelles terres défrichées par les jeunes bataillons du travail.

N'ont-ils pas, en moins de quatre ans, ces bataillons, en chantant, desséché assez de marais, amélioré, fertilisé assez de terrains incultes pour conquérir à l'Allemagne une superficie de territoire équivalent à celle de la province de Thuringe !

Ici, nous sommes à Riedrode, en Hesse. Ici, huit cents hectares ont été gagnés sur les marais par les pelles d'argent de l'*Arbeitsdienst*.

Puis, les jeunes filles sont venues, elles ont ensemencé, planté, semé...

« D'abord le cœur ! »

L'horizon reculait, immense. Quelques peupliers bruissaient au loin... et çà et là, sur ce sol, autrefois perdu de fondrières stériles, éclataient sous forme de mille bouquets blancs les joyeuses offrandes de ce nouveau printemps à la terre.

« D'abord le cœur !... puis les mots !... et enfin la raison !... Et l'homme connaîtra des jours plus heureux... Mais c'est à vous, qui serez demain les mères, de comprendre que le cœur doit venir le premier... »

« L'avénir plante son arbre dans la main de celui dont l'effort est le plus austère, et qui de soi exige plus que ce que les autres peuvent de vous exiger. »

Die Zukunft liegt in der Hand derer,
Die strenger dienen,
und die von sich mehr fordern,
als andere von ihnen fordern dürfen.

Une ère nouvelle est née. Ere de pureté, commandée par le rythme de la joie créatrice.

Dans le dénuement où la terre était déchue de par la folie urbaine, méchante et dépravée des hommes, quelque chose d'immense est descendu du ciel, sagesse simple et forte, qui s'est emparée des vastes espaces contenus dans la poitrine des jeunes filles allemandes.

Cette poitrine contient toutes les richesses

de la terre d'été, toutes les fleurs des vergers du printemps, tous les sanglots de la pitié, tous les sacrifices de l'amour.

Elles sont là plusieurs centaines, dans les abris silencieux qui leur ont été aménagés au milieu de leur conquête de Riedrode.

Elles disent, ces jeunes filles réunies sous le drapeau :

« Notre peuple a besoin d'hommes forts et sains. Hommes sains et forts ne peuvent naître que de la force des mères. En les mains des mères repose la première fierté de l'être qui grandira.

« Il faut être « la femme ». Alors, la femme fera des hommes. »

Je les ai trouvées toutes réunies dans la grande salle remplie de jour, devant leurs assiettes de lourd grès bleu.

Tresses blondes... tresses blondes, enroulées en diadème... quelques boucles noires aussi... et des yeux qui répètent, sans le savoir, le sens appris de cent hauts préceptes affichés sur les cloisons de bois : « Le don de soi fait la vie. » « La fidélité est le fond de l'homme. » Toutes réunies, paysannes, citadines, étudiantes, ouvrières, aspirantes à toutes les professions libérales.

— « Oui, notre stage ici est obligatoire pour toutes celles d'entre nous qui veulent poursuivre des études. Mais nulle de nous ne le

regrette, car ici nous apprenons la valeur humaine. Nous venons connaître la beauté et le bonheur du travail manuel. »

Je regardai cette jeune fille pendant qu'elle me parlait, et je remarquais une fois de plus combien cette race allemande est encline à transfigurer par une pensée d'amour la plus simple tâche.

Entre leurs doigts, de par le don de l'âme, se trouve parée toute chose.

La cloche sonne. Reviennent celles qui, chez les paysans besogneux, ont été remplacer la mère retenue aux champs. Dans la petite maison au grand toit enveloppant, elles ont soigné les enfants, porté la paille à l'étable, rentré le bétail, travaillé comme des sœurs aînées.

Et, maintenant, un chant grave s'élève, qui les lie encore plus dans leur âme collective, génération trempée dans une vie de discipline et de rythme communautaire, élan de camaraderie éprouvé en commun dans le culte de la force spartiate, et de qui naissent d'autres moissons que celle de la vaine petite coquetterie individualiste et des vaines petites manières vidées de tout pouvoir.

Au cours d'un temps de silence réfléchi, dans la grande salle où quelques-unes s'occupent diligemment et sagement, à des travaux manuels, un jeune N. S. me souffle à l'oreille : « Elles apprennent tout ce qu'il faut solidement savoir et solidement vouloir, avant que Lohengrin vienne les chercher ! »

— « D'abord, le cœur... puis, les mots... et enfin, dernière, la raison. »

On est un peu surpris, quand on est témoin de l'ordre rationnel qui règne ici dans toutes les activités, et lorsqu'on a soi-même, si peu raisonnable soit-on, quelque habitude d'accorder à la raison la priorité sur les autres facultés de son esprit, de voir comment cette pauvre raison peut être ainsi reléguée si loin des mots et derrière eux!

C'est qu'il n'est question dans cette voix de la courageuse jeune fille que de cette raison qui prétend posséder dans l'ordre de la logique le sens de la vérité de toutes choses; tandis que le cœur allégué ici n'est point confondu avec l'infime habitacle tout personnel dans lequel la légende place l'enfant aux yeux bandés ; il est ici le grand Seigneur de la Sagesse. Je n'ai pu douter, à l'entendre, qu'elle fût elle-même fort raisonnable, beaucoup plus raisonnable que telle autre qui m'eût dit : « La raison d'abord. »

Je suis entré là où les cent vingt jeunes filles prenaient leur repas du soir. Et parce que j'étais Français, elles se sont toutes levées pour chanter, dans leur voix simple, de douces et belles paroles.

Et comme je partais, elles ont dit : « Nous allons, pour vous, avancer de quelques instants la cérémonie du drapeau. »

Et j'assistai à la silencieuse cérémonie, parfaitement émouvante, qu'elles répètent deux fois par jour.

Puis, elles m'accompagnèrent toutes en un flot, jusqu'à la sortie de leur vaste campement.

Elles étaient pleines de mouvement, agitaient dans leurs mains, on eût dit, mille rubans pleins d'esprit, jetaient en l'air toutes les fleurs blanches de leur printemps, et leurs yeux pétillaient et brillaient de tout un vrai plaisir.

Pour le dernier salut, elles m'accompagnèrent jusqu'à leur barrière. Je passai cette barrière et les laissai.

Et quand, au delà, j'eus franchi le coude que formait le chemin, me retournant à un grand bruit d'éclats de voix, je les vis apparaître. Elles avaient passé la barrière et, massées là-haut, agitaient leurs bras nus, répandaient en l'air toutes leurs fleurs, leurs rubans, appelaient, criaient, chantaient.

Je les saluai de loin, j'agitai mon mouchoir, et quand j'eus atteint la route, prêt à monter en voiture, soudain la dernière digue qui au loin les retenait fut rompue dans une décision subite, et toutes, en une envolée blanche, tresses et cheveux au vent, accoururent, telle une frise d'adolescentes se détachant d'un temple par un immense miracle.

Elles arrivèrent sur la route, pendant que nos voitures se disposaient au départ, s'alignèrent de chaque côté, formèrent deux vibrantes haies, bras étendus et chantant.

Elles chantaient. Elles étaient un chœur antique sur le passage d'un ancien ennemi de leur patrie, elles répandaient de joyeuses prières en l'honneur de la Déesse qui fonde l'harmonie des Cités.

Sous leur adieu, à ce moment, se cachait à nos pieds le drame profond : tous les morts de l'Allemagne et tous les morts de la France, tout l'immense tertre accumulé par l'incompréhensible *Ananké*. Elles agitaient les torches de l'espoir, non par la crainte tremblante de la mort, mais poussées par l'amour des œuvres. Leurs torches flambaient et éclairaient la route, de toutes les flammes de leur secrète supplication.

LEURS ORGANISATIONS

QUAND, abordant l'Allemagne actuelle, réorganisatrice d'elle-même, on franchit le seuil d'un de ces grands immeubles, affectés aux travaux quotidiens qu'un tel réveil exige, étages confiés à la garde souple et agile de jeunes mercures blonds bottés de brun, interminables bureaux successifs dans lesquels travaillent des hommes manifestement attentifs, honnêtes, appliqués et silencieux, on a l'impression que quelque chose d'immense est arrivé, de beaucoup plus important que ce que l'on raconte, à savoir que l'Allemagne s'est relevée de ses détresses. Oui, on sent que la vérité est beaucoup plus importante et considérable et qu'il se cache derrière ces mots que l'on prononce des pensées qui méritent d'être dites autrement.

En fait, les langues ne tarissent pas à l'étranger sur la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de définir le National-Socialisme autrement que comme une religion imposée

au peuple allemand par le prophète Hitler. Ce qui paraîtrait trouver presque une manière d'appui dans cette gentille façon qu'eut un jour un jeune philosophe du parti de m'expliquer les choses : « La nation concrète n'a rien pu, la nation mythique et mystique a pris sa place. »

En réalité, la révolution allemande s'est proposée un tout autre objet que de faire passer le libéralisme de la république de Weimar sous la poigne inflexible d'un groupe de fanatiques et l'autorité de fer d'un dictateur.

Il s'agit, si l'on veut bien, de tout autre chose. Il s'agit en réalité d'une grande révolution, qui est une révolution non plus dans les théories, mais dans les mœurs et la morale, ou, comme ils disent, d'un mot qui contient peut-être davantage, dans *la personnalité*.

Cette révolution dans la personnalité est à la base même de la réinstruction sociale allemande, elle a produit un *homme nouveau*, et cet homme a compris que la communauté du peuple, fondée sur le principe de la conscience commune, était à la fois le point de départ et le but de tous les mouvements d'idées dans l'Allemagne d'aujourd'hui.

Il est relativement facile de réunir des hommes par la contrainte, mais on ne forme pas ainsi une communauté, on forme une organisation qui ne porte aucun principe vivant en elle-même. « Je n'ai pu accomplir ce que j'ai fait, a dit Hitler, que parce que je ne me suis jamais considéré comme le

dictateur de mon peuple, mais seulement comme « son Führer », et, par conséquent, *son mandataire.* »

L'Allemagne, dans sa récente évolution, a voulu amener le peuple tout entier à comprendre et à vivre dans ses fibres intimes sa solidarité basée sur *sa* race, et à lui faire sentir que le gage de la prospérité future de chacun est la communauté enracinée dans le sang et le sol.

Nous touchons ici au principe racique dans son application la plus élémentaire et la plus réelle.

Cette idée nouvelle de la communauté est un renouveau, une branche verte poussée sur le vieux tronc millénairement crevassé de l'arbre de la pensée humaine, elle est née de l'épreuve humaine et surhumaine de la guerre, laquelle fit sentir à certains hommes d'une même nation, combien ils étaient un, combien leurs sangs étaient un sang, leurs pensées, une pensée, leurs destins, un destin.

C'est ainsi que se posa pour le N.S. le problème de la réalisation pratique de l'idée, une des premières tâches qu'il eut à résoudre et qui demeure son œuvre essentielle, œuvre véritablement grande, la réorganisation du travail national.

Puisque nous sommes en Allemagne, devant la chose allemande, il est indispensable, étant donné la grande question débattue, de jeter

un coup d'œil sur les origines de cette chose allemande.

Les vieux Germains, jadis, n'avaient jamais considéré le travail comme vil et indigne de l'homme. Le travail au service d'un maître entraînait même avec soi un honneur, car cette relation était toujours accompagnée d'un caractère de loyauté personnelle. Ce sentiment, postérieusement à lui-même, trouvait son expression dans des contrats de loyal service conclus entre le vassal et le suzerain. Ces contrats envisageaient une série de droits et de devoirs appuyés sur la loyauté réciproque. Mais, peu à peu, avec le temps, les contrats furent eux-mêmes, par un transfert de la pensée à l'objet, le point de départ de ces obligations, et la vassalité et la suzeraineté ne furent plus les inspiratrices, mais les conséquences de ce contrat... Il y eut toute une évolution, suivant laquelle les conceptions du vieux droit, où l'obligation résultait du lien personnel, tombèrent dans l'oubli, pour faire place au principe juridique d'un contrat opérant par lui-même, et fait pour s'assurer la main-d'œuvre nécessaire.

Il n'est peut-être pas inutile de relever ici que le national-socialisme, dans son effort pour tâcher de remettre chaque chose, avec ses racines, comme une plante, dans un peu d'argile humaine, revient dans une certaine mesure à une obligation rappelant celles qui résultaient jadis des relations personnelles. Et sans doute est-ce cette tendance qui se fait

sentir un peu partout dans l'aspiration d'où procèdent ses réformes, qui l'a fait accuser de vouloir ramener le moyen âge sur la terre!

Puis, au XIX[e] siècle, un nouveau mouvement s'empare des Allemands : c'est le fameux libéralisme, qui veut que chaque citoyen, aussi bien que la nation, puisse se développer librement. Alors, la raison humaine fut considérée comme la mesure de toutes choses. Le libéralisme fructifia dans le champ qu'elle semblait ouvrir : il encouragea la liberté des métiers et du commerce, le libre choix des professions, la liberté de la propriété à tous les points de vue. Bref, dans la vie économique, ainsi que le note Hermann Althaus, le libéralisme mit à la place de la vie en commun des milliers d'intérêts particuliers, qui, bientôt, entrèrent en conflit, et se combattirent violemment.

La misère sociale fut vers le milieu du XIX[e] siècle la rançon de ce relâchement des anciennes conditions de la possession et du travail, et grâce aux parturitions démesurées de la grande industrie, le problème du prolétariat fit sa sinistre apparition dans le monde.

La grande industrie, en retirant au travail de l'homme toutes ses raisons spirituelles pour lui substituer les mobiles du rendement économique, avait du même coup fait entrer l'homme et son travail dans la catégorie des matières premières.

C'était à cette profonde déchéance que l'on était descendu.

Un immense problème humain se posait

dès lors devant l'homme, et qui n'était rien moins que la question de savoir de quelle manière on pourrait restituer à l'homme son caractère d'être humain.

Cette question demeura insoluble.

Vidé de tout contenu ontologique, le problème glissa peu à peu, comme sur une pente fatale, vers des solutions que rien ne pouvait enrayer, du moment que l'on faisait du rendement économique le principe substantiel de l'être, comme du mouvement du papier-monnaie la loi des rapports de l'homme avec son travail.

Le mal ne connait que la voie du mal. Il était impossible, dans la voie matérialiste où l'homme était engagé, d'améliorer si peu que ce fût la situation créée par l'évolution.

Des oppositions irréductibles engendrées de ce problème, naquit l'effroyable lutte de classes, sans merci, condamnée par ses éléments mêmes à n'entrevoir jamais son terme autrement que dans les pires conflits.

Alors, le National-Socialisme allemand fit table rase du passé.

Son action immédiate fut de supprimer les syndicats, tous les syndicats, ouvriers et patronaux, et de les remplacer par un organisme unique, qui subordonna les intérêts des uns et des autres à un intérêt déclaré supérieur, l'intérêt de l'entreprise elle-même. Cet organisme unique fut le vaste et puissant *Arbeitsfront*.

Ce « front du travail » devint bientôt l'organisation totalitaire du travail allemand, représentant l'union sociale de tous les « travailleurs », qu'ils fussent entrepreneurs, employés ou ouvriers.

La pensée nationale-socialiste ici triomphante, était la pensée contenue dans la parole du Führer Adolf Hitler : « L'intérêt de tous passe avant l'intérêt de l'individu. » Principe fondamental sur lequel repose tout l'être du nouvel Etat. Pensée qui est la moelle épinière profonde de laquelle émanent tous les mouvements : « Tu fais partie du peuple, tu en vis, tu dois le servir... la liberté suprême est celle de la nation. Ta liberté à toi-même prendra d'autant plus de force que tu l'auras consacrée tout entière à assurer celle de tous. »

L'intégration d'un tel principe de morale dans la conscience vivante de l'homme, est l'immense apport humain dont la révolution allemande a fait don au monde...

Le travail a cessé d'être ainsi une marchandise, il est désormais uniquement « l'activité vivante de la communauté... Il est une nouvelle valeur morale qui lie étroitement l'entrepreneur et ses « partisans ».

En bref, c'est la communauté qui possède l'être, d'où cette conséquence que le plus sûr moyen pour chacun de réaliser son plus grand intérêt est de la servir en s'oubliant soi-même.

Le nouvel esprit que chacun doit apporter

est l'esprit de communauté, complètement étranger à toute lutte de puissance, et reposant sur l'assise indispensable que représentent ces trois mots : solidarité, responsabilité, dévouement.

1° Les rapports entre l'entrepreneur et l'ouvrier sont des rapports de loyauté, fondés, selon l'histoire du Droit allemand, sur l'idée du partisanat.

2° L'entrepreneur, tout en restant au point de vue économique, propriétaire de son entreprise, est responsable de son exploitation envers la nation entière.

3° Tous les membres d'une même entreprise sont tenus à la fidélité des partisans, et l'entrepreneur aussi bien que les partisans ont des devoirs déterminés envers la communauté formée par tous les membres de l'entreprise.

Tous ces termes, dans leur facilité simple, ne sont rien moins que l'expression et la formule d'un immense bouleversement, apporté dans l'homme lui-même par la rentrée en jeu de qualités essentielles et d'un acte fondamental de sympathie et de don de soi, que le régime précédent avait condamnés à la plus triste atrophie.

A cet homme, l'on demande, sans plus d'ambages, de modifier son angle de vision, de substituer à la maigre ligne d'estimation qu'il faisait d'abord passer par lui-même, l'horizon plus vaste et plus fertile de l'intérêt commun. S'il confond cet intérêt commun

avec le sien propre, il réalise une fusion qui le situe en plein centre de la vérité.

Grande chose assurément, et, même, chose extraordinaire, que la rapidité et la relative ampleur avec laquelle cette expérience révolutionnaire est déjà passée, avec toute sa force et sa joie, de l'esprit de ses initiateurs dans la pratique d'un grand nombre de cerveaux qui eussent pu se montrer plus lents et plus obscurs.

Il ne convient pas du reste de croire que cette révolution intérieure tende à nuire à la personnalité de l'individu en l'identifiant en quelque sorte à celle de la communauté, car la personnalité humaine se trempe au contraire par cette discipline, puise ainsi à ses sources et gagne en étendue et en haute énergie.

Dans les modalités de l'exécution de son programme, le National-Socialisme a procédé jusqu'ici aux trois créations suivantes :

D'abord, afin de suppléer aux lacunes résultant de la suppression des syndicats et du rejet de la grève et du lock-out comme moyen de régler les antagonismes, il créa des *commissaires au travail*, ou curateurs, treize dans le Reich, hauts personnages, dont les fonctions sont de veiller sur tout le règlement social.

Puis, à l'intérieur des entreprises mêmes, il a fait fonctionner un conseil des *hommes de confiance*, élus parmi les partisans et ayant

à leur tête l'entrepreneur lui-même. Le rôle de ces conseils est de servir d'intermédiaires pour maintenir solidement la confiance mutuelle entre les membres de la communauté.

Enfin, il fonda l'institution des *juridictions pour l'honneur social.* Chaque membre d'une communauté est tenu de respecter les règlements d'un nouvel ordre d'honneur social.

La vie sociale signifie l'harmonie de tous les efforts spirituels et matériels de la communauté du peuple.

Voilà ce qu'ils disent.

La valeur du travail ne réside plus dans sa forme extérieure et ses résultats économiques, mais dans la valeur spirituelle et morale de l'homme.

(Si vous ne voyez pas là une pensée en laquelle s'exprime une attitude foncièrement religieuse, où placez-vous, en matière de religion, le champ et la plante?)

Moins on estime le travail, plus on abaisse l'homme qui l'exécute.

Voilà comment on les entend parler.

Si l'on essaie de régler la vie uniquement selon des principes matérialistes, l'élément irrationnel disparaît, et il n'y a plus d'idéal. Si la vie n'est plus régie par un commandement supérieur, par le devoir, et par l'honneur, il ne peut jamais y avoir un ordre équitable dans la vie sociale d'une nation.

Quand on ne se contente pas de rédiger des vérités comme celles-ci, mais que l'on fait une révolution pour tirer d'elles les principes vivants de l'âme d'un peuple, on travaille selon l'ordre de Dieu.

Ce qu'ils disent encore, lisez :

La philosophie du XVIIIe *siècle construisit dans l'homme une pensée économique, qui se fit de plus en plus impérieuse, et força l'homme à penser et à agir selon ses lois particulières. Au milieu d'un monde matérialisé, l'homme moderne semblait devoir mener une vie toute matérielle. Une telle évolution devait finir par rompre tous les liens qui, selon le christianisme, rattachent l'homme à des lois spirituelles ou divines. Sous l'influence croissante des idées matérialistes, l'homme devint de plus en plus « libre » et sembla dans ses actes de plus en plus indépendant de tout ordre supérieur à lui-même. Toutes les lois dépassant le rayon de la personnalité tombèrent, laissant libre cours aux instincts effrénés de l'individu.*

Au moment où le communisme allait prendre possession de l'Allemagne, c'est le national-socialisme qui arracha le peuple allemand à l'abîme.

Voilà qui est clair ! Voilà qui nous révèle sur le fond des âmes et des volontés dans la révolution allemande, un jour singulièrement différent de celui dont on veut nous voir faire nos clartés sur ce sujet.

Je précise que ces citations sont extraites de documents fournis par la « troisième Conférence internationale du service social », réunie à Londres en 1936. Ce recueil, que l'on a imprimé, figure dans la bibliothèque de tous les chefs du Parti.

J'ajouterai ceci, qui est la parole d'un Français d'Allemagne, avec qui je m'entretenais de ces choses : « En France, le chômage n'a jamais été qu'un problème économique. En Allemagne, grâce au National-Socialisme, il fut avant tout un problème moral et humain... Et c'est pourquoi l'Allemagne a résolu le problème économique ! »

« Le Front du travail allemand, (Arbeits-
« front), porteur de la politique sociale, veut
« que le peuple soit heureux, et qu'il puisse
« vivre en paix et sous un régime d'égalité
« de droits pour tous. Ainsi, par l'intermé-
« diaire du front du travail, qui est leur
« organisation propre, les ouvriers allemands
« représentent eux-mêmes la politique sociale.
« Le rôle de « La Force par la Joie » —
« (*Kraft durch Freude*) est d'organiser les
« heures de repos et de loisir, et ce travail
« d'organisation est considéré comme une
« fonction culturelle de la politique sociale. »

Alors on les fait sortir, on les arrache à la nuit de leur soupente, on les expédie dans la neige, on les aère, on leur joue de la musique, on les installe dans des maisons fleuries, et des

jardins que leurs soins font abonder en laitues et en pois-fleurs; on les fait monter sur des bateaux, on leur ouvre l'horizon.

Dans chaque atelier, il se trouve toujours, pour donner la main aux pouvoirs, par une compréhension cordiale et pour ainsi dire religieuse de ce que demande l'intérêt général, deux ou trois hommes appelés des « Werkscharen », qui ont dans le cœur la vocation du bien à répandre et donnent toutes leurs forces, au-dessus de celles que leur prend déjà leur travail, pour organiser et remplir les heures de loisir de leurs camarades.

L'un de ces « Werkscharen » contremaître dans une grande usine de locomotives du pays de Bade, nature magnifique, en laquelle brûlait le plus beau feu qu'il soit possible à la lampe humaine de brûler, me disait d'un ton passionné, en me parlant de ses camarades : « Nous leur donnons à boire des gorgées de Dieu! »

Des jardins anglais, des pelouses, des bosquets se déploient maintenant autour d'un grand nombre d'usines. A certaines heures, si vous passez, vous voyez des travailleurs assis, çà et là, sur les bancs. Ils se reposent en silence. La plupart isolément. La verdure étend autour d'eux ses profondeurs apaisantes. L'un d'eux lit. Un jeune homme mord tranquillement dans un fruit, en rêvant. D'autres somnolent. Autour d'eux le vent agite les

feuillages. Avant de retourner au noir du chantier, l'esprit vient se nicher un instant avec l'oiseau, se glisser avec l'écureuil le long des branches, retrouver un peu sa pureté native.

Mais les grands jours sont ceux du départ pour de lointains voyages, visites en Allemagne des pays du Sud par l'homme du Nord, visites des pays du Nord par l'homme du Sud, à moins que le but de l'excursion ne soit sur un des grands bateaux de l'*Arbeitsfront*, quelque croisière aux îles du Cap Vert ou en Scandinavie. Le coût est minime et n'incombe pas complètement à l'ouvrier.

Chacun, pendant le temps qu'il faut, dépose à une caisse de consignation une somme prélevée sur sa paye, et lorsque le total s'élève à cinquante marks, il devient titulaire d'un billet de voyage. Cinquante marks, c'est peu; mais l'*Arbeitsfront* fait le reste.

En 1934, plus de deux millions de travailleurs prirent part à ces voyages. En 1935, leur nombre dépassa cinq millions.

« Tout ce que les longues années de chô-
« mage, disent les Chefs, avaient détruit dans
« le cœur de l'ouvrier, le goût et l'honneur
« du travail, nous le lui avons rendu, et nous
« avons ainsi frayé un nouveau chemin
« menant à de nouvelles formes et à de nou-
« velles joies de la vie commune. »

Un vieil ouvrier du pays de Francfort, à

qui ses camarades avaient voulu payer un voyage, tenant à ce qu'il partît le premier parmi eux, parce qu'il était le plus ancien de l'usine, m'expliquait que cette bonne intention leur était ainsi venue, parce que désormais « l'esprit n'était plus mécontent ».

Le Führer a donné à l'ouvrier, non pas une paye plus forte, mais, en bien-être et honneur, ce qu'avec dix fois plus d'argent, il n'aurait jamais pu se procurer... ni même songé à se procurer!

— « Alors, vous avez pris bien du plaisir?... mais dites-moi, quel a été, pour vous, dans ce voyage, le moment le plus beau?

— « Ç'a été, Monsieur, avant de partir...

— « Comment cela, avant de partir?

— « Ah! oui, par toute la joie qu'on se fait à l'avance... toutes les idées qu'on caresse !...

— « Et d'où cela êtes-vous parti ?

— « De Hambourg... avec trois bateaux qui naviguaient les uns derrière les autres.

— « Pendant ce voyage, qu'est-ce qui vous a le plus frappé ?

— « Les adieux de la foule... et de voir l'océan dans sa réalité... Et puis, encore, le Golfe de Gascogne... On est resté quinze jours sur l'eau, deux jours à Lisbonne, deux jours à Madère... Ce qui était magnifique, c'était le soleil !

— « Vous n'avez pas été malade?

— « Pas une minute malade : J'ai gagné trois kilos.

— « C'est un grand souvenir pour vous que

ce voyage. Et maintenant, n'est-ce pas, vous êtes plus heureux qu'autrefois?

— « Aujourd'hui, l'ouvrier est remis à sa place, il est respecté, il a retrouvé *l'honneur des autres classes.* »

***

Ce « *Kraft durch Freude* » ne doit pas être pris par nous à la légère. Il nous faut savoir que ces organisations ne sont pas de simples mouvements d'assistance étatique, dont la véritable intention serait d'amener, d'une manière détournée, par une amélioration sociale, un certain résultat d'équilibre intérieur. Il s'agit de tout autre chose. Ces créations sont la substance même du monde qui s'annonce, la découverte des émergences d'un nouveau continent humain.

Le monde allemand unifié des travailleurs sort de la place que lui avait marquée sous la forme de ses syndicats revendicateurs l'évolution de l'ancienne société, pour recevoir du fait de son entrée dans la communauté, hors de toute lutte de classes et de toute guerre sociale, sa part du patrimoine commun.

***

C'est en cela, sans compter le reste, qu'a consisté la révolution allemande. Et il importe de ne le pas ignorer. Il importe de différencier cette révolution, par exemple, de

telle autre qui n'aurait eu ou n'aurait pour fin qu'une nouvelle distribution, tout extérieure, du travail et des richesses, les difficultés de réalisation de cette nouvelle distribution étant d'ailleurs résolue par la suppression pure et simple, et plus simple que pure, des éléments humains constituant un obstacle. La Révolution Nationale-Socialiste allemande est une révolution dans l'homme.

Révolution dans l'esprit de l'homme. L'esprit est le lieu où toutes les révolutions cherchent à s'accomplir et à s'acclimater. Mais elles n'y réussissent pas toujours. Les grandes révolutions dans l'esprit humain furent rares. On pourrait rappeler la révolution socratique, qui décida de l'apparition de l'homme théorique dans la cité, et encore la révolution chrétienne, la grande évolution au Moyen-Age, au cours de laquelle l'esprit s'arracha aux spéculations platoniciennes pour s'adonner à l'analyse toute positive du monde objectif.

La révolution allemande est une réaction des honnêtetés de l'esprit humain contre le sanglant péché et toutes les sanglantes erreurs, les égarements, la folie, les méthodes désastreuses qui ont abouti à l'abêtissement de l'homme moderne.

L'homme allemand, lui, a compris, ou est en train de comprendre, qu'en se lâchant lui-même, tel qu'il se saisissait en son âme individuelle, pour embrasser en son lieu et place

les intérêts d'une réalité beaucoup plus vaste que la sienne, il se grandissait à la mesure de cette réalité. Et en acquérant cette connaissance révolutionnaire, il a fait là, dans le monde pratique, l'expérience qui répondait enfin à ce que sur tous les toits lui prêche la voix profonde du christianisme depuis dix-neuf siècles.

*
* *

Le « monde politique » est en train de disparaître de l'économie intérieure des peuples, et sa disparition, comme s'il s'agissait là d'un conte de fées, prend ici la forme d'une flotte : *Der Deutsche, Columbus, Sierra, Cordoba, Oceana, St. Louis, Monte-Olivia, Monte Sarmiento*, sept grands vapeurs, sur lesquels cent trente-trois mille ouvriers ont déjà pu faire, dans la seule année 1936, cent sept voyages en haute mer; pendant que deux autres navires, chacun de vingt mille tonnes, sont en construction.

Les frais d'un voyage de sept jours s'élèvent pour chaque voyageur à trente-cinq marks. Un voyage de Berlin aux Alpes, revient à trente-six Reichsmarken. L'œuvre entreprise pourra bientôt offrir un voyage de sept jours de Berlin à la Baltique pour la somme de seize R.M., c'est-à-dire quatre-vingts francs, et une réduction de plus en plus accentuée des prix permettra enfin de faire faire une fois par an un voyage de vacances à quatorze millions d'hommes.

Ce département de l'Arbeitsfront, « La force par la joie » va posséder d'ici à un ou deux ans, une plage, avec aménagements pour vingt mille personnes.

Si, d'autre part, l'on veut se faire une idée mathématiquement précise de la façon dont se manifeste le recrutement des voyageurs, comme chaque voyageur doit remplir un questionnaire détaillé, il est facile d'établir une proportion d'après un cas typique : Parmi les bénéficiaires d'un voyage de Berlin en Thuringe, du 6 au 14 juin 1935, 70 % étaient travailleurs manuels, dont 40 % d'hommes, et 30 % de femmes. Les autres 30 % se composaient d'employés, de petits fonctionnaires, de personnes appartenant aux professions libérales, de rentiers, de retraités.

A chaque instant, dans les villes, vous rencontrez de longs cortèges de gens marchant les uns derrière les autres, conduits par un ou deux hommes bruns des Sections d'Assaut. Ces cortèges n'ont rien de militaire, l'assaut auquel ils se rendent n'a rien d'agressif. Ce sont les petites gens du « Kraft durch Freude », hommes et femmes de tous âges, employés, ouvriers, dignement vêtus, petits hommes et femmes vieillissantes, portant à la main leur sac de voyage. Deux ou trois cents personnes. Ils sont calmes, obéissants, silencieux, rêveurs. Ce sont des morceaux de vie qui passent, des files d'années enchevêtrées sous de vieilles capotes, logées dans de vieilles têtes lassées, et qui cachent à vos yeux en ce

moment l'éclair fleuri d'une joie qui ne trouve pas ses mots... Ils s'en vont vers une gare et son train, ou vers le grand bateau blanc aménagé à leur intention, et qui va les emporter, peuple jusqu'ici enfermé et ignorant, vers les grands paysages du monde.

« Nous étions 936 sur deux bateaux, me raconta l'un de ces travailleurs qui était allé en Norvège,... des ouvriers, des femmes, des enfants... et aussi des vieillards. Le voyage dura plusieurs jours, et ce fut un matin que nous arrivâmes. On nous appela tous sur le pont. Je crois bien qu'on n'avait jamais vu ça !... La mer était calme comme du verre d'argent !... l'on voyait à travers elle des plantes, des trésors et aussi comme des pierres précieuses; et autour de nous, tout à pic, tombant dans la mer, des montagnes de neige... Chacun se taisait, tant c'était beau!... on n'entendait plus les bateaux... Alors, tout d'un coup, Monsieur, ça n'a été qu'une seule voix... Tout le monde a chanté le *Te Deum*.

***

Quelques chiffres.

En 1935, la « Force par la joie » a organisé 23.600 excursions, pour un total de 400.000 personnes. La « Force par la joie » a ressuscité aussi la vieille coutume des « *excursions de compagnons* », excursions qui se font d'accord avec les organisations de métiers. En

1936, 5.000 compagnons allemands ont pu ainsi parcourir leur patrie pendant deux mois.

En vue de fortifier la santé des ouvriers, la « Force par la joie » a créé également de nombreux offices de sport pour tout le territoire du Reich. On compte 530 localités dans lesquelles fonctionnent aujourd'hui des filiales de cet office.

Et voici, avec la proportion d'une année à une autre, le chiffre des participants à ces cours :

	1933-34	1934-35
Cours de sport	8.500	48.500
Soirées d'entraînement	55.000	190.000
Gymnastique rythmique	70.000	785.000
Natation	170.000	905.000
Culture physique générale	55.000	380.000
Gymnastique pour petits enfants.	43.500	»
Cours préparatoire de skis	80.000	»

On trouvera un document significatif dans le tableau de l'augmentation des dépenses :

	1933-34 (R. M.)	1934-35 (R. M.)
Pour les agrès et la partie théorique.	6.000	75.000
Pour les loyers des salles	44.000	420.000
Pour les honoraires des professeurs.	110.000	890.000

Le même ministère de la « Force par la joie » a institué un autre office, l'office d'instruction et d'éducation populaire auquel incombent les tâches suivantes : Instruire, au

point de vue philosophique, politique et professionnel; s'occuper des bibliothèques et des brochures; organiser des soirées dans la communauté d'entreprise; organiser des visites d'institutions diverses, organiser des soirées communes dans les villages.

En 1935, la communauté la « Force par la joie » organisa : 3.000 concerts, 7.000 soirées de musique populaire (chants et danses populaires), 10.000 soirées dramatiques, 1.500 soirées d'Opéra, 15.000 soirées à programme mixte, 4.500 soirées de variétés, 10.000 représentations de cinéma, 8.000 visites de Musées, 250 expositions, 7.000 fêtes diverses (soirées dans les usines et les villages, soirées de chant et du terroir). Pour l'ensemble de ces soirées, le nombre total des participants s'est élevé à 35 millions d'hommes.

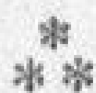
Et l'on fait croire en France que l'ouvrier allemand gémit sous le joug de la contrainte.

Je me souviens d'une soirée réservée à une séance populaire, dans un grand théâtre de Berlin. Ces soirées sont données environ deux fois par semaine. Par arrangement passé entre l'Etat et la direction du théâtre, le tarif des places est réduit ces jours-là et tous les prix sont confondus en un seul. Un fauteuil d'orchestre ne se paie pas plus cher qu'un tabouret au paradis. C'est le sort uniquement qui décide des attributions.

A l'entrée, sous le péristyle intérieur sont disposées deux profondes urnes dans les-

quelles chacun plonge son bras, pour en retirer l'indication de la place à laquelle, pour la somme qui ne varie pas, il doit se rendre.

On jouait ce soir-là *La Flûte enchantée;* et, certes, *Papageno,* agitant sa flûte de cristal, fut admirable de verve et de couleur... mais le plus surprenant spectacle fut assurément celui de ces travailleurs (il ne restait plus une place vide dans la salle), qui déjà avaient su écouter le chef-d'œuvre avec tant d'âme recueillie, et qui, pendant les entr'actes, dans les couloirs, par couples et groupes de famille, formaient des processions silencieuses, se promenaient, graves, tout imprégnés de ce qu'ils venaient d'entendre, et poursuivant comme en une espèce de rêve la musique qui chantait encore en eux.



A côté de l'*Arbeitsfront,* dépendant comme ce ministère des directions supérieures de l'Etat, et comme lui sertis dans les cadres multiples et infiniment actifs du Parti, fonctionnent de nombreux autres départements, qui tous ont pour objet l'amélioration au sein du peuple et l'harmonisation des conditions sociales générales. Comme par exemple le département de l'N. S. F. *National-Socialiste Frauenchaft* qui crée maintes organisations

ayant pour but d'assurer à la femme, travailleuse fatiguée, des périodes de repos qui la rendront au calme et à la force. L'organisation possède çà et là, au milieu des forêts ou dans de belles campagnes, des maisons abondamment fleuries, dans le calme réconfortant desquelles plus d'un organisme éprouvé, plus d'un esprit découragé, sont venus retrouver les sources de la force et de l'espérance.

Plus important encore, parce qu'il embrasse un chant d'action plus vaste, est le N.S.V. ou « *National-Socialiste-Volkswohlfarht* » avec ses deux activités indépendantes, le « *Mutter und Kind* », organisation qui embrasse toute l'étendue et le détail de ce qui intéresse la mère et l'enfant, et le *Winterhilfswerk*, ou services du secours d'hiver.

Organisation très vaste, englobant les assistances de toutes sortes qui peuvent être apportées aux nécessiteux de la nation, à quelque classe qu'ils appartiennent.

Tous les nécessiteux sont d'ailleurs connus, classés, numérotés, nommés sur des états qui figurent au siège de ces organisations, avec tous les renseignements désirables sur les habitants de chaque maison. On sait qui est très pauvre, qui l'est moins, qui a besoin d'être aidé, qui peut aider.

Un des règlements, ou l'une des lois prescrites, obligatoire pour tous, de ce Winterhilftswerk est celle de l'*Eintopf*.

En hiver, le premier dimanche de chaque mois, on fait servir dans toute l'Allemagne, en tous les lieux de restauration, un seul plat à tous les consommateurs. Ce plat est une sorte de pot-au-feu où tous les aliments ont été cuits ensemble... Les consommateurs paient pour ce plat le prix d'un déjeuner ordinaire. Mais comme cet *Eintopf* ne revient en réalité au restaurateur que 60 pfennigs, la différence de 60 pf. à un mark, par exemple, est versé par le restaurateur à l'Etat.

Les personnes privées versent une somme proportionnelle au nombre de têtes dont se compose la famille. Pour quatre personnes, l'impôt revient à peu près à deux marks. Et les collecteurs ambulants de cette dîme frappent à toutes les portes sans aucune exception... Les pauvres donnent ce qu'ils peuvent, dix pfennigs, mais il y a dans l'âme allemande, dans ce domaine de l'exercice de l'entr'aide d'envisager que les pauvres, parce qu'ils sont pauvres, pourraient être exclus de l'œuvre commune, non plus qu'il pourrait être acceptable d'avoir l'air de les exclure de la participation.

Ceci, comme vous devez le savoir, est tout allemand, ceci se rattache à l'arbre de poésie, éternellement bruissant et fleuri de trésors, qui se trouve planté comme un arbre de Noël dans le cœur de tout Allemand.

« A chacun sa petite privation », disent-ils, ajoutant que tout cela est sorti de la tête de Hitler, et que Hitler est un poète.

Beaucoup de mes amis m'ont dit en France : « C'est seulement la vieille Allemagne que nous aimons. » Ils ne se doutent guère que c'est cette vieille Allemagne qui aujourd'hui réapparaît.

L'ALLEMAGNE ET LE CRUCIFIX.

Il y avait des montagnes autour de nous, ces montagnes nous enfermaient en leur cercle immaculé, et, par la fenêtre basse à deux ogives, on les voyait immenses et tapissées d'une neige rose.

Nous étions trois amis, le docteur H. v. T., médecin d'origine hollandaise, homme savant, national-socialiste, avec lui un montagnard solitaire, au cœur de cerf, mystique contemplatif et ermite impénitent, descendu pour la circonstance d'une des touffues hauteurs de la Forêt Noire, Celui-là, homme religieux à la manière de Platon.

Nous fûmes rejoints par trois bénédictins, qui se groupèrent dans leur robe noire autour de nous, l'un, religieux dans un couvent d'Autriche, et deux plus jeunes, qui revenaient de Rome, pleins de ferveur et férus de science. Ces deux derniers, des Allemands bruns, de longs visages émaciés, dans le style du Gréco.

Le plus âgé souriait avec sérénité... il me disait : « Oh! l'Allemand est philosophe, il conçoit une idée et, si dans les déserts poétiques de son esprit, elle lui paraît juste et digne de vie, il va pratiquement jusqu'au bout de ce qu'elle entraîne... C'est comme cela.

— « Ainsi, vous craignez, dit le Docteur, que les N. S. n'aillent jusqu'au bout de leur idée ? »

— « Je crois, Messieurs, que vous ne nous comprenez pas très bien, déclara le solitaire, quand nous parlons de la nouvelle religion allemande, nous ne prétendons pas, comme d'autres, peut-être l'espèrent, et comme d'autres encore le prétendent, faisant de cette affirmation une politique contre l'Allemagne, que nos législateurs allemands aient en vue d'édifier dans la conscience du peuple des cultes destinés à remplacer les enseignements de la vieille chrétienté.

Des fanatiques anti-chrétiens, certes, vous en trouvez chez nous comme dans tous les peuples. Mais en Allemagne, là où les lois s'élaborent, nos hommes responsables savent trop bien, n'en doutez pas, qu'il y a sur les hautes montagnes des neiges qu'on ne fait pas fondre, et que le christianisme est une de ces hautes montagnes. Il n'y a donc pas tant de raisons de s'agiter... Dans un pays où un ministre déclare officiellement : « Dieu et le Christ, on ne peut les enlever de l'âme allemande », dans un tel pays, je dirai que les ministres de Dieu ne sont pas autorisés à manquer de confiance.

« Ne vous rappelez-vous pas les affirmations de votre Chancelier lui-même :

« Pour un chef politique, les institutions religieuses de son pays doivent demeurer au-dessus de toutes atteintes, sans quoi il cesse d'être un politicien. »

— « Sans doute... »

— « N'a-t-il pas officiellement déclaré : « Je considère les deux confessions chrétiennes comme étant les facteurs les plus importants de la personnalité ethnique allemande. » Voilà qui est clair ! »

— « Nous ne disons pas non sur ce point... mais...

— « N'a-t-il pas rédigé, proclamé, l'article 24, du programme officiel du N.S.? N'a-t-il pas dit, dès 1924, au ministre Held : « Je n'ai jamais combattu et ne combattrai jamais Rome... Nous exigeons la liberté de toutes les opinions religieuses dans l'Etat, pour autant qu'elles ne mettent pas l'existence de celui-ci en danger ou qu'elles n'offensent pas le sentiment moral et les mœurs de la race germanique... »

— « Précisément, s'écria un des jeunes moines, cette priorité constante donnée dans les préoccupations gouvernementales à un soi-disant élément religieux germanique sur l'enseignement de l'Eglise, est l'un des grands objets de nos appréhensions... Les hommes du National-Socialisme ne déclarent-ils pas que l'esprit germanique est réfractaire au sens catholique, que ce dernier est romain et

oriental? Si les Allemands deviennent complètement eux-mêmes, disent-ils, ils se libéreront de l'empreinte de l'Eglise. »

Ici, notre mystique de la montagne prit la parole :

— « Il me semble, mon Père, que vous reproduisez là assez bien la pensée de Rosenberg... Mais Rosenberg n'a nullement reçu du Chancelier mission d'imposer un dogme à l'Allemagne religieuse... Mes Révérends Pères, il nous faut aujourd'hui (il est temps) regarder les choses en face : C'est en réalité d'une immense crise religieuse que souffre le monde... Et c'est ce que Rosenberg et les siens pressentent.

« L'on peut même dire que, dans le Christianisme éternel, cette crise est le tribut de la fin d'une époque... Il fut un temps, où des essaims d'illustres et innombrables grands ordres monastiques (faut-il nommer principalement les Bénédictins?) couvraient le sol de l'Allemagne. Pour vous rendre compte de la densité que présentait cette répartition conventuelle, allez consulter les plans dressés et exposés au Musée de Cologne : Les couvents se touchaient depuis le Rhin jusqu'à la Bavière. Alors, l'âme des peuples, sous l'influence de l'intense vie d'ascèse et de méditation de ces hommes, était constamment retournée, comme un sol sous le coutre, et rendue fertile pour les hautes moissons. Ne pas le reconnaître serait simple ignorance.

« C'était pour tout le monde un labour

constant des régions religieuses de l'esprit et des mœurs. Aujourd'hui, ces grands défricheurs ont disparu, avec leur soc; et le sol, que bouleversait leur charrue n'est plus travaillé. Il est devenu dur et pierreux, sec et stérile... et ce n'est pas le mince travail accompli à la surface par le clergé séculier, malgré tout son zèle, qui peut remédier à la funeste absence de la puissante main-d'œuvre. C'est pourquoi la grande chrétienté se meurt, mes Révérends Pères, et pourquoi le monde ira mourant tous les jours davantage, aussi longtemps que ne se dressera pas à sa place une chrétienté nouvelle... nouvelle!... Attendons à demain... »

— « Demain! Monsieur! Demain! murmura, dans un frisson et en étreignant ses mains l'une contre l'autre, le bénédictin autrichien, pâle, aux yeux de carbone... Que penser de demain, quand nous entendions hier un docteur Kraus, un chrétien, proférer publiquement : « Le christianisme doit être méthodiquement purgé de tout ce qui fait de lui une doctrine de souffrance et d'humilité, bonne au plus pour des esclaves. Nous repoussons le Crucifix.

— Mon Révérend Père, permettez!... Votre citation n'est pas tout à fait exacte. Et elle n'est pas tout à fait exacte, parce qu'elle n'est pas tout à fait complète. Le texte en question déclare bien ce que vous dites, mais il ajoute aussitôt : « Ce que nous voulons, c'est le Christ héroïque. »

Les lèvres du religieux remuèrent un instant, indécises.

— « Et vous êtes ici vous-même, mon Révérend Père, la victime de l'immense conjuration mondiale, qui, parfaitement indifférente aux intérêts profonds du christianisme, mais travestie et masquée de l'intérêt qu'elle prétend y porter, conduit les choses de façon à ce que vous soyez bien plongé vous-même, mon Révérend Père, dans l'ignorance de cette petite proposition... Ce qu'on veut en effet ici, c'est que les esprits se déprennent de cette espèce de volupté de la douleur, de cette exaltation de la Croix... L'Allemagne, aujourd'hui, après sa grande expérience, comprend cette vérité, que l'Evangile éternel ne s'arrête pas à mi-chemin entre l'épreuve et le fruit de l'épreuve, autrement dit que la Crucifixion et la Résurrection sont un seul et même acte, que nous n'avons pas le droit de diviser... Et ceci répond, mes Révérends Pères, à une grande évolution, une évolution religieuse qui obéit à sa profonde loi propre, sous la condition d'événements dans lesquels la volonté du N. S. est loin de jouer le premier rôle, et que rien ne peut empêcher... Et comme c'est en Allemagne que se montrent le plus manifestement les symptômes positifs de cette évolution, le prétexte est bon pour les nations adverses, de lancer contre elle les vieilles formules réveillées de leur sommeil, de sorte que l'on a sous les yeux cette chose étonnante d'un monde

complètement déchristianisé, jouant l'indignation et la révolte devant ce qui se fait contre le Christ dans le seul pays resté vraiment chrétien de la terre!

« ...Les défenseurs de l'ordre de Dieu sont perdus, s'ils ne savent pas en cette heure différencier dans la chose religieuse l'élément divin de l'élément humain ; si, sous prétexte de défendre l'ordre de Dieu, ils se laissent rouler dans l'océan du mensonge politique... »

Dans la salle parut se creuser le silence. Des flammes couraient dans les yeux profonds des jeunes Pères. A ce moment-là, au-dessus de la neige des montagnes, commençait à se lever la pâle lune.

— « Le gouvernement se tient au-dessus des confessions; mais il est impossible que l'âme allemande soit contre Dieu, et contre le christianisme!... déclara la voix sombre du docteur. On cherche une nouvelle forme plus en accord avec la société moderne; mais ce n'est pas contre le christianisme. Il y a la déclaration de Potsdam. Hitler y dit que l'Etat N.-S. se fonde sur les Eglises, la catholique et la protestante.

« Mais le Parti ne veut pas que des clergés mécontents mettent de la perturbation dans l'esprit du peuple.

...Quand Hitler est arrivé au pouvoir, la situation des Eglises ne se recommandait nullement d'une paix parfaite. Et cette crise était une source de troubles. Hitler, se trouvant en

face de ces conflits, essaya de leur donner une solution rapide. Il comprenait que l'Allemagne ne pouvait trouver la seule forte et seule haute expression de sa vie que dans l'unité. Non dans une unité approchée, mais dans une unité véritable... Il s'agissait d'apaiser et de nettoyer l'aire de l'Etat, d'unifier. Les protestants, divisés en trente sectes, il chercha à les unir. Quant aux catholiques, il a signé avec eux le Concordat, et à tous il dit: « Mêlez-vous de vos affaires! »

— Oui !... mais en forçant la jeunesse catholique à faire corps avec la jeunesse Hitlérienne, il a violé l'engagement pris par l'Etat de respecter l'existence des institutions catholiques. L'Ecole Unique et la suppression de nos organisations de jeunesses, au profit de la Hitlerjugend est une mesure qui entraînera une perte irréparable pour les générations!

— « Permettez encore, mon Père, intervint le solitaire, il est une chose qu'il ne convient pas d'oublier devant les difficultés de l'heure: Tous les visages aujourd'hui doivent être orientés dans la même direction... Il faut que le grain de la substance allemande, unifiée dans tous ses éléments, soit homogène et durci, comme la molécule du marbre ou celle du fer.

Voilà pourquoi il paraît impossible — car les temps ont marché depuis le jour où fut signé le Concordat — de remettre à plus tard l'œuvre de l'unification dans la Jeunesse alle-

mande des divers groupes qui jusqu'ici étaient restés étrangers les uns aux autres. Il ne s'agit pas de « déchristianiser » ces jeunes gens; il s'agit de leur imposer, sans le moindre retard, l'épreuve qui assurera en eux les solidités indispensables du plus entier esprit de corps... Baldur von Schirack, leur chef, a du reste déclaré tout dernièrement à Fribourg, qu'aucun jeune homme ne serait admis dans la Hitlerjugend, s'il ne croyait pas en Dieu.

Il y eut un silence. Les jeunes Pères relevaient nerveusement leurs manches sur leurs poignets, réfléchissaient fixement, douloureusement perplexes.

— « Nos jeunesses puisent dans nos organisations un esprit qu'elles ne peuvent trouver ailleurs!

— « Oui! mes Révérends Pères; cependant les parents et les enfants ont toute liberté dans la pratique de leur vie religieuse. Les jeunes gens ne sont pas privés de leurs relations avec leurs guides spirituels. Il leur est laissé le temps et les moyens d'assister aux offices. Mais il est déclaré qu'il ne doit y avoir dans la jeunesse qu'un seul esprit, parce que cet esprit est la condition essentielle pour que soit réalisée notre Unité, prix du salut de l'Allemagne, et de celui de tout ce qui dépend, et dépendra demain, de ce salut!

— « Vous nous reléguez dans la Sacristie! »

....

A quelques temps de là, je dus faire visite au père-abbé d'un des plus célèbres monastères d'Allemagne — lui-même, religieux réputé parmi les plus saints et les plus savants. Quand on s'est entretenu deux heures avec ce véritable homme de Dieu, on se sent flotter dans l'atmosphère d'or de l'esprit.

Je lui exposai la question, telle qu'elle ressortait des termes employés dans les milieux où règne l'inquiétude.

Et je lui dis aussi que beaucoup de catholiques en France, poussés par la terreur qu'on leur avait faite d'Hitler, cette espèce d'Attila, avaient l'an dernier « voté communiste », comme l'on disait, sous le prétexte que là au moins, dans le communisme égalitaire et égalisateur, revivrait quelque chose de l'antique idée chrétienne... Je revois encore l'expression stupéfaite du vénérable prêtre...

— Comment! s'écria-t-il, en levant ses deux bras... mais c'est de l'aberration!

Je lui parlai des persécutions dont on disait que l'Eglise était l'objet, et lui demandai ce qu'il jugeait devoir être pour elle les conséquences de ces cruelles difficultés.

— Oh! me répondit-il, de l'air le plus serein que la pratique des vertus religieuses ait jamais inspiré à l'un de ses fils. « *Elle en a vu bien d'autres!* »

Donc, d'une part, comme l'on s'en souvient, l'accusation formelle portée contre cet esprit du N. S. d'être plus dangereux à la religion, et de lui faire courir plus de péril que ne le

peuvent toutes les négations athées, et toutes les déclarations de guerre du bolchévisme. Et cela provenant d'un penseur et philosophe catholique.

D'autre part, la déclaration très nette émanant d'un père de l'Eglise, que cette assimilation du N. S. au bolchévisme, et encore au profit de ce dernier, est injustifiée, inexacte, et que, dans tous les cas, la persécution dont l'Eglise est l'objet, après les grands exemples d'inextingible vitalité donnés par elle, ne peut lui porter aucun dommage funeste.

Je ne tire, je ne veux tirer de cette opposition d'opinion aucune conclusion. Je n'ai pas à en tirer.

Il y a longtemps que nous savons que, dans de telles questions et devant de tels problèmes, les caractères et les tempéraments sont plus savants que les esprits. Je pourrais d'ailleurs multiplier à l'infini les exemples d'opposition que j'ai recueillis sur cette sensible matière, exemples aussi curieux parfois et innattendus qu'innombrables...

J'ai tenu simplement à en mentionner l'existence, d'abord parce que *cette opposition est un fait,* et puis parce que ce fait vient confirmer, consolider ce que nous avons si grand intérêt à enregistrer une fois de plus, et principalement ici, à savoir qu'il est impossible d'apprendre ce qu'*il faut penser,* en consultant ce que pensent les autres.



On accuse le National-socialisme de déchristianiser l'Allemagne? Je ne sais ce que j'en dois penser, — mais ce que je puis et dois vous rapporter, et qui est la glane de mon expérience quotidienne, depuis mon arrivée en Allemagne, c'est que je n'ai rencontré nulle part cet odieux esprit sectaire si fréquent chez nos anti-cléricaux de France.

Voulez-vous des exemples? Je pourrai vous en citer plusieurs qui seraient de nature à vous rassurer...

Dans combien de lieux publics, brasseries, restaurants, gasthaus, ai-je vu, appendus au mur, des crucifix garnis de la petite branche de buis.

Lors de la commémoration du XVe anniversaire de la fondation du parti, à Zwickau, j'ai assisté à l'imposante manifestation. Au milieu de la salle, sous le dôme, était dressé un grand catafalque en souvenir des morts tombés pour la cause, tout autour, le long des murs, des drapeaux. Dans l'angle, au-dessus de la petite chaire où devaient parler les orateurs, un grand crucifix. Je ne suppose pas que ce crucifix avait été mis là. Dans tous les cas, il n'avait pas été *enlevé.* C'est quelque chose. Et c'est même là tout. On n'enlève pas les crucifix. On n'enlève pas non plus au clergé ses subsistances. L'impôt ecclésiasti-

que (Kirchensteuer), continue à être perçu sur la base des listes civiles par les fonctionnaires du Reich.

Les processions sortent. Chez nous il y a longtemps qu'elles ne sortent plus. Dans les palais de Justice, c'est toujours devant le crucifix que le serment est prononcé. On n'enlève pas. C'est là le caractère allemand, que nous ne comprenons pas très bien, nous qui appartenons à un pays dévoré par l'anti-cléricalisme, et où l'on enlève!...

***

A Bayreuth, quand j'arrivai, les représentants du gouvernement hitlérien pour le Gau m'attendaient à la Landestelle. Je trouvai là des hommes infiniment généreux de leur âme ardente, comme le sont tous les hommes occupant ces fonctions que j'ai rencontrés en Allemagne, et tout heureux de recevoir un Français.

Ils me dirent : « Nous allons vous emmener. »

Pour le premier soir, on avait organisé une partie à Bamberg, et l'on devait s'arrêter en chemin pour la visite de deux ou trois points intéressants.

Nous roulons, trois automobiles à la file.

Arrivés dans une région de montagnes, que domine un certain lieu portant le nom de Vierzenheiligen, nous quittons la route et gravissons une rampe, qui mène vers une haute

basilique dressée solitaire sur le rocher montagneux.

C'est l'église de Vierzenheiligen, un lieu de pèlerinage, sanctuaire que maints miracles ont rendu célèbre.

Les autos sont rangées, nous entrons dans l'église; mes compagnons me précèdent.

C'est un jour d'affluence. Tout le milieu de la nef est rempli de monde, fidèles qui prient en silence; les confessionnaux sont tous occupés.

Parfaitement respectueux du caractère sacré de l'endroit, mes guides marchent sur la pointe des pieds, et, s'ils ont à échanger un mot, se le soufflent discrètement à l'oreille. Ils me font signe de les suivre. Ils ont quelque chose à me montrer.

Ils m'emmènent au fond de l'église, et me font entrer dans une chambre à l'air de sacristie, tapissée de cierges allumés et d'ex-votos de toutes natures.

Là, nous nous groupons tous autour d'une sorte de reliquaire à parois de verre déposé sur un guéridon. Ce reliquaire a la forme d'une chapelle. On voit à l'intérieur. L'un d'eux me dit : « Regardez. »

L'autre glisse une pièce dans une tirelire, un déclenchement se fait entendre; et voici ce que je vois.

A l'intérieur du petit reliquaire, contre la paroi du fond, où s'élève un autel, apparaît une charmante figurine, un petit Jésus en cire, haut comme le doigt, vêtu d'une robe

de diamants, qui, bénissant à droite, bénissant à gauche, se met en marche et s'en vient jusque sur le devant du reliquaire, où il bénit encore. Je le regarde, il me regarde. Puis il tourne sur lui-même, et, sans jamais cesser de bénir, remonte de la même façon vers son point de départ...

Une seconde pièce est glissée. L'enfant Jésus revient une seconde fois.

Exquis joujou. Mais ce n'est pas lui peut-être qui m'intéresse le plus. Ce qui m'intéresse le plus, et cela jusqu'à passionner mon esprit, c'est la liberté d'esprit des hommes qui m'ont conduit ici pour me montrer cette chose, c'est l'absence totale de scepticisme qui se remarque en eux, c'est l'inexistence en eux de tout sentiment de raillerie. Ils prennent joie à ce spectacle, et ils me le montrent, les yeux pleins d'une joie parfaite et simple, en attendant que je leur dise ma satisfaction.

Je suis sûr que ce n'était point là des hommes dévôts, mais, raison de plus! Vous mesurerez tout l'abîme...

A la Landestelle, quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de causer longuement avec un jeune ingénieur, techinicien chargé de la surveillance d'une organisation fort importante de la ville.

Pendant plus d'une heure et sans arrêt, ce jeune homme m'avait parlé du sens profond de la révolution nationale-socialiste, ne tarissant pas sur ses souvenirs personnels, car il

avait bravement combattu pendant plusieurs années dans les rangs du Parti.

Lorsque, soudain, tirant sur une chaînette d'or qui barrait sa poitrine : « Cela ne m'empêche pas, dit-il, en me montrant la croix d'or attachée à la chaîne de porter avec moi la croix de ma mère... »

« ...Dans une importante organisation gouvernementale, installée en pleine forêt de Bohême, consacrée à la garderie d'enfants du peuple de la région, et que j'ai visitée en compagnie d'un fonctionnaire de la Landestelle, j'ai constaté la présence de grands crucifix exposés au milieu d'un des murs de chaque chambre.

....

— « Oui, tout cela est bel et bien, et sans doute vrai... Mais il y a, Messieurs, au-dessus de toutes ces considérations de détail, deux points fondamentaux que vous n'avez pas examinés... les deux questions de doctrines qui, elles, s'opposent irréductiblement à tout ce que l'on pourrait dire : la question de la stérilisation et celle du racisme.

— « Ah, mon Père! Mon Père!... Racisme! Stérilisation!... Ce ne sont pas là des principes contre vos principes! Ce sont des moyens de défense contre des maux que vos principes n'ont pas pu réduire! Unissons-nous devant le fait mondial qui domine toute la situation des peuples! Ne nous attardons pas!... déjà l'Asie s'apprête... nous laissera-t-elle le temps

de tergiverser, de voir, de peser, de conclure?

*
**

Précisément, il m'a paru que le N. S. est loin de « pratiquer » l'égoïsme racial dont on parle. N'invite-t-il pas tous les hommes des autres groupements historiques, dignes de constituer des nations, à prendre aussi conscience de leur être national? Non pas même seulement de leur être historique et politique, mais moral et mythique.

*
**

Il est même un point de vue en faveur de la thèse de la race, qui se tire tout naturellement de la métaphysique de saint Paul.

La grande fin magnifique et complète du christianisme sur terre, selon saint Paul, est le développement et l'épanouissement en chaque homme d'un principe, qui est celui du Christ. Chaque homme a pour destin, s'il a la bonne volonté, de passer avant sa mort par une nouvelle conscience ou lumière du Christ. Et c'est ce que l'apôtre appelle : « *former la nouvelle créature* ».

Le but que chaque individu doit s'efforçer d'atteindre est donc la réalisation du Christ en lui-même; et c'est cette recherche du Christ infus en chaque homme de chaque race et de toute couleur, qui constitue la *catholicité*, ou *universalité*.

Ce n'est point pourtant chose facile pour

chaque homme de passer des conditions limitées de son être à l'intégrité de l'Etre. Les hommes, dans les communautés monastiques, s'y sont mis à plusieurs pour tâcher d'avoir raison de ce grand travail. Et ainsi ils ont pratiqué les paroles de Jésus : « Quand vous vous réunirez à plusieurs pour me prier, je serai au milieu de vous. »

Former le faisceau des prières est donc la méthode la mieux appropriée pour atteindre au grand résultat en lequel consiste la présence de Dieu parmi les hommes, ou l'incarnation du Christ dans l'homme. De même que, dans la communauté monastique, cette recherche devra être essentiellement l'œuvre de chaque groupement humain. Or, si le groupement est pur, si les hommes sont semblables, l'esprit sera identique et l'association pour Dieu puissamment unanime. La race deviendra ainsi, par son homogénéité même, le plus haut marchepied de la prière.

Si le groupement n'est pas pur, par conséquent, si les individus sont dissemblables par la nature de leur esprit, l'intérêt de leur cœur, la forme de leur croyance, chaque homme deviendra individuel et la grande force de la prière sera perdue.

*
**

Je détache encore ici de l'ensemble d'une intéressante plaidoirie sur ce sujet, une leçon tirée de la vieille science du grand XIIe siècle,

ce que j'appellerai la leçon des verrières de Notre-Dame de Chartres.

Au-dessous des deux grandes rosaces dont s'éclairent les extrémités du transept de la cathédrale, dans une suite de hautes verrières éclatantes, sont alignées des figures d'apôtres, portant tous sur leurs épaules un des prophètes de l'Ancien Testament. Le visage de chacun de ces prophètes, par la couleur indubitablement donnée à sa peau, représente dans une lumière éternelle chacune des diverses grandes races qui se sont partagé la terre. Le symbole, naturellement, vaut aujourd'hui ce qu'il a valu hier. Aujourd'hui comme hier, les races juxtaposées, serties les unes près des autres dans leur cadre immuable, ne se mélangent pas, ne doivent pas se mélanger.

Par la leçon de la verrière, c'est le non-mélange qui est fondamental.

Je ferai même remarquer qu'ici, avec la science intuitive du vieux liturgiste du moyen âge, se retrouve l'intuition scientifique de l'original et puissant érudit et philosophe français, le comte de Gobineau.

*
**

Question racique, telle qu'elle est formulée à Berlin :

Ce que Dieu a désuni
Ne doit pas être réuni.

On a dit que chaque race sur cette terre est une idée de Dieu : Pourquoi mettrions-nous fin à cette pure séparation de « sang et sang », faisant de l'idée de Dieu un foyer de dissenssions, un mélange grimaçant, un combat d'éléments!

Elle a donc parfaitement raison, l'Allemagne, lorsqu'elle se fonde sur l'esprit de sa race pour attendre, en cette heure de convulsion, du Christianisme qu'elle porte en elle, une expression qui soit la plus conforme à son génie, et la mieux adaptée à elle-même, c'est-à-dire aux nécessités profondes de sa vie, qui, naturellement, est seule de son espèce.

Elle a besoin de cette révélation pour s'aider dans son immense effort politique mondial, tout comme il est dans la nature divine du Christianisme, de pouvoir se transformer à l'infini, selon les besoins des êtres; faculté suprême, que l'on oublie trop souvent, lorsque l'on néglige de se reporter à la parole : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. »

SUR LA MONTAGNE

« Il y a longtemps qu'il a été dit par les mystiques que l'homme doit en lui faire une nuit obscure, la nuit obscure dont parle saint Jean de la Croix, c'est-à-dire la nuit de ses représentations sensibles, s'il veut naître en sa conscience à la conscience de la substance de l'Etre. Le cœur intelligent de cet homme devient alors le siège de la révélation d'une nouvelle substance, qui est tout bonnement la substance de celui qui mérite en lui d'être appelé la *nouvelle créature*. Ces choses-là ne sont pas théoriques, elles ont été connues et expérimentées par toutes les grandes natures religieuses disciplinées, et c'est de leur vérité expérimentée qu'est née cette pensée que l'homme des sociétés, et principalement l'homme d'aujourd'hui a, pour s'instruire de ce qui le peut développer et grandir, *plus à oublier qu'à apprendre...*

Cette idée est à la base de tout grand système politique et social qui voudra reconstruire... Reconstruire avec la collaboration de

toute la subconscience libérée du peuple. Et pour cela, l'extrême simplification — et non la destruction — est nécessaire, et ce qui se place au premier jour de ce travail de simplification : *la purification.*

I

Le pur Christ...

Le pur Christ, qu'il faut comprendre dans son essence, pour comprendre ce qui se passe à cette heure du monde.

Les confessions ont-elles gardé le pur Christ?

Tout est contenu dans la liturgie, — mais la liturgie n'est plus que *le trésor de la cathédrale.*

Ici et là, seulement, un vieil écureuil de saint homme en suce l'amande dans la solitude... Etendons les feuilles sur ce solitaire et traitons la question autrement.

. . . .

Le torrent gronde. Ses flots d'écume dévalent les rochers de deux cents mètres de montagnes, dans le vert des rudes sapins noirs aux troncs imbibés d'eau glacée. Site de bois moussus et de toutes sortes de figures arboriformes, gantés de mousses, bandés de mousses, masqués de mousses, bottés de mousses.

De grandes branches soutiennent des aigles, des arceaux millénaires encadrent des dix cors immobiles. Et, du fond des profondeurs, la biche blanche, debout sur une nappe de neige, regarde étinceler à l'autre bout de sa forêt aux lourdes draperies noires, dans l'encens d'une chapelle, l'aigle d'or germanique portant l'antiphonaire, où est inscrite en lettres gothiques une haute prière vers Dieu.

Le torrent gronde. Il dit : Avant tout, les intérêts de Dieu sur la terre! les intérêts de l'Etre dans le cœur de l'homme... la première place à Dieu dans le cœur de l'homme, dans les quatre chambres tapissées de rouge de son cœur, demeure de l'homme à l'intérieur de l'homme.

Et nulle part comme dans l'homme des forêts d'Allemagne, l'homme crucial des forêts d'Allemagne, qui, comme le cerf de la légende, pourrait porter sans ployer un sapin planté dans son front, un sapin géant que les tempêtes romantiques courberaient sans jamais l'arracher, nulle part comme dans les forêts d'Allemagne, l'homme n'a le cœur tapissé des pourpres rouges mêlées de fleurs d'or, mêlées de fleurs blanches, mêlées de fleurs bleues, qui flambent à l'intérieur des corps, et sont, de la naissance à la mort, l'autel du sanctuaire du pur Amour.

Je voudrais vous faire entendre le chant allemand, comme vous savez entendre le je

ne sais quoi qui vous charme dans les modulations du rossignol.

Il y a le chant religieux allemand, qui est encore plus contenu dans la chaleur du regard, que dans la sonorité des chœurs.

Et voici l'histoire...

... Et l'âne, dès qu'on lui fit sentir la liberté, partit au petit trot et s'engagea dans les sentiers de la montagne.

Ceci se passait à Lauterbach, un jour d'hiver. Et toute la foule des hommes au cœur rouge, au cœur tapissé des étoffes pourpres de l'Amour, remplissaient les rues du village aux douces maisons, sous les toits à cornettes de bois de sapin, sous les balcons bruns découpés en fleurs de bois. Tout cela entourait l'âne, qui était un âne choisi...

Et les prêtres en grande robes d'or officiaient, jetaient de l'eau bénite, et les femmes et les jeunes filles vêtues, en leur hénnin et en leurs dentelles sur leurs épaules, du givre glacé et du pleur des forêts noires, tous entouraient l'âne... qui partit dans la montagne, portant sur son dos ce qu'on lui avait confié, une charge de ducats d'or.

... Et l'âne montait le long des ruisseaux, passait les prairies, suivait les sentes glissantes, s'en allait, s'en allait vers les hauteurs de plus en plus sombres, montait, montait... se conduisait en bon âne allemand, qui sait que le meilleur chardon est celui qui a poussé sur la pierre la plus dure de la plus haute mon-

tagne... Et il arriva bientôt là où la pluie se transforme en neige, et devient la pureté du monde.

De temps en temps, perdu dans la grande solitude, il rencontrait des biches, étonnées de le voir et qui le laissaient passer en silence. Alors il broutait une écorce, attrapait entre les muscles de la bouche, qui étaient bien là-haut le seul objet un peu chaud de ces hauteurs neigeuses, une ramille de sapin et faisait dans cette lumière froide et exaltante le plus doux des repas illusoires.

Tout cela avait un goût de neige et de résine qui faisait de lui, il le sentait très bien, un âne de légende, le frère de celui d'Apulée, un âne de l'irréalité admirable du songe humain.

De sorte qu'il fallait bien qu'il marchât pour les hommes comme son grand ancêtre de la Palestine avait fait en portant la Sagesse. Lui, dernier, portait à son dos, sur sa croix noire ce que la sagesse humaine y avait attaché, un or qui n'était pas encore devenu tout à fait la médaille usagée de la Mort entre les maigres doigts de la Folie... Il fallait bien marcher pour les hommes dans la légende de l'homme, et tracer ainsi ce qui est le plus vrai : un sentier de vérité...

Oh! que cela était religieux, vraiment, la marche de cet âne qui sait qu'il devient à chaque pas davantage l'âne d'une histoire, et qui n'hésite pas à gravir la haute pente mon-

tagneuse. Là-haut, les aigles venaient de temps en temps planer, tracer le cercle dans l'air, voir si bientôt ce qu'on verrait de lui ne serait plus une croix noire, mais tout un profil de bête étendu sur la neige...

Cependant la petite croix noire du Seigneur montait toujours à travers les racines.

Et enfin l'âne eut soif.

Où le sabot gratta la terre, à la place même (ô hommes de peu de foi!) jaillit un torrent impétueux...

Et l'âne but.

Et il était fatigué, et il descendit dans un creux où les vents ne soufflaient plus, et se coucha par terre sur le flanc, et resta là, endormi un moment, sous le noir vol des aigles, toujours, mais qui ne descendaient pas encore enfoncer leur bec dans sa chair, parce que leur œil perçant voyait ces oreilles rabattues sur ses petits rêves.

Mais quand il se releva, son fardeau s'était détaché et le sac d'or gisait sur la neige.

Alors les hommes au cœur rouge arrivèrent et ramassèrent leur sac d'or. Ce sac contenait la somme dont ils avaient besoin pour édifier un monastère.

Et la somme fut mise de côté, et la pioche fut enfoncée dans le roc.

Un monastère fut élevé, bâti avec la même pierre rouge que celle dont furent faites la cathédrale de Strasbourg et la cathédrale de Fribourg.

Et ceci se passait en l'an 1191. Et ce qui reste aujourd'hui n'est presque plus rien que six arcades d'église, un balustre d'antiques pierres, deux bassins où sautent des truites et jouent quelques minces filets de jets d'eau. C'est sur le bord de ces ruines que je suis venu cet été et suis revenu cet hiver, parmi les neiges, rêver de religion, rêver aussi de ces immenses évêques que l'on voit incrustés sur certaines pierres tombales de la province de Cologne, qui, mitre en tête, et chasublés de pierreries, appuient chacune de leurs mains colossales et consécratrices, symbole de la priorité spirituelle, sur une tête d'empereur ou de roi, tout petits hommes grands, grands comme des nains, à genoux à leurs côtés.

Ici, il faut être courageux... Ici, il y a une montagne, humaine et divine, à gravir dans les neiges... sans autre nourriture que celle des écorces, sans autre eau à boire que celle des torrents, sans autre Christ à regarder que celui des petites stanionnettes, où le Crucifix est mis sous toiture, à l'abri de la pluie verte des sapins...

Christ!

Le Christ!... Quel mot, dont on a abusé! Cette promesse éblouissante, cette flamme intérieure qu'on a laissé peu à peu s'éteindre

et qui est devenu le Corps crucifié autour duquel tournent quelques personnages terrestres, en se disant : « Voilà ce qu'un Dieu est venu souffrir. »

On n'a pas rattaché le phénomène du Christ à l'histoire de l'homme.

On n'a pas vu que sous ce nom de Christ, vivait le plus haut secret de la plus haute et complète traduction de l'homme.

On n'a pas vu que le Christ est le moyen qu'a l'homme incomplet né de la femme, d'entrer dans l'homme complet né de Dieu. Saint Bernard avait compris cela contre Abailard, Abailard et Roger Bacon, et les autres, qui n'y ont rien compris et ont brouillé les voies de l'homme!

Ce qui empêche les hommes de comprendre cela, c'est ce qui, dans chaque homme, empêche cet homme d'être cela!

Il y a là, entre l'homme né de la femme et l'homme né de Dieu, un trait d'union semblable à un pont d'arbres jeté au-dessus d'un torrent. Et ce pont, c'est le Christ.

Devenez le Christ et vous traverserez le pont.

Vous n'aurez même pas à traverser le pont, attendu que, comme le Christ, vous serez le pont lui-même. Vous serez le passage lui-même, c'est-à-dire l' « être passé ».

Celui qui a plongé son regard dans cet éternel présent du *« pont et de l'homme »*, ce qui revient à la suppression, à l'anéantissement

de cette dualité : *le pont et l'homme...* y compris naturellement toutes les formes de Maya, les transparences de la lumière, les gonflements de l'eau impétueuse, les grands fûts humectés de vie de ces lieux des hauteurs, y compris le poil puissant des cerfs et la profondeur des silences, celui-là sait quel est le plus grand but de la religion! Il ne fait plus de cette dualité « *le pont et l'homme* » un article de foi, le signe sacro-saint de l'orthodoxie... Il sait que l'immense crise mondiale n'est que du christianisme attendant comme les autres, qu'on construise un pont, un pont de bois, ou de fer!...

Le Christ, lui, entre dans une chaloupe, et, soudain, la chaloupe aborde, sans avoir eu besoin de faire le voyage de vague en vague, sans avoir dû passer par tous les points intermédiaires, innombrables, qui séparent l'endroit appelé « ici » de l'endroit appelé « là », d'une rive à l'autre rive, de l'autre côté du lac, au point même auquel projetaient de se rendre les nautonniers. Car le Christ est précisément le pont qui mène d'ici à là, d'une rive à l'autre, par-dessus le torrent des images qui s'écoulent. Il est l' « être total » par la suppression de toutes les conditions qui déterminent l'individuation de la conscience.

Les efforts des siècles ont été héroïques et misérables. On a caché dans les montagnes des ânes chargés d'or, pour savoir à quelle place élever un moutier, un cloître, une soli-

tude d'hommes, dont le rôle fut de faire venir le Christ en eux-mêmes!...

Il serait facile de trouver dans les textes de la tradition, maints aperçus où fleurit avec une abondante évidence cette conception du christianisme difficile et splendidement actuel! Dans saint Paul, dans saint François, dans le bienheureux Joachim de Flore, dans cette parole de saint Ambroise : « Devenez ce que vous êtes. »

A mille mètres était un monastère qui fut fondé en 1191 par la duchesse Uta von Altdorf. Le site était le plus magnifique et le plus sauvage de la terre. Le plus grand torrent d'Allemagne l'enveloppait de son bruit inlassable, jailli sous le sabot de l'animal simple.

A la fin du XVe siècle, la foudre tomba sur le monastère. L'abbaye brûlée, l'abbé et ses moines descendirent à Lautenbach, dans l'attente que les bâtiments des Allerheiligen fussent reconstruits. Mais au bout de dix ans, certains ne désiraient plus remonter là-haut, où la solitude était trop muette, le vide humain trop complet, le silence trop voisin de celui des catégories divines.

Montez là-haut pourtant, suivez le sentier que suivit l'âne chargé d'or, asseyez-vous au bord du torrent, sous l'arche pleurante des rochers, jusqu'où vous viendra fouetter l'embrun de la chute des écumes, et puis voyez si

la question des rapports de Dieu et de l'homme ne se résoud pas à votre âme, devant vos yeux, dans le plus profond de votre intelligence.

Si chaque homme, assis près de son âne, se posait à nouveau cette question de sa destinée divine; si chaque homme revivait pour lui-même le problème dans tout le drame de l'absolu commencement, toutes les détresses seraient englouties sous une lumière de joie.

Dans le monde, se forme en ces jours un mouvement dans lequel s'exprime tout l'essentiel du christianisme : l'oubli de soi-même, le sacrifice de soi-même.

Le National-socialisme fut un jaillissement religieux, et, comme tel, a les mêmes droits que la source. Torrent s'élançant de la terre, flot impétueux s'échappant d'un rocher.

Dans une anfractuosité, les pieds tremblants de la bête ont gratté le sol et le torrent coula.

Ah! laissons, de grâce, un instant, le point de vue politique, et redevenons les fils de l'essence du monde!

D'ailleurs, que nous le voulions ou non, nous y reviendrons, nous y sommes.

A la fin d'un rêve, les représentations s'effument, perdent de leur profondeur, s'effacent; là aussi, les mythes ont cessé de régner, les formes s'estompent, le verbe s'atténue; c'est la fin d'un rêve, la fin d'une histoire humaine, la fin d'un roman historique, la fin

d'une vision d'ensemble des choses, la fin de ce qui semblait être, en matière d'organisation humaine, une solution.

Il n'y avait pas de solution. On allait! Un certain esprit s'évapore, une pensée disparaît.

Tout doit être recommencé. La nature veut que tout soit recommencé. Elle a livré au Léviathan invisible, pour la destruction finale, tous les tournoiements de cette fin de monde; elle a mis l'homme de cet âge dans l'appareil de mort qu'est le trou d'obus du xx[e] siècle, et elle lui a dit : « Sois nu et cherche en toi la vérité... Tu Me trouveras. »

....

L'homme religieux de nos temps est un disciple affaibli, qui ne sait plus construire.

Je vous dis qu'il faut lâcher l'âne dans la montagne... et ce sera, cela, plus important que tout le reste!

L'âne, la montagne, le torrent!...

Que les hommes se taisent. Quelque part a été écrite cette parole : « Si l'humanité tout entière, unanimement et dans le même temps, pouvait, pendant soixante-dix heures, s'abstenir de toute pensée vaine, au matin du troisième jour, la terre se réveillerait couverte de fleurs. »

Pendant ces deux jours, l'âne éternel aurait eu le temps de faire jaillir des sommets l'eau qui lave et donne à boire.

LE VOLCANISME

Il arrive un moment, dans la vie des Etats, où les anciennes et fortes traditions sur lesquelles reposait l'édifice ont achevé leur usure et disparaissent : L'homme et la grandeur sont oubliés.

C'est le fait premier de cette mort de toutes les hiérarchies et de toutes les noblesses, de cette extinction de toute cette force de sang et de cœur dans les anciennes classes, qui rend si grave et si menaçant et si imminent et si certain, le péril de ce recouvrement du globe par la mer sans limite de l'égalisation.

Nous trouvons-nous, avec l'une quelconque des nouvelles formules sociales, au moment ou à la veille de réaliser collectivement cette merveille qu'est la vie de la conscience véritable? Certainement, non encore!... Mais que l'immense convulsion soit un mouvement de toute organisation humaine pour briser les cristallisations qui se donnaient comme sain-

tes et n'étaient que les conservatoires d'un sommeil sacré, aucun doute. Laissons les noms particuliers qui ont été appliqués sur ces mouvements et considérons-les dans les profondeurs où il n'y a pas plus de noms humains, et nous reconnaîtrons qu'ils sont de grands essais, pour remettre en marche dans le droit fil des destins éternels la balance de la Justice de Dieu.

Une spiritualité nouvelle est en voie d'être révélée au monde; une spiritualité qui doit signifier le travail de l'esprit dans le monde et au dedans de l'homme. Cette crise du monde est le cri de la conscience profonde dans les voies de la spiritualité.

***

La révolution nationale-socialiste n'est pas partie de la politique, elle est partie de l'homme... Elle a été un jaillissement. Devenue plus claire, plus consciente dans le cœur de Hitler, plus pure peut-être, elle a été en puissance plus ou moins consciente, plus ou moins balbutiante, dans des milliers et des milliers d'autres... Et c'est là d'ailleurs pour commencer, une des explications de l'ascendant pris par Adolf Hitler sur les foules : l'humanité en était là rendue, en ce tout premier matin, dans cette aurore sanglante où sonna le glas de l'ancienne puissance créatrice des hommes de l'antique culture. La substance de l'humanité avait besoin, pour donner son

fruit le plus sage, de certains hommes d'une certaine trempe, qui ne fussent pas nés des anciens façonnements » de l'esprit, des hommes nouveaux et sans haine.

Ce n'est pas la culture qui donne la vérité. Ce n'est pas non plus l'absence de culture, comme s'il suffisait d'être un ignorant pour être un inspiré. Ce n'est pas non plus, comme on pourrait le croire, l'indépendance d'esprit, que l'on soit cultivé ou non; mais l'*indépendance à l'égard de la ratiocination*, c'est-à-dire, pour dire le vrai, la dépendance totale, dans l'homme, de l'esprit de l'homme à l'égard de l'esprit de Dieu.

Voilà exactement ce qu'a réalisé en partie cet homme, Hitler, en dépit des apparences et malgré ce que l'on suppose.

Après cela, ce qu'il a fait, ce qui fut son triomphe, a été de galvaniser autour de lui toutes les nouvelles et chaleureuses têtes, en lesquelles, de soi-même, par l'ardeur même du sang et la qualité de la lumière, s'inscrivait en lettres de feu le précepte : « La Force la plus grande se trouve dans l'incomparable joie de vivre que réalise celui qui sacrifie tout de lui à quelque chose de plus grand que lui-même. »

Voilà ce qui est à la base du National-socialisme. Il n'y aurait pas de N. S. sans ce principe.

L'on voit comment la pensée de Hitler, malgré tout ce que l'on pourra objecter, plonge

ses racines organiques dans l'eau généreuse du profond lac chrétien.

Hitler cherche à élever pour l'Allemagne un temple chrétien germanique au-dessus de la confusion humaine.

... Et qu'est-ce que cela peut vous faire qu'il donne le nom de germanique à son œuvre, pourvu que Dieu vive?

Ne fut-il pas un temps où la France elle-même, fille aînée de l'Eglise, s'avérait plus gallicane que romaine!

Je suis très frappé par cette génération spontanée, sortie de la douleur et, l'on peut dire, d'une saison de la terre; comme si de la poitrine humaine devait, à des moments donnés, s'échapper les torrents lumineux de la vérité une. Voilà qui sort directement de la chaleur du corps de l'humanité, cette vérité que l'homme, au nom duquel fut dressée en un autre temps une pancarte civique énumérant ses droits, n'est pas l'homme, l'homme de la vérité duquel, dès qu'il se manifeste, sort la lumière qui éclaire quelque peu le sentier des peuples...

Oh! celui-ci l'éclaire avec bien des erreurs encore, d'aveugles tâtonnements, de sourdes méprises, d'inévitables confusions!... Mais, déjà, le personnage humain ne se voit plus de la même façon irréalisable, ne se détache plus dans sa pauvre lumière conventionnelle, mais dans une nuit qui s'est faite sur toutes les anciennes façons, surgissent des éclats

fulgurants et des lueurs dans les ténèbres, qui sont apparitions mouvantes du nouvel homme...



On dit qu'une société doit avoir une base. Cela est vrai. Mais cette base ne peut être matérielle, elle est toujours mentale : Elle est une certaine conception de l'homme.

Toute société est fondée sur une certaine conception de l'homme. La société féodale fut tout entière bâtie sur un certaine conception de l'homme chrétien. Le Chrétien disparut. Alors, apparut dans les consciences l'homme de la Renaissance, et sur la conception de cet être nouveau se renouvela l'édifice. Aujourd'hui, l'homme de la Renaissance disparaît, — Et les sociétés sont à la recherche d'un homme nouveau, pour fonder sur cet homme une loi de communauté nouvelle. Tout est à refaire... Pis que cela : tout est à concevoir, puisque cet homme-là n'est pas encore trouvé. On n'a trouvé jusqu'ici que le « Prolétaire ». Et c'est sur « le Prolétaire », substitut du chrétien du XIIe siècle, et de l'humaniste de la Renaissance, que toute une partie de l'Humanité cherche à bâtir la définitive cité des hommes!

« L'homme du peuple » n'est pas le prolétaire, le prolétaire n'est pas le pêcheur du lac de Génésareth. Le prolétariat est un état d'esprit, et non une condition conférée par la

société. « N'est prolétaire que celui qui veut l'être », écrit Moeller van den Bruck.

Dans la révolution en cours, œuvre de décomposition de toute la vie d'une culture, le « prolétaire », ou homme de la *conscience limitée,* est un homme qui ne porte en lui aucune trace des clartés qu'a produites l'immense travail humain qui l'a précédé. Voyant cela, on comprend le sens historique de cet homme, et comment cet élément humain, ce « prolétaire » est, en tant que prolétaire, le dernier résidu de cette décomposition même.

L'on se trompe encore tragiquement, si l'on prend le sol prolétarien pour un sol vierge, un sol appelé à produire quelque jour des moissons de lys purs ! Fruste néant chargé de haine, et à cause de cela même, totalement dépourvu des fortes puissances ingénues de l'âme créatrice primitive.

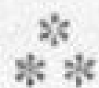
Une chose reste à faire : sauver le prolétaire de son « prolétariat », et non l'organiser dans son prolétariat; ni, surtout, vouloir faire de l'organisation de son prolétariat l'espoir du monde.

***

Mais le bolchévisme, fol et ardent, fait chaque jour dans le monde, de par la prolification de ses cellules composantes, des progrès fabuleux. Et, seules, des réactions nationales puissantes pourraient peut-être en enrayer l'avance; car les réactions religieuses sont aussi faibles qu'hésitantes et nous ne pou-

vons actuellement compter sur elles. Le Centrum n'a pu empêcher six millions de communistes de se constituer en Allemagne... et le clergé d'Espagne n'a pu ni empêcher, ni même pressentir ce qui le menaçait.

Encore une fois, c'est se leurrer gravement que de croire qu'on puisse réussir à déliter de ses voies, en s'emparant de ses directions au nom d'un principe chrétien, une Force qui en naissant au monde a apporté avec soi la décision d'user pour vaincre jusqu'à sa dernière ressource. Il y faudrait un christianisme autrement servi et conscient, autrement armé des forces de Dieu!



En attendant, les choses ont évolué et évoluent avec une rapidité vertigineuse. On s'en rend compte à Berlin, à l'Exposition de l'Anti-Komintern, où l'on voit se produire sur un immense planisphère un mouvement progressif de points lumineux, correspondant à la propagation successive des gains du bolchévisme à travers les continents.

Les points lumineux apparaissent : un, deux, trois, dix, vingt, trente... s'étendent, se groupent se ramifient, étincellent.

Le premier point : Moscou ! Moscou d'abord... Cela s'allume à Moscou... 1927!

(Déjà je me souviens, Gobineau nous avait dit en analysant les choses de là-bas : « Défiez-vous des Russes! »)

...Et cela gagne l'Europe Centrale : la Hongrie, les Balkans; puis la Hollande, les Pays du Nord, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne. Cela passe en Asie : l'Hindoustan, la Chine. Bientôt il n'y a plus que le Japon en Asie, et l'Italie en Europe qui soient indemnes. L'Allemagne est rouge.

Puis, la France s'allume, un des points les plus tardifs en Europe. Et le monde entier suit : les Etats-Unis, puis l'Amérique du Sud. En Afrique, l'Asie, la Chine, le grand réservoir d'hommes.

L'ensemble laisse stupéfait. On commence à comprendre! une évidence vous saisit!

Lorsque, tout à coup, au sein de ce pétillement qui tient votre regard enchaîné, l'Allemagne, dans un sursaut de vie, élimine le feu destructeur, et, seule au milieu de l'Europe, cœur de l'Europe, se décongestionne et devient saine. Mais l'imense péril subsiste; et un seul homme se présente, un seul homme décidé à combattre ou à y mourir... Celui qui a dit : « On ne saurait édifier un ordre universel sur une idée de haine. »

Qui a dit encore : « Je tremble pour l'Europe à la pensée de ce qu'il adviendrait de notre vieux continent surpeuplé, si l'irruption de cette idéologie asiatique de destruction et de bouleversement de toutes les valeurs acquises, devait assurer le triomphe de la révolution bolchévique. »

Cet homme, c'est Hitler.

Hitler ne partage pas l'aveuglement de certains chefs d'Etat de l'Europe. Avec son œil clair et profond, il a plongé son regard dans le processus des lois fatales; et, selon lui, telle est en face des dangers mortels que court l'Occident l'inéluctable nécessité : Se préparer à une lutte de mort. Nécessité absolue, qui a toute la figure tragique d'une phase de fin de monde.



Tous les hommes, et, si j'ose dire, tous les penseurs qui ont fait la guerre, savent avec quel relief saisissant naissait du spectacle des masses d'hommes roulant sous le feu comme un flot, la vue et la compréhension des lois profondes qui président à la vie et à la mort.

Or, aujourd'hui, devant ces masses innombrables de la Germanie, groupées et évoluant en face des masses innombrables de l'U.R.S.S., c'est avec le même grand relief simple que nous apparaîssent les éléments du problème.

Là-bas, les Soviets, une société prolétarienne, qui exclut toute autre classe que la classe des prolétaires, autrement dit qui fait de tous les hommes des prolétaires; classe fondée sur le culte absolu de l'Etat impersonnel, dans lequel l'individu est complètement absorbé, dépersonnalisé, déshumanisé; une société édifiée, comme à la main, du dehors, sur une interprétation du marxisme par des esprits d'origine israélite, chinoise, lettonne, tartare.

Ici, un peuple occidental, qui au milieu de la déchéance et de la dépréciation universelles de l'individu humain a retrouvé dans sa propre substance une formule de vie, où l'individu reprend pied et entend prétendre que la liberté trouvée ainsi, dans les profondeurs de l'âme de la race, est le plus sûr garant pour chaque peuple de sa santé et de son bonheur.

***

Le N. S., égalisation vers le haut, le bolchévisme vers le bas, par la dépersonnalisation civique. La dépersonnalisation n'est grandissante que si elle est consentie et religieuse, autrement elle constitue la plus odieuse des violences autant que le plus dément des abandons.

La révolution bolchévique et l'organisation bolchévique sont nourries en grande partie avec l'esprit de 48, transmigré en Russie, quelque chose qui n'a pas progressé depuis les Jacobins, depuis les « lorettes » et autres modalités historiques, dessinées sur l'écran insubstantiel de l'illusoire actualité. Ils ont pris leur justice et leur force là exactement où les ont laissées l'injustice et l'épuisement de leurs devanciers; et ils clament : « A nous, maintenant! » Mais rien n'est changé. Les formes seules sont changées. Le fond est le même, l'étoffe est la même, seul le motif diffère.

*
* *

Le bolchévisme est l'organisation dictatoriale de la nouvelle communauté sur la base exclusive de la dernière classe historique, organisation qui répudie tout ce qui n'est pas né dans son sein.

*
* *

Ceux qui croient que le problème religieux en Allemagne peut être élucidé et réglé par l'exercice d'une certaine « simple justice des choses », abstraction faite des conditions créées dans le monde par l'explosion du bolchévisme, commettent une erreur qui pourrait coûter cher à l'Humanité. Les immenses difficultés de la politique extérieure, de la défense à longue portée contre les futures et peut-être proches invasions du Gengis-Khan, sont, sans qu'il soit possible d'en douter, ce qui dicta toutes ses mesures, et en particulier dans le domaine des relations avec l'élément ecclésiastique, au chef actuel de l'Allemagne.

Le bolchévisme est loin de n'être qu'un accident de la pensée moderne, comme il est loin de n'être qu'une maladie de l'âme. Le bolchévisme a ses racines dans les fonds les plus troubles de la primitivité la plus obscure.

Il est pour ainsi dire l'état social que l'humanité trouve au fond d'elle-même, lorsque, privée de puissances supérieures capables de

la diriger, elle retombe sur ses assises informes et dans son feu central.

Les grandes époques sont celles où les puissances supérieures ne sont pas considérées par les consciences moindres comme distinctes d'elles, mais sont considérées par elles comme faisant partie d'elles et comme représentant leurs plus hautes facultés. Il n'y a pas alors de scission entre le haut et le bas. Le jour où la haine politique apparaît est un jour de démence.

Ainsi, le bolchévisme n'est pas un fait exclusivement attribuable à l'âme moderne. Il a sévi à Rome du temps de Marius, où, sans l'intervention de César qui se dressa sur le chemin de cette rage publique, les destinées de Rome s'en fussent trouvées modifiées à jamais.

Mais ce qui, alors, eût été circonscrit dans Rome et les Etats barbares de sa dépendance, trouve aujourd'hui pour sa propagation un champ qui embrasse l'univers entier. Dans le monde entier, les forces d'assaut sont soulevées, et, dans le monde entier, les forces pour la résistance ne sont plus.

*
**

Le bolchévisme est ainsi la pente que suit l'humanité lorsque deux phénomènes se présentent : la décomposition de la vie d'une culture, et la décadence de l'esprit religieux.

L'athéisme moscoutaire n'est qu'une accentuation dans le sens nihiliste de l'esprit jacobin de France. L'un n'est que le prolongement de l'autre. De sorte que, lorsqu'on prétend que la France est de sa nature prémunie contre le bolchévisme, on parle avec peu de connaissance.

Le bolchévisme n'est pas une théorie dont le goût s'empare ou qu'il repousse. Il est l'esprit, l'impérium « *négatif* » des temps, la tentation qui pénètre par mille voies insoupçonnées tout organisme social, et que cet organisme accepte ou repousse, non *selon ses préférences*, mais selon ses forces.

Le bolchévisme est la dissociation des anciennes formes et de leur force vitale, et beaucoup de consciences l'absorbent sans le savoir, comme une subtile vapeur, cette vapeur pénétrant par les vêtements, s'insinuant jusqu'aux profonds organes; et c'est en cela surtout, dans ce rongement profond qui peu à peu oblitère les consciences et désagrège les antiques noblesses, et tout l'antique honneur, que consiste sa vraie victoire, permanente et de tous les instants.

La marche du genre humain a mis le genre humain dans le cas de ne plus pouvoir se passer pour vivre d'une épuration totale...

Mais n'aura-t-il, mes Frères, s'il veut se purifier, que les moyens qu'il avait pour rester pur et qui ne l'ont pas empêché de se corrompre?

N'aura-t-il, pour le conduire dans cette suprême purification, que les directions qui ne l'ont pas empêché de choir dans la haine de Dieu?

*
**

Certains catholiques ont poussé l'illusion jusqu'à croire qu'ils pouvaient transposer les données du bolchévisme dans le plan de leur régime confessionnel, se les approprier, les diriger, les adapter, faire du bolchévisme, qui est l'esprit de domination des instincts les plus violents libérés par les usures de tout le système idéologique sur lequel reposait l'autorité des anciennes classes, un mouvement de communisme chrétien... Autant croire qu'un bonnet de lingerie attaché sur la tête d'un loup affamé puisse conférer à cet animal les dispositions d'une respectable dame empressée à faire appel au sacrement de pénitence!...

*
**

Les idéologies civilisatrices sont les disciplines appliquées à cette nappe ininterrompue, semblable à un océan, et plus profonde que lui, et plus terrible que lui, qui s'appelle l'esprit humain.

Je parle de l'esprit humain dépossédé du Christ, de l'esprit humain d'après la civilisation et non d'avant-elle, de l'esprit humain devenu élément, et livré à lui-même.

Quand, en vertu des usures ou de quelque grande catastrophe de nature cosmique, les équilibres sont anéantis au sein des chimismes humains, les dynamismes spirituels qui dépendaient de ces équilibres et maintenaient l'architecture de la conscience sont rompus... Et apparaît alors la terrible volonté de puissance élémentaire du fond de l'homme, la volonté de puissance d'un principe analogue au feu, qui s'empare des derniers vestiges de l'antique idéologie, et, s'appuyant sur eux, s'en fait une effroyable justice pour inonder de ses torrents de lave ce qui reste de l'homme.

C'est alors que le bolchévisme prend son véritable nom, qui est le Volcanisme.

Quand on a plongé son regard dans ce feu humain, on commence à comprendre ce que signifie le « Christ », et ce qu'est « Dieu ».

« FUHRERISME »

HITLER a fait beaucoup plus que de sauver son pays : Il a apporté au milieu de l'immense fièvre de reconstruction des communautés humaines, et face à une solution, non seulement de péril mais de perdition sans espoir, une solution de force et d'ordre, qui respecte tout le passé et réserve et encadre dans son armature toutes les possibilités de l'avenir.

Au milieu de la débâcle de tous les principes et de la désagrégation de tous les éléments sociaux, le bolchévisme international et le national-socialisme allemand, loin de se réunir dans leurs objectifs et leurs méthodes, s'opposent radicalement.

Tous les deux sont constructifs, mais l'un détruit tout ce qui peut être détruit et l'autre sauve tout ce qui peut être sauvé.

Le principe qui est à la base de cette construction nationale-socialiste est le principe du Führerisme, autrement dit du Führer.

Et voici comment il fonctionne, et, d'abord

quelle est la construction qui permet à ce principe de fonctionner.

Le corps entier de l'Etat, autrement dit du peuple considéré dans son armature gouvernementale (car le gouvernement n'est pas en haut, en haut seulement, mais, par la structure même de l'organisme national, s'exerce depuis la base jusqu'au sommet), est soumis à des divisions qui sont les suivantes : D'abord en bas, tout à fait au niveau de la terre, de la terre nourricière, la première cellule : la famille; le père.

Puis, la deuxième cellule : quelques familles. C'est le « bloc », dirigé par un führer, appelé le bloc-walter.

La troisième cellule, la Zelle, six à dix blocs réunis, dirigés par un führer, qui préside au-dessus des führer précités. Ce führer est le Zellenleiter, ou le Zellenwalter.

La quatrième cellule est l'Ortsgruppe, formé de plusieurs Zellen, dirigé lui aussi par un führer placé au-dessus de ceux qui gouvernent les Zellen, et qui est l'Ortsleiter.

La cinquième cellule est le Kreis, formé de trente à cent Ortsgruppen (cette division correspond déjà à tout un vaste territoire pourvu d'organisations fort nombreuses), dirigés par un Kreisleiter ou Führer du Kreis.

La sixième cellule est le Gau, qui comprend plusieurs Kreis, trente à cinquante, ayant la superficie de quelqu'une de nos anciennes provinces, et dirigé par son führer particulier, homme fort important, le Gauleiter.

Et enfin, englobant tous les Gaus, au nombre de trente-deux, le Reich lui-même, c'est-à-dire l'ensemble administratif et familial de toute la vie allemande, et à la tête duquel commande et gouverne le Führer.

Cette description ouvre une première lueur sur la texture de l'édifice allemand, et fait apercevoir ce qu'on entend dire, lorsqu'on dit que le principe du Führer est le véritable personnage du gouvernement allemand.

Ceux qui croiraient qu'il n'existe au gouvernement allemand, comme au-dessus, et à la tête de la texture allemande qu'un seul guide, qu'un seul Führer ou dictateur, se tromperaient fort : il s'en trouve des quantités, autant que de divisions, de catégories et de groupes. Chacun de ces groupes, bien accroché à sa place dans l'enchaînement savant de l'édifice, possède à sa tête un Führer.

Nous n'avons plus ici, comme dans les pays parlementaires, la représentation des groupes, mais un principe d'action immédiate, qui, sous la forme d'un homme choisi parmi les meilleurs, déploie son dynamisme direct au sein des innombrables divisions de l'organisme. Et ce principe trouve son application à la base même de la société, parmi les groupes de Pimpfen et de Mäedel, petits garçons et petites filles, lesquels comptent tous à leur tête un Führer, un chef, un guide, relié lui-même par ses chefs supérieurs aux étages les plus

élevés de la direction de l'Empire. Et ce chef, ce guide est celui dont le caractère s'est avéré le plus fort et le jugement le plus sûr. Et ce jeune chef, comme tous ceux qui agissent au-dessus de lui, n'est pas seulement le meilleur, il est responsable ; et il a accepté volontairement et à l'avance toutes les conséquences résultant de cette responsabilité.

Ainsi, le chef, c'est-à-dire l'ordre, règne du haut en bas de l'édifice, dans une succession d'assises superposées, qui font ressembler la société allemande tout entière, non seulement en surface, mais en profondeur, à une vaste pyramide, dont l'armature inférieure reposant sur le sol, au sein de la famille même, et s'élevant peu à peu, apparaît au sommet, comme une pointe, sous la forme du Führer-Chancelier.

Que cela est loin de nous !

Lorsque, des gradins vieillis et usés de notre parlementarisme, nous regardons au moyen de notre lorgnette vers ces formes lointaines, nous ne comprenons pas, ou plutôt nous croyons comprendre... Nous interprétons les actes et les pensées des chefs du Reich en fonction des concepts de notre idéologie républicaine, et, tout naturellement et sans effort, nous appelons « dictature » l'idéologie de la nouvelle Allemagne.

On pourrait certainement répondre, en ayant pour soi toute justice, que la dictature, ici, s'il y a dictature, est la dictature des res-

ponsables et des meilleurs ; et que cette dictature, par tout ce qui est en elle, s'oppose irréductiblement à telle autre dictature que nous connaissons, et qui est celle des irresponsabilités.

Ici, l'organisation du peuple tout entier se confond avec la structure de l'Etat... et l'on y voit fonctionner l'un par l'autre, étayés l'un sur l'autre, les deux principes indispensables l'un à l'autre : le *principe démocratique et le principe des aristocraties.*

Le National-Socialisme est une démocratie, contrôlée et dirigée par une aristocratie tirée de son sein et qui se renouvelle constamment.

Le mot dictature ne convient donc pas, si nous lui attribuons simplement le sens qu'il eut du temps de César ou du temps de l'abbé Siéyès.

On se fera une idée beaucoup plus juste de ce qu'est la Constitution Hitlérienne, en la concevant à travers Hitler lui-même, non un Hitler dictateur, ce qui ne signifierait ici encore rien, mais Hitler tel qu'il peut être défini:

« La conscience populaire, élevée à son plus haut degré d'aristocratisme. »

Texte inédit d'après le Führerprincip, *d'Adolf Hitler, tiré de la* Reischschulungbrief *ou* Lettre d'éducation du Reich.

« *Jamais ne prendre une détermination par la pluralité des voix,* par le résultat d'un vote. Le Leiter écoute les diverses opinions et prend

une décision personnelle, sous sa responsabilité entière.

« Un *seul* homme peut porter une *responsabilité.* Dans une décision obtenue par suffrage, personne n'est responsable : car si, dans n'importe quel problème à résoudre, on consulte des experts et qu'ils ne soient pas d'accord, si on recourt au scrutin, et se fie à la majorité, il reste debout la question : « Qui porte la responsabilité ? » S'il est ensuite reconnu que le pas décisif a été fait, et que ce fut à tort, et qu'il eût fallu prendre l'autre direction, qui d'eux tous sera déclaré coupable? Tous et personne.

Non, on ne peut recourir qu'à un seul. Et la décision, si cet homme se sent responsable, sera prise avec bien plus de réflexion, de mesure et de force.

« *Il n'existe pas de résolution prise dans le Reich, pour laquelle quelqu'un ne porte pas sa responsabilité.* Voilà le plus haut principe du mouvement.

« Il est un principe d'une vieille et ancienne coutume germanique démocratique disant, non pas que la responsabilité existe en bas et l'autorité seulement en haut, mais que « *l'autorité est en bas* » et « *la responsabilité en haut* ».

« La plus haute situation doit recourir en dernière instance, en dernier ressort, au peuple, car nous sommes tous *redevables* au peuple et *responsables* vis-à-vis du peuple.

« *Aucune des questions résolues ou claires*

n'a besoin d'être soumise au vote, on ne doit décider que sur les choses qui ne sont pas éclaircies.

« Quelles sont les choses qui ne sont pas éclaircies, et pour qui ne sont-elles pas éclaircies?

« Il y a des choses, dans la direction spirituelle d'un mouvement, qui contiennent des difficultés dans l'acte de la connaissance et dans leur solution. Sur ces choses, il se peut que ceux qui sont à la tête (et je suppose que ceux qui sont à la tête ne sont pas les plus bêtes), ne soient pas encore en mesure de se faire une opinion nette. Et ce sont ces questions-là qu'il faut résoudre. Qui va les résoudre? La masse? La masse des gens du parti? Questions sur lesquelles les meilleures têtes du parti n'ont pas encore réfléchi, sur lesquelles elles sont encore sans lumières!... Faudrait-il donc statuer en s'adressant à un cercle élargi pour obtenir un accord basé sur le nombre? En ce cas, le directeur spirituel ne peut qu'être dessaisi, car, logiquement, c'est la masse qui dirige alors. Mais alors, qui porte les vraies responsabilités? Quel est — et croyez-vous même cela possible? — *quelle est la forte personnalité qui voudra accepter la responsabilité d'une décision imposée par la majorité,* par n'importe quelle majorité qui la lui a octroyée?

« Nous avons vu où menaient ces principes du monde bourgeois et marxiste! Ils ont bien exécuté ce que la masse ordonnait, mais

ils n'ont jamais, bien entendu, eu le courage d'en accepter la responsabilité.

« La direction d'un Volk, n'est pas, ne peut pas être un simple organe exécutif.

« Quand personne n'est prêt à accepter la responsabilité, cela conduit à l'abaissement de toute autorité, et de là à l'amoindrissement de toute valeur personnelle. Ce n'est pas un hasard, si, seules, les plantes les moins bonnes et les plus faibles dans ces démocraties là ont grandi et pu s'élever. Une véritable et grande personnalité ne pouvait pas, dans ces conditions, apparaître.

Et si l'on répond : « Mais vous aussi, vous avez recours au vote? » Oui, mais seulement dans les grandes et claires tâches, et par un oui ou un non. Ce qui veut dire : si je veux faire faire au peuple un pas dans le rétablissement de son honneur et de sa liberté, je veux que le peuple, le Volk comprenne et soit derrière moi. Et je ne vous dirai pas: « Je voudrais bien faire ce pas, mais je dois d'abord être couvert. D'abord il faut voter, et alors, seulement si le vote réussit, je risquerai ce pas. » Non, cela, une véritable Führung, une véritable direction N. S. ne le fera pas. Non, vous prendrez votre engagement et, alors, seulement après, vous direz : « Peuple, en notre âme et conscience, nous avons pris notre décision, maintenant juge. » Et nous savons très bien comment alors le peuple juge (car il sait avec quelle conscience profonde ceux qui sont à la « pointe » ont assumé la responsabilité).

Et, plus on en appelle au peuple de cette façon, plus le peuple a la connaissance d'avoir à sa tête une direction résolue, plus décisivement il se tiendra à côté de cette direction, ferme et confiant. Car le peuple dans son fond est sain. Il a un noyau sain. Et les mauvais systèmes et mauvaises directions, même durant des siècles, ne réussissent pas à corrompre, à tuer ce noyau sain.

« Mais on va me dire : « C'est donc un gouvernement sans le peuple? »

« Non! Ce serait le cas si un seul homme arrivé au sommet de la nation déclarait : « Je règne. » Alors on pourrait dire avec raison : « Pourquoi règnes-tu? Pour quelles raisons règnes-tu? » N'importe qui pourrait y entrer et faire la même chose. Non, non, un vivant organisme du peuple se trouve derrière cette direction. Et cette direction, c'est le peuple lui-même, le Volk.

« ...Dès les premiers jours de ce mouvement, j'avais la conviction : ce parti sauvera l'Allemagne et l'élèvera. Ce n'est pas un hasard qui m'a fait prendre le pouvoir, mais ce fait avait pour base les fondements de la nécessité, on peut dire les fondements d'une loi naturelle. »

LES ORDENSBURGS

Cette grande œuvre de création humaine trouve son couronnement dans une institution que ne désavouerait pas l'esprit des maîtres de l'Ordre Teutonique, institution parachevant d'une façon impressionnante cette organisation première et qui peut être appelée : « L'Ecole des Führers. »

Trois burgs : Burg de Crössinsee, en Prusse orientale, Burg de Vogelsang, dans le pays du Rhin et Burg de Sonthofen, en Bavière.

Modernes Oppidums, d'un caractère très allemand, élevées dans cette architecture forte et nue qui porte l'accent des conceptions du nouveau régime.

On a en face de soi de hautes constructions, tenant du château fort et du monastère médiéval, quelque chose qui fait penser au Krak des Chevaliers.

Lorsqu'on a compris ce que c'est que le Führer dans le Reich allemand, comment le Führer, armé pour toutes les circonstances, se

trouve distribué, placé, et fixé, à tous les détours, à tous les carrefours, dans tous les souterrains et au haut de toutes les tours, et à la pointe de tous les clochers de la vie allemande, on apprécie à sa valeur l'importance que prend dans la conscience allemande, dans la théorie allemande, dans l'espoir allemand, dans le ciel allemand, la silhouette pierreuse et héroïque de ces burgs, d'une expression neuve, si étonnamment forte, et qui déjà, dirait-on, ont en eux-mêmes quelque chose qui les destine à compter dans 3.000 ans parmi les ruines les plus typiques où s'exprimera une des plus grandes phases de l'histoire de l'homme.

Je sais comme quiconque ce qu'un esprit de culture latine, orfévré en sa plus intime subconscience de tous les ors de la subtile connaissance humaniste, peut objecter contre cette dénudation barbare et tout ce brutal passage à la chaux! mais je sais aussi ce que représente à cette heure de la vie ou de la mort des sociétés, l'apparition soudaine sur ces hauteurs rocheuses, de ces trois grandes burgs extraordinaires, dont l'immense drapeau claquant à croix gammée et le silence austère dominent toute l'Allemagne.

Tous érigés dans des lieux d'incomparable élection.

Il faut rouler longtemps pour arriver jusqu'à eux, à travers des forêts, à travers des plaines, à travers des solitudes.

Et quand on les découvre enfin, et lorsqu'on s'approche, on entre dans la saisissante émotion des immenses horizons déployés tout autour.

Les pyramides d'Egypte empruntent aux lignes et aux couleurs du désert. Ces Ordensburgs, les trois Ordensburgs, complètent leur grandeur par celle des espaces qu'ils surveillent.

Ces forteresses font vivre dans la pierre l'esprit dont elles sortent : tout cela est nouveau, tout cela est plein, tout cela est bâti sur une grande plate-forme historique, pour un nouveau monde.

Vogelsang (le chant de l'oiseau), aux environs de Cologne, dans l'Eifel, près de Gemünd, est peut-être la plus importante, dans sa puissante nudité pierreuse : elle fait penser à un antique rêve de Chevaliers.

L'homme, ici (c'est du moins l'impression première), l'homme, l'individu n'est plus rien : ce qui prend toute la place est ici, comme le beffroi médiéval dans nos cités et nos bourgeoises places publiques, la haute tour à forme quadrangulaire, seule dans le ciel et la pierre, tour au colossal et pur agencement, dont cette pierre, pierre d'Allemagne, empruntée au sol même sur lequel reposent les fondations, est l'incorruptible élément.

Nous savons tous ce que vaut l'art de la ciselure dans la cuirasse d'un François Ier, ces niellures d'or, aux motifs les plus raffinés. Nous savons de quelle grâce d'esprit ces travaux humains sont descendus, et ce qui les recommande à notre amour; mais les temps sont venus où les niellures d'or cessent d'être les fleurs artificielles que notre esprit appelle à son secours. Ce qu'elles furent n'est plus. Les temps réclament d'autres austérités.

Appuyé de sa tour, à des altitudes qui ne laissent au-dessus de lui rien dans le ciel, se développe en son style saxon le maître-bâtiment principal. Ce haut bâtiment, d'une pierre dure et nue, que ses proportions en longueur font paraître plus près de la basse terre, donne, avec ses mille fenêtres égales, l'impression de quelque austère dortoir d'un monastère guerrier.

Au-dessous, par succession de terrasses, d'autres bâtiments, de même architecture froide et pure, influence des temps nouveaux, souvenir transfiguré de l'architecture de fer que l'époque que nous venons de vivre a multiplié dans ses usines. Toute la Burg est ainsi suspendue au-dessus des espaces.

Les proportions de cet ensemble sont à l'échelle de l'horizon. Tout l'alentour, au loin, répond à cet élan de la pierre humaine.

Emouvante construction, aussi religieuse que guerrière! Une leçon a été apprise dans

l'humanité, et toutes ces toitures alignées sous l'ample ciel, proclament cette leçon, dans la discipline de leurs mansardes militaires.

Franchie l'entrée monumentale, l'on entre dans le Burghof.

L'immense cour est appelée la Cour de la Burg. On passe le portail. Deux aigles de pierre sur la pelouse vous reçoivent. La dimension de ces grands animaux égale celle des monstres de l'allée de la dynastie des Ming, à l'Empire de la Chine, Ils se font face de chaque côté de la perspective, ouverte immensément vers les azurs secrets des fonds du domaine.

Si l'on gagne la terrasse d'où cette perspective apparaît, l'on a sous les yeux la masse ordonnée des corps de bâtiments affectés au service de la forteresse. De cette galerie, soutenue par des fermes à claires voies, formées à l'air libre de madriers qui ont toute la force et la massive puissance d'arbres entiers, l'œil plonge au delà des terrasses, vastes comme des plages.

C'est là-bas l'Eifel et ses étangs tranquilles.

Et tous ces bâtiments, à droite et à gauche, dans un ordre parfait, sous leur immense drapeau hitlérien, laissent à découvert à l'avant-dernier étage inférieur, au milieu des verdures, le Thingstätte, le forum ou arène de théâtre, pourvu de ses gradins en demi-cercle et de son mont-latin. Du point calculé, situé vers le centre du milieu de la scène, corres-

pondant à celui de la conjonction idéale de tous les rayons vibratoires, la voix qui s'élance atteint à tous les espaces compris dans le domaine.

Et plus bas encore que les dernières terrasses, tout au fond du profond paysage, apparaissent dans des forêts touffues les grands lacs solitaires.

Je laisse ici ma dépouille de Français lassé, lassé des fades redites d'une pensée morte, et je regarde du fond de mes yeux cette abbaye de guerriers, destinée à former des chefs pour un gouvernement d'Empire.

Ce que j'appelle ici regarder, ce n'est pas s'efforcer d'enregistrer la couleur gris souris des pans de murs, pas plus que la netteté coupante et rigide des contours, sur la pâleur de l'air, c'est voir le côté « grand peuple » de cette conception, de cette création qui tient de la forteresse, d'une gigantesque solitude pour templiers, d'une école pour « héros invincibles », comme on en voit dans les romans de Chevalerie : c'est voir le côté spirituel de cette architecture, la pensée qui est comme le ciment de cette édification, à l'égal de celle qui régla les étonnantes arêtes convergentes des pyramides d'Egypte.

En écrivant tout ceci, je pense surtout à Vogelsang, mais ce que j'en dis s'applique dans les mêmes termes à Crössinsee, et à Sonthofen.

Les trois grandes Burgs, consacrées à la

même tâche de formation humaine, sortent architecturalement, dans toutes leurs grandes lignes, de la même conception, mêmes longs bâtiments simples, sévères et forts. La même tour. A Crössinsee, cette tour est ronde au lieu d'être quadrangulaire, et peut-être un peu moins capitale. Celle de Vogelsang laisse un souvenir inoubliable par ses proportions et son air de donjon de guerre du temps des Barberousse. Surtout là où elle s'érige, au bord du bleu de l'espace et plus haut que toutes les montagnes de l'Eifel.

J'ai un cœur de Français et je le sens bien, mais j'ai aussi un cœur de ce temps-ci, et, avant d'être Français, je suis ce que je suis devant Dieu, un homme, et je m'attriste ou je me réjouis, selon l'esprit que me révèle l'œuvre de la main de l'homme.

Je ne décrirai pas ici les détails des dispositions intérieures, ni ces bâtiments pour cinquante Junkers, ni ces dortoirs pour vingt hommes, pourvus de tous les accessoires d'hygiène et de confort désirables. Tout est là passé au nickel et au vernis de majolique. On y trouve, outre la salle de repos, et toutes sortes de lieux de réunion pour les études et les délassements, une bibliothèque fort importante (celle de Crössinsee prévoit la place pour vingt mille volumes), une piscine, un hall pour les sports, une salle de conférences.

Un esprit de bure est l'habitant de ces forteresses de la purification.

Mais à Vogelsang, à cause du caractère des choses et des hommes, c'est plutôt la bure des Chevaliers, à Crössinsee, plutôt la bure des paysans.

C'est par Crössinsee que débute le cycle. A Crössinsee on développe la résistance physique et l'on forme le caractère.

A Vogelsang, est donnée l'éducation spirituelle : toute la science dont leur âme a besoin pour rester en accord avec la grande conception dont ils sont les hommes d'armes.

A Sonthofen, ils se perfectionnent dans la voie professionnelle qu'ils ont choisie.

En ces enceintes est appelée à se former désormais les hommes qui seront l'élite de l'Allemagne. Non plus des lauréats désignés sur de théoriques et médiocres réponses, mais les grands et beaux caractères, exercés par de longues expériences, éprouvés sur le fer.

On appelle ces hommes des Junkers. Le mot est ici heureusement choisi, qu'il s'applique, soit à un fils de l'ancienne aristocratie, soit à quelque enfant issu des régions sociales les plus obscures.

Les Junkers étaient, par définition, les fils des gentilshommes terriens, quand ils entraient au service en qualité de simples soldats. Les jeunes hommes qui s'instruisent sous ce drapeau ne sont qu'exceptionnellement des fils de gentilshommes mais ils sont tous, personnellement, gentilshommes.

Futurs leaders de l'Idée, ces jeunes gens ont déjà absorbé par quatre années d'activité au

sein du parti les principes essentiels, qui sont des principes de vie, beaucoup plus que des principes politiques. C'est en cela d'ailleurs, dans la substitution des lois de la vie aux règles de la politique, qu'a consisté encore la révolution.

Voici comment il est procédé à l'élection de ces mille hommes privilégiés, qui viennent tous les ans recevoir la formation du caractère et de l'esprit qu'exigent les tâches multiples d'un chef.

On les choisit de 20 à 26 ans. Ils doivent au préalable avoir appris une profession ou un métier. Tout espoir d'entrer dans cet ordre est fermé à qui n'a pas commencé par apprendre. De plus, chacun a dû prouver son dévouement au Parti, en s'employant à son service pendant une durée de quatre ans, dans l'H. J., ou comme S. A., ou S. S., sans recevoir de paiement.

En chaque Gau ont été recherchés et notés, les plus supérieurement doués au point de vue du caractère (le caractère est essentiel), des clartés de l'esprit et du sens politique. Cent cinquante jeunes hommes sont ainsi, au bout d'une année d'observation, réunis dans chaque Gau. On les étudie, on les éprouve, et, en dernier lieu, une commission chargée de cet office en choisit trente sur ce nombre. Soit mille hommes environ. Mille hommes, tous les ans, sortent ainsi du cycle des trois Ordens-

burg. Au bout de dix ans : dix mille hommes. Dix mille Führers.

Mille hommes d'élite, et dans la force de l'âge, sont placés à toutes les arrivées, à toutes les jointures de l'organisme allemand.

Et, de grâce, n'écœurez pas mon âme avec votre éternelle mentalité de factionnaire dans sa guérite ; il y a une autre œuvre qui se fait là que celle d'une nation plaçant ses buts dans la destruction de la France! La destruction de la France n'est pas un but ! Aujourd'hui la France a plus à craindre d'elle-même que de l'Allemagne !

*
* *

Lever à six heures. Un quart d'heure de sport. Le drapeau est hissé.

Je me souviens de cet immense drapeau, une hampe de quinze mètres, un drap à couvrir une maison. Le drapeau hitlérien, naturellement : croix gammée noire sur fond blanc et le tout sur fond rouge. Je me rappelle un jour de grand vent et de pluie. Le drapeau claquait et ses claquements parmi la burg tonnaient comme le canon.

Ce n'était pas un spécial jour de fête, on n'honorait particulièrement personne dans Vogelsang ce jour-là, et pourtant, en entrant dans la grande salle des repas, — salle qui s'éloignait en profondeur à plus de trois cents pieds — mon esprit fut saisi par la vue d'une blancheur immaculée qui, sur toute l'étendue

des tables, remplissait uniformément cet espace.

Telle était l'étrange surprise causée par ce spectacle inaccoutumé, que l'on restait hésitant et muet, cherchant dans ses propres inductions quelque explication rationnelle susceptible, devant tant de blancheur immobile et absolue, de constituer une réponse à l'étrange question que se posait l'esprit. Il n'y en avait pas. En vérité qu'avait-on là devant soi, dans cette salle des repas? Qui pouvait bien rendre compte de l'existence en ce lieu de ce qui paraissait être des étendues virginales de lotus blancs ? Que signifiait, vue de ce seuil, la présence de ces mystérieuses blancheurs d'une mer cristalline ?... D'où provenait ce paysage pur du pôle ? Ou était-ce là le silencieux apprêt de quelque neigeuse fête du Nord, célébrée à la gloire d'un lointain et fabuleux roi des cygnes?... Quelque vision du vieil Andersen ?

Je m'approchai : Toute cette blancheur était due à la répétition des mille couverts immaculés, drapés chacun dans sa serviette impeccable, pliée comme une fleur, en même temps que près de chaque verre, dans son vase de cristal, reposait en son large épanouissement floral une grande marguerite-reine... une grande marguerite-reine satinée et lustrée et renvoyant ses rayons blancs, comme tel chef-d'œuvre sorti du divin métier des magiciens de Meissen !

Vous qui recevrez, par l'entremise d'une

pâle et faible lecture, l'impression atténuée, mais cependant authentique, de ce fait singulier, n'ayez aucun doute : une si franche et pure blancheur et un tel fleurissement pratiqué par ces mille jeunes hommes, demain les conducteurs d'un peuple, en dit long, à cette heure des souillures, sur la valeur de sang et d'âme apportée par cette humanité qui se lève pour être une force inébranlable. Elle en dit long sur ce qui s'élabore dans l'âme des Germains, sur ce qu'ils veulent sauver d'eux-mêmes en eux-mêmes, en l'arrachant aux démoniaques maux humains qui jadis méritèrent ou amenèrent le déluge... Elle en dit long sur ce que fut dans l'âme germanique la continuité de cette fleur de pureté qu'ont proclamée les mythes de sa race.

Pour moi, devant cette blancheur parfaite, au sein de laquelle sont réunis ces jeunes mille chevaliers du Vogelsang, je ne puis m'empêcher de penser à l'âme des Lohengrin et des Parsifal, de suivre du regard entre ces deux puretés un rapport de fidélité millénaire et d'indestructible descendance, de voir qu'à travers le même sang, la pureté dans la légende et la pureté de l'homme nouveau tiennent à la même branche fleurie de l'arbre de Dieu.

Dans le malheur dont a été frappée l'âme allemande, châtiment mérité ou non, mérité peut-être, mérité sans doute, mérité je crois, cette âme a dû trouver dans ses richesses cachées, dans ses richesses enfouies, la voix

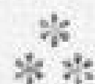
pure par qui lui fut redite, en termes primitifs, c'est-à-dire éternels, l'éternelle, l'unique vérité humaine.

Elle a voulu redevenir pure pour retrouver l'Unique. Et la pureté fut le chemin, et l'Unique reste le but.

Je plains les hommes qui verraient cela sans être émus, sans reconnaître dans cette blancheur l'expression vivante du « mouvement » — Bewegung, — de purification humaine, qui s'affirme ainsi magnifiquement devant les yeux de notre attente.



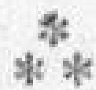
L'homme a dans les mains des puissances plus hautes que celles de la politique, et par suite les raisons politiques sont loin d'être pour la politique, son levier le plus important et le plus souverain. « La politique, c'est la fatalité », a dit Napoléon, voulant dire par là, que la politique qui n'est que politique est un enchaînement que l'homme ne conduit pas, mais dans lequel il est un enchaîné. Et bien qu'une telle opinion soit susceptible de s'attirer les railleries de la pensée « positive » et libérale, c'est elle qui circule dans l'air que l'on respire sur les hauteurs de Vogelsang et de Sonthofen, dans l'air révolutionnaire de Sonthofen et de Crössinsee, dans la blancheur révolutionnaire des bouquets du grand réfectoire.



On raconte que pendant les croisades, un bateau chargé de chevaliers allemands blessés aborda à l'île de Malte, afin de demander du secours. Mais les chevaliers de l'île ne jugèrent pas à propos d'accéder à la prière qui leur était faite. Les chevaliers allemands furent recueillis par un bateau de la Hanse, les soins nécessaires leur y furent prodigués, et sur ce bateau, ils fondèrent un ordre qui fut appelé l' « ordre de Marie », (d'où Marienbourg, le lieu où ils se fixèrent) et qui devint l'ordre Teutonique.

Il semble qu'un lien puissant, encore indétruit, resté vivace, relie ces burgs crénelées et fortifiées de l'âge où vivait cet antique ordre teutonique, à ces solides Ordensburgs ancrées en terre de la manière qu'il faut pour être des plates-formes sous le pied des hommes forts dont le monde, autant que l'Allemagne, a besoin aujourd'hui.

Et je crois qu'ils le sentent, ces jeunes Chevaliers de l'Allemagne nouvelle, et cela, non point romantiquement, mais dans leur sang et leur chair.



Un petit que j'ai vu là-bas, et avec qui je me suis promené sur les hautes terrasses de Vogelsang, il pouvait être âgé de vingt-quatre

ans, me fit une réponse que j'ai voulu conserver ici.

Je regardais près de moi, le jeune fragment d'Allemagne, le morceau de paysage allemand que formaient sa tête blonde et ses yeux bleus...

— « Et alors, ici, que faites-vous?... Quel est le principal de vos occupations? »

— « J'étudie la conception du monde », me répondit-il doucement.

***

« Un changement radical est intervenu dans la façon de prendre la vie. Une valeur positive de la vie s'est imposée à la conscience, accompagnée de la révélation de tous les principes de conduite et d'action qui la rendent possible. Et cette conduite et ces principes sont complètement étrangers à ceux qui, jusqu'ici, depuis le commencement de l'ère des grands développements modernes, ont régné dans la politique intérieure et extérieure des Etats. Et ce qui est venu au tout premier plan, et l'on peut même dire au seul plan, c'est l'homme lui-même. La Révolution française de 89 est dépassée. On a compris que le destin des Etats, et celui du monde tout entier, dépendait pour demain de la valeur intrinsèque des hommes, que la grandeur, la noblesse, la perfection du monde était l'œuvre de la grandeur, de la noblesse, de la perfection de

l'homme qui le pense, qui le représente, qui le dirige.

« Nous nous refusons à penser et à être », ont-ils dit, comme si la création de Dieu ayant eu lieu une fois pour toutes, l'univers et l'homme dans l'univers n'ont qu'à accepter dans la passivité toutes les phases de l'écoulement fatal des choses. »

« Nous refusons de nous croiser les bras sous le déterminisme des prétendues lois de la matière.

« Ce que nous voulons est intérieur, est une construction intérieure... Mais nous la voulons!... Oui, cela, nous le voulons!... nous ne permettrons pas qu'on nous empêche de construire devant Dieu et devant les hommes ce qui doit être construit!

Sur quoi donc vous appuyez-vous pour déclarer que vous n'avez pas besoin de comprendre l'esprit d'où procède ce que nous voulons qui soit construit?...

Peut-être construisez-vous quelque chose vous-même?... Quelque chose que nous ne savons pas?... Dites?... Est-ce cela, par hasard? »

*
* *

Et ce que je dis ici me remet en mémoire quelques lignes du tragique et pur Moeller van den Bruck, quand il écrivait, au moment de la Révolution allemande (faisant allusion à cette méthode meurtrière de l'intelligence de nos temps : l'explication de toutes choses par

les lois fatales de la matière) : « Quant à nous, Allemands, pour autant que nous ayons été des économistes, nous sommes descendus jusqu'à un tel degré de la pensée humaine que nous aurions pu parfaitement prononcer ces mots invraisemblables : l'économie, c'est la fatalité. Oui, jamais la pensée allemande, jamais aucune pensée de langue allemande, n'était descendue aussi bas. Après cela, il ne reste plus qu'à périr ou à revenir en arrière : périr ou revenir en arrière intellectuellement, et par suite, périr ou revenir en arrière politiquement. »

On sait comment ce jeune esprit vigoureux s'est à lui-même fermé dans un geste irréparable tout espoir de voir jamais de ses yeux la lumière qui l'appelait. Je ne veux pas séparer de la figure ardente des jeunes hommes vivant dans ces Burgs jeunes chevaliers de l'idée nouvelle, des pensées exprimées en ce livre « *Le IIIe Reich* », écrit avant Hitler, mais qui contient déjà avec tant de force le principal et comme l'ébauche lumineuse de sa pensée.

Voilà ce qu'ils ont trouvé en eux. Il n'y a qu'à regarder leurs drapeaux pour reconnaître à côté du génie des temps de Frédéric la survivance des insignes de l'antique Germanie. Dans leurs grandes Burgs, ils marchent au pas, sans s'embarrasser des subtilités inutiles et sans lendemain qui foisonnent ailleurs dans les têtes et ne les dépassent jamais; et on les entend, qui murmurent tous ensemble

des paroles ayant toujours le même sens, comme a toujours le même sens le vent des grandes forêts d'Allemagne.

« Nous voulons pour notre peuple la discipline et l'honneur. Nous sommes en Allemagne des Chrétiens; les Bolchévistes sont des Athées. Les Bolchévistes veulent détruire le monde ; nous, nous voulons construire notre pays. Le Bolchévisme veut perdre les pays nationaux; nous, nous voulons que notre pays vive; mais nous ne voulons pas que ce soit aux dépens des autres. »

« C'est contre l'avilissement de l'homme matérialisé que s'est élevé, après Hitler, l'homme allemand, et c'est pour arracher l'homme mondial à cet avilissement, qu'il y a des milliers de jeunes hommes qui viennent étudier et se former dans les Ordensburgs germaniques. Si nous comprenions mieux l'ordre des grands mouvements qui se sont succédé depuis l'invasion de la Rome sémitique par les Barbares, en passant par le couronnement de Charlemagne et l'érection de la cathédrale de Reims, pour aboutir à la Révolution française, nous comprendrions mieux le sens profond, historique, de ces grandes marguerites qui fleurissent chaque place des jeunes croyants du nouveau monde, *jeunes aspirants à se régénérer*, dans la grande salle des repas de Vogelgang.

. . . .

*
**

Sur les hauteurs de Sonthofen, en Bavière, chacun se perfectionne dans l'éducation particulière à la voie qu'il a choisie : politique, diplomatie, sciences militaires.

Tout ce qui paraît dans le monde sous forme d'idées, de thèses ou de systèmes, est étudié en ce lieu, et cela par rapport à l'idée essentielle de la doctrine, en fonction de la nouvelle « conception du monde » ; « par rapport, comme ils disent, à ce qu'a proclamé Hitler et ce qu'ont affirmé nos principaux penseurs. La grande question pour nous en toutes choses, est de savoir si cette chose est bonne pour notre race ou si elle doit lui nuire. Maintenant, ajoutent-ils, nos maîtres ne sont pas des hommes qui enseignent, ce sont des hommes qui ont *vécu leur vie* ».

*
**

A Crössinsee, dans la maison du Commandant en second, maison isolée au milieu des pins, sur le bord d'un grand lac froid aux vols d'oies sauvages comme il en est beaucoup dans cette Poméranie.

Crössinsee est plus bas que Vogelsang. Les bâtiments sont plus simples, plus monastiques.

J'ai pris place dans la salle à manger du Commandant P. E. Il a parlé et je reproduis

ici toutes ces paroles, sans y rien changer... :
« Le National-Socialisme, me dit-il, présente au point de vue historique, en Allemagne, autant d'importance qu'en France la Révolution dont nous disons : La Grande Révolution Française. »

« Une révolution vaut à raison du sentiment national qui la développe.

« Ce qui fait la différence fondamentale entre les deux révolutions, la Française et la nôtre, c'est que la Française a une portée universelle, et que l'Allemande a été faite pour l'Allemagne. On craint parfois en France que la Révolution allemande ne tente de se répandre en France, de la même façon que la Révolution française a aspiré à se répandre dans le monde. Le Français croit cela, parce que sa propre révolution a tenté cela. Aussi l'Allemand comprend-il que ce raisonnement du Français qui raisonna jadis en impérialiste, le porte à croire impossible que l'Allemagne se borne à raisonner en Allemagne pour l'Allemagne.

« La France a toujours eu du reste un peu de ce regard là du côté des choses de l'Allemagne. Quand les Turcs menacèrent Vienne en 1683, tous les peuples d'Europe s'unirent pour défendre la route du Danube. A leurs yeux, la question de race passait avant tout. La France elle, s'allia aux Turcs pour faire pièce au monde germanique.

« En bref, le but, l'objet de notre révolution a été la régénération du Peuple. Non pas l'ac-

cession du peuple au pouvoir, mais : Ré-gé-né-ra-tion du Peuple, et du peuple allemand.

« Il en est résulté que le peuple allemand sent maintenant son unité autrement que lorsque cette unité n'était qu'un fait résultant d'une déclaration politique et gouvernementale.

« Il y a une telle union maintenant dans le peuple allemand, que lorsqu'un Allemand souffre à l'étranger du fait d'un autre peuple, tous les Allemands ressentent cruellement cette souffrance, le ressentent, je veux dire, dans leur amour.

« Quand Gustloff a été tué en Suisse, tous les Allemands l'ont ressenti profondément. Cette régénération dont je parle, cette régénération du peuple a eu trois manifestations, ou trois retentissements : elle a été culturelle, morale et sociale.

Il continua :

« En France le potentiel de guerre joue un grand rôle, en Allemagne ce qui joue actuellement le plus grand rôle, c'est le potentiel de culture.

« L'armée allemande a pour rôle principal de protéger, comme un vêtement protège le corps, le potentiel de la culture allemande. Et ce potentiel ne doit subir aucune diminution dans ses sources, car il est appelé à se réaliser complètement dans le plan clair et universel des actes. Albert Dürer est protégé par cette armée, de la même façon qu'un train précieux est mis sous la sauvegarde d'une

assurance contre les risques meurtriers. Les Allemands nouveaux, comme les Allemands d'autrefois, d'ailleurs, mais tous et avec des raisons nouvelles, ne permettent absolument pas l'abaissement du Trésor national.

« Disons ceci qu'il n'y a communauté que là où il y a Fürhung : Direction.

« Ici *Direction* signifie deux choses: l'orientation de la Communauté en marche, et l'acte de commandement qui, parti de la tête de la communauté, décide de cette direction.

« Mais toute communauté vivante est une communauté en marche, est une communauté qui donne l'impression quand on s'y plonge, de travailler pour des réalisations objectives dont le plan et la vision sont nourris des éléments de sa conscience la plus profonde.

« Une révolution a pour sens l'abandon d'une direction, d'une marche commune dont le peuple s'est désintéressé, comme d'un commandement auquel il ne croit plus, et qui correspondait à l'hégémonie reconnue et acceptée d'une certaine classe historique ou couche sociale, et ensuite l'adoption d'une nouvelle direction, d'une nouvelle Führung, ou marche commune sous un ordre nouveau, mais qui ne prend plus son autorité et sa force dans les prétendus droits d'une classe historique particulière, d'une *couche sociale particulière.*

« La Révolution française a été un mouvement qui s'est donné pour objet ou a eu pour résultat de détruire la prééminence et le pouvoir de la classe, ou strate, aristocratique, et

de lui substituer la strate sociale correspondant à la classe d'hommes appelée la bourgeoisie. Et aujourd'hui ce que fait le bolchévisme, c'est vouloir organiser de façon grandiose ce qui reste, le déchet de dessous l'anéantissement des classes disparues. Tandis que la Révolution Nationale-Socialiste n'a rien rejeté de ce qui est Allemand, n'a rien éliminé des éléments du passé, mais les a appelés tous ensemble à l'œuvre de régénération commune, chacun pour les richesses et pour les bonnes volontés qu'ils représentaient, et les a fondus tous ensemble.

« Voyez-vous, on ne peut pas commencer une révolution par une suppression de vie. Le N.-S. s'est contenté d'instituer des camps de concentration. Mais on s'est efforcé de ménager autant qu'il était possible le sang allemand qui s'opposait à ce que nous voulions instituer. Le peuple allemand avait perdu trop de sang pour qu'on ne lui en fît pas perdre encore dans les combats d'une lutte de classes.

« Ce qu'il fallait avant tout, c'était travailler à créer un esprit contraire, où la lutte de classe n'apparût plus comme fatale et nécessaire. Et, voyez-vous, ce résultat-là n'a pas jailli d'une philosophie d'école mais, chez ceux qui étaient à la tête, de la pratique de la vie et des masses. »

Je vois encore la pièce demi claire, demi

sombre, dans laquelle nous parlions... Un ou deux uniformes noirs, immobiles, écoutaient.

Par la fenêtre, brillaient les grands lacs lointains, ça et là survolés de goélands remontés de la Baltique, et au delà, s'obscurcissaient les immobilités profondes des grandes forêts vertes.

Ce Commandant de l'Ordensburg avait une valeur certaine, et c'est à cause de cette valeur qu'on l'avait placé à la tête de ce monastère de guerriers.

Il était là, devant moi, dans son uniforme brun, sa bure soutachée de nickel, avec sa forte tête colorée et réfléchie, laissant voir une espèce de pointe de lumière entre le pli de ses deux forts sourcils blonds, rapprochés par son effort de pensée et son désir parfaitement manifesté de prononcer des paroles qui, par mon intermédiaire, fussent un message à la France, un message aux esprits de sa trempe, aux âmes de fer qui sont en France. « Un message... » Oui, un message, fort et simple. Les idées étaient simples. Simples, mais profondes. Bien plus profondes que si elles eussent été subtiles. La subtilité a rarement ses racines dans la profondeur.

Il parlait, comme si j'eusse été un Templier de France, un des derniers Templiers de France, une espèce de dernier survivant des massacres et des brûleries de la Cité, venu entendre et recueillir les pensées sérieuses de quelque rude chevalier de l'Ordre Teutonique.

Il ne semblait pas, de temps en temps, s'in-

terdire d'enfoncer une petite pointe, ça et là...

« Ce qui est étranger, me disait-il, a le don de paraître barbare aux Français. Les Français ont une pente à appeler *barbare* ce qui n'est pas né de leur génie. Et pourtant la Révolution française a emprunté ses idées à Locke! »

Il n'aimait certainement pas la Révolution française. Dans tous les cas, il manifestait là cette tendance, qui n'est pas sans doute particulière aux esprits d'Allemagne ou de France, mais de tous les pays, de toujours s'efforcer d'expliquer une idée par un emprunt fait à une autre idée qui fût sa soi-disant génératrice. Là où est descendue la sonde de Locke se trouvaient certaines couches idéologiques qui furent les mêmes que celles auxquelles puisèrent les inspirateurs de la Révolution. Je pense qu'il en fut ainsi; comme je pense que ce n'est pas dans Platon que Saint-Jean a *emprunté* sa doctrine.

Dans tous les cas, selon mon chevalier allemand, si la révolution a emprunté ses idées à Locke, c'est dans le cœur allemand, c'est dans la vie allemande que la révolution allemande a puisé les siennes.

L'ancienne Allemagne libérale, pendant tout un temps, fut, idéologiquement, une colonie française. La constitution de Weimar fut un essai pour tâcher de mettre les idées allemandes dans le même moule que les idées françaises.

Mais il y a des différences entre les peuples,

et la manière dont ils réagissent, et la force avec laquelle ils réagissent est ce qui les distingue.

« Nous ne voulons pas d'une *Führungschüte*. En 1918, l'Europe nous a dit : « Si vous voulez chasser le Kaiser, vous aurez le pain et la liberté. » En fait de pain, nous avons eu le traité de Versailles.

« Même si une *Führungschüte* était allemande, les Allemands n'en voudraient pas.

« Toute *dictature*, les Allemands la rejettent.

« Staline est un dictateur. Il s'est imposé par la force.

« Ici, c'est *l'amour du peuple* qui maintient à la suprême place le Führer approuvé.

« En France, règne la *dictature de la majorité*. Ce système heurte notre logique et notre conscience. Ce qui nous heurte en lui, c'est de voir après les élections françaises 40 % de la nation n'être pas représentés. Que deviennent ces 40 % ?

« Nous ne voulons ni de direction horizontale, ni de direction verticale. De l'horizontale qui émane d'une classe sociale, ni de la verticale, qui vient des syndicats.

« En Allemagne, on a supprimé tous les syndicats, fondu et brassé le tout en une masse, et réuni ensuite ce tout en *zellen* — en cellules.

« La vie n'est pas un organisme à deux dimensions, mais à trois dimensions. La vie n'est pas une succession de couches horizontales, ni une forêt de lignes verticales, elle est,

partout où elle se manifeste, un ensemble déterminé de *cellules*.

« Le Peuple est un organisme vivant, et non une construction intellectuelle.

« Quand le peuple est organisé organiquement, il devient une fonction des lois harmonieuses de la vie. La cellule doit donc être considérée comme l'élément fondamental. La cellule, ici, comme dans tout l'empire des choses, ne peut donc vivre que si tout l'organisme fonctionne comme le veut la vie. Si de l'organisme s'enlève la cellule, la cellule meurt.

« La cellule présente en elle le même fonctionnement que tout l'organisme. Si tout le peuple allemand, dans son ensemble, a besoin d'une direction, chaque cellule a besoin par elle-même de cette même Führung et de cette même Gefolgschaft (hiérarchie).

« Les Allemands du N.-S. repoussent et le monisme matérialiste, et le déisme.

« Devant le monisme matérialiste, ils disent qu'ils ne peuvent comprendre la lumière, que parce qu'ils savent ce que c'est que l'ombre... Je sais ce que je suis comme homme, parce que j'ai pris conscience de ce qu'est l'univers, comme non-homme, en dehors de moi. C'est la preuve par les contraires.

« Nous repoussons le *déisme*, en ce sens que nous n'acceptons pas l'idée que, le monde ayant été créé une fois, il résulte de cette création originelle un déterminisme législateur assurant le triomphe de que les hommes appellent la fatalité. C'est là le déisme

voltairien : l'automatisme aveugle de la loi découlant de l'aveugle création première. Automatisme qui est le père de ce *libéralisme* dont notre époque a tant souffert, et dont on peut même dire qu'il a été dans tout l'ordre de sa pensée pratique, un fléau dévastateur.

« Quand nous disons *Libéralisme*, nous voulons dire un esprit qui veut que la vie de l'homme, que toute la vie de l'homme repose sur des lois préétablies.

« Au XVIe siècle, la société religieuse fut détruite. Au XVIIIe siècle, l'aristocratie fut battue. Dans les deux cas, la destruction fut l'œuvre du libéralisme.

« Nous acceptons le monde tel qu'il se présente, dans la masse et dans les faits... Toute lutte est déraisonnable et provient d'un esprit rétrograde. Ainsi raisonne le bolchevisme.

« *Le Slave, dans son fatalisme oriental, accepte le monde et baisse la tête.*
Le Germain se dépasse soi-même.
Le Latin-Français jouit en soi-même.

« Le Libéralisme est la plus grande de toutes les dictatures, parce qu'elle obéit à la matière.

« Les démocraties détestent les dictatures. Mais qu'y a-t-il de plus dictatorial que l'esprit des démocraties... dont on a pu dire avec justesse qu'elles sont la dictature des fonctions digestives.

« Le juif Rathenau n'a-t-il pas dit : « L'Eco-

nomique est mon destin. » — Non! répond le National-Socialisme, le *Volk* est notre destin.

« Le Libéralisme retire l'homme de la nature, il en fait un individu indépendant et lui donne des droits, les droits de l'homme. Et l'homme en meurt! Et, de même que le National-Socialisme déclare que le *Volk* est notre destin, de même la politique est notre destin — la *politique*, qui est l'assemblage de toutes les formes qui peuvent servir à la conservation de la meilleure et de la plus haute vie du peuple.

« Si un peuple veut être conservé, il doit l'être certes dans sa substance biologique; d'où la famille et tous les soins, toutes les protections qui lui doivent être assurés.

« Mais l'homme n'est pas seulement un être biologique, il est une Ame et un Esprit; d'où il résulte que la famille ne requiert pas une surveillance exclusivement exercée du point de vue matériel (comme cela se passe dans les pays soviétiques); mais une surveillance s'exerçant sur l'esprit et l'âme de ses membres. Le lieu essentiel de la culture, ce n'est pas la société, mais la famille. Car la culture est l'expression spirituelle de notre vie.

« D'après la conception allemande, l'homme vit toujours de la terre, mais cette terre n'est pas seulement la nourrice de son sang, elle l'est aussi des pensées de son esprit, parce que, par le lieu de ces pensées, elle l'amène à l'idée de *patrie*.

« Patrie!... Non pas *Vaterland*... *Vaterland*,

comme vous dites toujours, n'est pas le vrai *mot*. Le vrai mot est *Heimat*, c'est-à-dire tout le sol, tout le sang, tout l'air où l'on est né : c'est plus que la patrie, c'est tout le fond, toute la substance, tout le goût des choses.

« *Heimat* : Sang et Sol.

« *Race* et *Espace*.

Espace, dans le sens de *Volume*.

« En effet, toutes les conceptions françaises, je le répète, se mesurent sur deux dimensions: les nôtres, sur trois.

« Si un corps occupe une certaine partie de l'espace, un autre corps ne peut pas à la fois occuper cette place. Si j'ai reconnu cette vérité, à savoir qu'un être *ne peut pas* occuper la place d'un autre être, de même, dans le domaine spirituel, je dois rejeter complètement la possibilité qu'un esprit puisse être supplanté par un autre. Il y a, par exemple, au point de vue spirituel, comme au point de vue matériel, un Raum français, un espace, un *volume* français, auquel le Raum allemand ne peut en aucune façon se substituer.

« Ce n'était pas là, du reste, la conception de l'ancien libéralisme, qui, lui, voulait tout absorber.

« Nous pourrions même définir le National-Socialisme, une conception politique qui se propose la conservation du peuple, non point par les guerres, mais par la culture du sang et du sol.

« Tout ce qui sert à conserver la vie du peuple est sacré. Donc est sacré le travail qui entretient la vie.

« Ainsi parle la voix allemande.

« Le N.-S. proclame la sanctification du travail; tandis que le bolchévisme prononce une malédiction sur le travail. Il l'organise, c'est vrai... mais il le maudit. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », dit l'ancien Testament, et, après lui, le marxisme, qui, logiquement, sanctifie l'arrêt du travail et appelle les grèves.

« Oui, le Travail est le paradis des Allemands. Le Français travaille pour vivre, on le sait; mais l'Allemand vit pour travailler. Et même, la peur qu'éprouve le monde de l'Allemagne, si l'on creuse tant soit peu, ne vient que de sa crainte du travail allemand.

« Le rythme du travailleur allemand inquiète les peuples satisfaits. Ils lui reprochent de ne jamais suspendre son effort, de ne savoir pas s'organiser des loisirs : eh! voyons, est-ce que la vie, elle, arrête son travail! et vous, peuple chrétien, ne vous rappelez-vous pas le mot du Christ : « Mon Père travaille continuellement et je fais comme mon Père! »

« L'armée a pour mission de protéger la cellule allemande. — L'idée de protection de soi-même est une idée qui est devenue la base fondamentale de la politique. — Comme un organisme qui a pris conscience de lui-même, de l'identité personnelle sous le signe de laquelle se font toutes ses fonctions, qui obéit

à l'instinct et au sentiment de la conservation, et que sa vie morale, le développement de sa vie morale, particulièrement aidé par ce que lui apporta l'épreuve de la douleur, élève jusqu'à la religion du respect des autres.

« Mais c'est là un autre plan du développement politique des choses, une autre conception des relations des peuples entre eux. Quand les autres peuples n'ont pas fait les mêmes progrès, l'opposition qui se manifeste entre eux et lui constitue une nouvelle épreuve pour le peuple le plus avancé. D'immenses et terribles problèmes se pressent devant ses yeux.

« Aussi, ajoutait-il, un peuple n'est pas seulement *défendu* par ses canons, il l'est *surtout* par le développement de son âme et de ses forces spirituelles.

« Chaque cœur allemand doit donc être une forteresse invincible. »

Il faut n'avoir pas la moindre idée du mal dont souffre le monde à cette heure de son histoire (de la nature et des proportions de ce mal), pour ne pas se raccrocher, toute futile question de nationalité écartée, à l'espoir de salut humain que fait lever dans l'âme le fait qu'une telle formule est officiellement répétée et appelée à rentrer dans le cœur de 70 millions d'hommes.

L'armée n'est là que pour garder la ligne du cercle, à l'intérieur duquel doit se pour-

suivre *l'éducation du peuple.* (Ils veulent être grands pour être grands, et non « pour nous tomber dessus ». Mais notre esprit a perdu les concepts qui nous permettraient de comprendre ce que c'est que « *la Grandeur qui te veut.* »)

« Et, à l'intérieur de ce cercle, pour arriver à cette éducation, nous avons l'Hitlerjugend, l'Arbeitsdienst, l'Arbeitsfront et les fonctions de l'Etat se confondant avec les fonctions du peuple. L'armée est *porteuse* des armes, les S. A. sont *porteurs* de la volonté politique.

Tout l'édifice repose sur la famille, sur la *cellule familiale.* L'individu, lui, n'a pas de *droits.* Car, pour qu'il se développe pour qu'il arrive à toutes ses puissances, à toutes ses forces comme à tous ses fruits, il faut qu'il n'ait pas de droits.

« Chaque cellule a son Führer, du haut en bas, et dans la profondeur, et dans l'épaisseur, sur les arêtes et dans les doublures. Et ainsi le N.S.D.A.P. est le système nerveux politique de tout cet organisme plein de chaleur et dont l'harmonie est une respiration puissante. C'est là, réuni, tout ce qui fut l'ordre des chevaleries d'Europe... Là est revivifié le principe qui est prêt à défendre la fleur d'humanité douée de tout le parfum de la grâce, et que nous devons sauver, en la tenant au-dessus de la tête de nos ennemis, pour la sauver d'eux, et pour eux !

La tâche de ces Burgs est d'élever des « Führer », c'est-à-dire de constituer une *Elite Politique,* la noblesse du peuple.

A un moment donné, nous sortîmes et nous nous promenâmes à travers les immensités de « la Burg ». (Ils disent La Burg.) Un peu de soir se lisait le long de la ligne des horizons, un peu de nuit tombait sur les forêts alourdies.

Nos pas résonnèrent un instant sur les dalles de l'amphithéâtre, là où, en un point de croisement de toutes les lignes, est déterminé le cœur sonore de la forteresse.

J'étais ému et porté vers cette création sortie des puissances d'une race par tout le mystère vierge de ma propre force. Mon regard était celui que Dieu ouvrait en moi, dans une pureté de l'air qui n'était souillée d'aucun souvenir étranger à cet élan.

Je n'étais là ni en Allemagne ni en France, ou plutôt, j'étais là en France comme en Allemagne, dans la forteresse de l'esprit construite par cet âge.

Une misère m'étreint. C'est de me sentir au pied de cette tour, et sous ce ciel froid, comme couvert des guenilles de l'incompréhension des foules ! Oui, je traîne derrière moi, comme une ombre sous sa lune, et uniquement parce que je ne suis pas chevalier, la noire et longue guenille de mon parlementarisme ignorant, la guenille de l'incompréhension des foules parlementaires. Je suis le

« *Marius* libertaire » à qui l'on montre tout *cela!*

— Schön! Schön!

— « Voici le poste de radio. Ici, seront perçues, dans l'esprit que vous savez, les voix du monde entier... »

— Schön!

— « Ici, en point de jonction de tous les vestibules : la mappemonde... La terre est ronde, Monsieur, et donc il nous faut entretenir dans les esprits l'idée du ciel, du vaste espace, l'idée du haut et du bas... bien que nous sachions nous aussi que Pythagore a dit : « Il n'y a ni haut ni bas! »

Une cloche sonnait dans les directions profondes de Stettin. C'était admirable de lointain, et émouvant au possible. Je songeais à tous les Français penchés à ce moment sur leur journal, et qui se nourrissent de formules contre les « crimes du fascisme assassin ».

Ne disent-ils pas, en montrant ces chateaux-forts et ces murailles : « L'hitlérisme, c'est la barbarie, ces hommes n'ont pas la moindre idée de ce que c'est que l'Humanisme. »?

Mais, de toutes façons, l'Humanisme est perdu ! L'autorité qui le gardait est usée, sans parler des condamnations qu'il portait intrinsèquement inscrites en son sein !

Qu'est-ce que l'Humanisme... sinon la galerie fleurie par laquelle il nous fallait passer pour en venir là où nous sommes : face à face avec Dieu, Idée Simple, exigeant des pensées simples, *simplement* une marguerite à cha-

que place d'homme? Ceci est hors de conteste car ne sommes-nous pas tous nés de la Marguerite.

— Et j'entendais, dans la nuit froide qui tombait, la voix du chevalier, scandée au rythme de ses pas.

« La culture, c'est l'utilisation stylisée du nécessaire, et la répudiation du superflu », (je trouvai cette définition admirable, et m'arrêtai pour la noter sous le rayon de lune).

Ces gaillards-là, tout de même, sont loin d'être tels qu'on les décrit chez nous! On en fait des soudards, des fanatiques, de terribles bourreaux!

— « La culture est le lien humain entre la nature toute brute et la beauté suprême conçue par l'esprit parfait. »

« Soudards ! »

Bottés, sanglés de leurs cuirs militaires, ils vous jettent par-dessus l'épaule en marchant devant vous des phrases comme celles-là!

Cela, c'était l'Allemagne nouvelle, et il faut venir chez elle, pour le savoir, le voir et le comprendre.

Nous traversions les espaces intérieurs de la Burg et le Commandant, toujours devant moi, me lançait :

— Les musées sont les cimetières d'une ancienne culture.

Tout ce que ce mot laisse voir! Mais est-ce à nous à venir ricaner autour de l'immense mystère de cette fin?

Dans la nuit, nous gravîmes les marches

d'un péristyle qui ressemblait à celui d'un temple et nous nous trouvâmes sous de hautes colonnes. C'était l'*Ehrenhalle,* ou Halle d'honneur, en souvenir des seize morts tués dans les luttes du Parti en 23, à Munich. C'est là un lieu sacré. Au milieu de la Halle monumentale est une immense couronne de pierre, au-dessus de laquelle se dresse un grand aigle.

Magnifique de sentiment et de force ! Cela fait du bien de se *retremper* au contact des vraies forces constructives de l'homme, d'échapper à l'effroyable homme théorique qui ne réalise rien. Ceux-ci ont un cœur immense. Ils sont, de toute leur substance, co-partageants du feu créateur. Leur foi est positive. Ils regardent devant eux avec tous les yeux de l'amour. Ils n'ont pas, comme le paon, tous leurs yeux derrière eux, sur les longues plumes traînantes de leurs fastes passés.

« Pour être un grand général, comme pour être un grand politique, il faut avoir *le sens créateur...*

« La différence avec la démocratie, c'est que la démocratie vote de bas en haut. C'est le nombre qui nomme. Dans le N. S. il y a deux principes : La *démocratie* et l'*aristocratie.*

« L'homme, choisi parmi les meilleurs, qui

conduit son ortsgruppe avec valeur est un aristocrate de valeur.

« Le Führer choisit ses Gauleiter parce qu'il les a reconnus des aristocrates de valeur.

« Mais il ne *les impose pas au peuple*. Il ne les institue pas, s'il ne sait pas que le Gauleiter est désiré par le peuple.

« L'aristocratie héréditaire *finit* par créer une couche supérieure, qui n'est plus forcément une élite. Le *ressort* du jeu sélectif aristocratique ne doit pas se relâcher un seul instant.

« Le Parti N. S. fournit, en même temps que toute l'organisation du peuple, l'élite de la nation, le meilleur sang du peuple. Car il est logique que l'élite du peuple soit appelée le meilleur sang du peuple. Le Parti N. S. est cette aristocratie, qui a été choisie dans tous les rangs, depuis le haut jusqu'en bas.

« La démocratie, elle, agit différemment. Elle fait, d'abord et toujours appel à la lutte de classes, au resserrement de la classe autour de son égoïsme combatif. Elle s'adresse, non seulement aux sentiments les moins nobles, mais encore aux instincts les plus bas. Et elle en arrive là insensiblement. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de maintenir le peuple dans ses instincts naturels, les instincts qu'il manifeste dans le moment où elle commence à régner sur lui. Elle est tout à fait incapable de créer une aristocratie.

« Un parlementaire français a répondu à

un Allemand qui lui disait ces choses, et lui faisait un plaisant reproche de penser à ses propres intérêts : « Comment voulez-vous que je surveille les intérêts de mes électeurs, si je ne surveille pas les miens d'abord! »

« Les vertus que nous cultivons dans la jeunesse : l'*honneur*, le *courage*, le *respect chevaleresque des autres*.

« Nous lui disons : « L'honneur du camarade est plus sacré que ton propre honneur. L'honneur est le lieu-saint de chacun; mais le saint des saints, c'est l'honneur des autres. » Et c'est cela même que vous trouvez dans la parole d'Hitler: « Je ne toucherai pas à l'honneur d'un autre peuple, parce que je crois à l'honneur de mon propre peuple. »

... Les grands lacs, au pied des forêts, brillaient sous la lune, et, dans l'air froid de la nuit, sous les légères étoiles, on croyait entendre les lourds battements d'ailes de l'immense aigle de pierre.

CHEVALIER

BAMBERG ! Bamberg !... A ce seul nom, mon cœur saute dans ma poitrine et revoit dans chacune des petites gouttes de rosée descendues du ciel l'image du monde... Bamberg!... c'est d'abord pour moi Altenburg, la Burg campé sur l'échine du mont, et dont les fondations rocheuses disparaissent sous le flot des forêts, des prairies et des fleurs.

Un jour que je me trouvais sur les hauteurs désolées, et ne voyais pas à l'horizon une maison, même de berger, aussi loin que portait le regard, j'adjurai l'espace, et tous les anges qu'il contient en chacune de ces gouttes d'air, (j'adjurai même principalement l'ange de Grünewald, dont le profil chercheur et beau comme l'orage s'encadre de la collerette de ses puissantes rémiges), de me transporter là où je devais arrêter ma marche et faire la halte du voyageur inspiré.

Et le soir, d'une manière bien imprévue, imprévue comme, précisément, le sont à la

traverse, les pensées de l'Ange, je couchai dans les draps froids et durs du château d'Altenburg.

Altenburg, au-dessus de Bamberg.

En prononçant ces noms, mon cœur s'émeut, comme aux plus douces images qui puissent tapisser les appartements mystérieux d'une mémoire.

De quoi est fait cela, ce chagrin et cette joie... cette joie de ce qui fut, ce chagrin de ce qui n'est plus, cette volupté cruelle que ce qui n'est plus soit encore, là où ce n'est presque plus?

Dans le château de Bamberg, en lequel un voyageur bizarre, aux dispositions originales, trouve le choix entre deux ou trois chambres glaciales, dans le vaste bâtiment réservé jadis aux appartements du Seigneur, est un puissant appareil de tours et de chemins de ronde, construit au XIVe siècle.

Une peinture du XVe, développe sur les rives du Main une scène où l'on voit de saints personnages de l'époque sur une rive échangeant des bénédictions, et sur l'autre rive la ville de Bamberg, portant en son milieu son dôme aux quatre hauts clochers, œuvre de Henri II, premier empereur d'Allemagne, et dominée à ses deux extrémités par une église qui est San Michael et par un château-fort qui est Altenburg.

Oh, ce dôme, aux quatre clochers d'émeraude ! Ces quatre clochers verts dans le brouillard, et le brouillard se laissant dissiper

pour permettre au soleil d'automne de dorer ces quatre clochers verts!

Et autour des clochers, un champ accidenté d'étonnants vieux toits de tuiles, tuiles sombres et chaudes qui font chanter sous la lumière, dans ce pays de Bayreuth, je ne sais quel lied allemand, dans lequel est associé à la douceur de l'air la force du « chevalier ».

Je prononce ce mot en souvenir d'une certaine dame blanche de qui j'eus un soir l'apparition.

C'était à la Neue Residenz, au-dessus de la ville, dans le Rosengarten, au milieu d'un parterre de quatre mille rosiers. La Residenz, pavillon des temps du XVIIIe siècle, s'encadrait du feuillage doré de ses tilleuls et la soirée s'étoilait dans la maison, par la porte ouverte des salons, de plus de cinq cents bougies qui brûlaient ardentes et pour leur seul plaisir.

Lorsque tout à coup s'avança, se détachant des boiseries, Dorothée, Charlotte ou Mina...

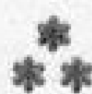
La chanteuse avait la plus suave des voix, et elle chantait des ballades où il était question de ce que l'homme ne cesse pas d'aimer.

Dans ma chambre, séparée des pièces voisines par des cloisons d'un mètre d'épaisseur, demeuraient des portraits de famille datant de lointaines époques. Ces portraits se trouvaient d'ailleurs distribués un peu partout, dans toutes les régions de la forteresse, et en particulier dans une vaste galerie haute, ou-

verte sur un de ses côtés par une longue suite ininterrompue de vitraux.

A travers ces vitraux, on apercevait dans les intervalles, que laissait chaque jour s'agrandir un peu plus, sous l'or de l'automne, le dépouillement des feuilles, le pays de Bayreuth.

De l'autre, dans les profondeurs de la plaine bleue, s'étendait Bamberg, Bamberg, que, chaque matin, en me réveillant, je regardais s'éveiller.



« La ville est, comme un lied, comme un éternel lied, le lied du cœur de l'Allemagne. »

Ces mots me reviennent et je les écris ici, alors que j'ai sur les yeux toute la buée du souvenir.

Le château était grand, et très médiéval toujours. On ne l'a pas abîmé... Les murs sont encore faits pour résister aux boulets de pierre, et l'inchauffabilité des cheminées prévoit des corps robustes, habitués à trouver en eux-mêmes toutes les ressources qui empêchent de mourir de froid.

Mais le château vécut des jours plus modernes sous le règne de Napoléon Ier — et c'est à cette époque qu'il faut placer les visites que lui faisait Hoffmann.

La chambre où se renfermait le poète est construite sur le faîte d'une des tours appartenant à la ligne des murailles de défense.

De la terrasse du château on entrait de plein pied dans cette chambre.

Mais, de l'extérieur, lorsqu'on remontait de Bamberg par le sentier des bois, et qu'on avait devant soi tout à coup, sous la feuillée écartée, l'énorme soubassement de la tour, à même lequel, dans les disjonctures poussent, en guise de touffes de vieillesse, quelques brunes giroflées, il suffisait de lever la tête pour avoir tout là-haut, au-dessus de soi et au faîte de toute cette pierre barbue, la petite chambre aux songes.

Une girouette d'or surmontait la toiture conique du petit édifice... la chambre d'Hoffmann. Ernest-Théodore Hoffmann, né à Königsberg, en 1776, auteur du *Conseiller Crestel* et de *Mademoiselle de Scudéry*, Hoffmann, le romantique poète des Contes, qui écrivit en ce lieu les « *Idées de Jean Cresler sur l'importance de la musique* » et conçut son ouvrage *Des heures lucides d'un musicien fou*.

Il venait là se recueillir, s'agenouiller, et se pencher sur sa plume. De sa place, il voyait Bamberg, les beaux, les puissants toits rouges, les jardins, les deux tours romanes de San Michael, les quatre tours vertes du Dôme.

Beaux rêves toujours changeants !...

J'ai bien souvent aimé le frisson de froidure qui, dans l'aube, s'associait à la vision de Bamberg.

C'est dans la grande galerie, sous le regard des personnages du XVIe siècle, qui me con-

sidéraient avec fixité, des espèces d'Henri II graves, à toques noires, aux longs visages, que j'ai écrit les trois articles envoyés en France.

J'étais là, très haut, dans un cirque d'air bleu, au-dessus de la ville aux tuiles amassées et échaffaudées par toutes les chaudes mains travailleuses de la poésie allemande.

Le corbeau venait, par longs essaims noirs, entonner son croassement autour de ma muraille, et j'attendais, j'attendais, ma poitrine devenue comme un creuset brûlant, dans lequel se fondaient tous les métaux de la douleur. Douleur, sous la forme d'une nostalgie anticipée, qui faisait déjà pour moi de cet horizon, aux tons si délicats, une vision impalpable n'appartenant plus qu'au passé...

Douleur qui ne concernait pas ma personne, mais concernait le sort que le destin semblait vouloir réserver à mon pays.

Le rebord du parapet de la terrasse était sous mes coudes mon appui familier. Je m'y postais, et regardais le fleuve du temps passer sur Bamberg, les frondaisons d'or de l'automne se dorer sur le fond rouge de la ville. De là, m'apparaissait toute l'Allemagne. Je la regardais du fond du cœur de Dieu, c'est-à-dire le cœur rempli d'une poésie non ressentie de commande ou par suggestion, mais prise directement et cueillie à la grande fleur.

...Et je revoyais aussi la France, je sentais tout ce qui, là-bas, s'est fait étranger au sen-

timent d'ici. De tous temps, la politique entre les Etats, basée sur l'égoïsme irréductible des groupes, fut, à travers les sagesses et les ecclésiastes, la poursuite de desseins impitoyables. Mais il a fallu tous les abaissements démocratiques de notre temps, pour faire de la haine artificiellement et mensongèrement inculquée au peuple un des ressorts essentiels de la politique.

... Et j'évoquais de loin la douce France de Loire... ses vallées d'argent... la clarté de ses coteaux... Chinon, Amboise, et leurs vieux tuffeaux à pinacles et à fleurons rongés... Chinon, bleue et blanche dans ses roseaux, au bord de la rivière... tandis qu'un vieux paysan vend les œufs de ses paniers, appuyé contre le socle de la statue de Rabelais...

... Chantilly et ses domaines de lumière, le château des Condé et ses frissons d'eau, le portrait incomparable de la France par précieuses miniatures sous le beau titre en dorure des *Riches heures de Monseigneur le duc de Berry*... et tout ce qu'il nous montre : le petit laboureur poussant son cheval bai, l'accorte jeune paysanne, relevant sa cotte au feu un jour de neige, les pieds nus de la faneuse, l'un dans les graminées, l'autre sur l'herbe rase, la fleur pourpre des costumes dans le blanc fleuri des fruitiers, et les hallalis à grandes trompes pressant les noirs sangliers...

Chartres, et ses deux grandes flèches au-dessus des blés; Tours, au coucher du soleil,

quand la dentelle de ses murailles, au delà des tiédeurs du fleuve, apparaît royale dans une nuée de feu rose.

... Angers, et sa fine ardoise, Nantes et ma jeunesse, et là-bas, plus loin, plus loin, près de la mer retentissante, ma Brière sauvage, songe d'un silence qui ne sait plus rien du monde, et se tient comme un roitelet frileux à la pointe d'un roseau.

Là-bas... la mer Atlantique...

Que tout cela est en moi, mon Dieu!... et non pas dans l'espace!

Que tout cela est loin! Et comme la porcelaine là-bas n'est pas de la même terre! comme le four qui cuit le pain là-bas n'est pas du même rouge! et comme le pain n'y est pas du même or! quelle barrière entre eux s'interpose ?

Et pourtant, n'est-il pas selon l'ordre de Dieu, de voir dans l'infinité des dissemblances, ô richesse de la Création, des raisons d'adorer davantage.

Ici, la France ne m'en apparaissait que mieux, dans son âme, dans son être.

Il existe à la Pinacothèque de Munich le portrait d'un grand seigneur, que peignit Philippe de Champaigne. Le regard domine toute la salle, vous arrête, vous traverse.

Des cheveux libres, à la Louis XIII, un air magnifique de la vie des camps. Visage glabre, maigre aux pommettes, deux yeux bleus, sans doute l'héritage de sa mère, et la seule

fleur dans cette laideur à la Montluc, une morgue sans relais, peu ou pas de pitié, de la force intraitablement : l'oiseau de proie.

Le pays qui donnait cette plante en avait encore pour longtemps. Ce n'était pas là l'homme individuel, c'était l'homme d'une race, et qui puisait dans sa race sa force.

L'homme est la lettre, la race est l'esprit. En assemblant les lettres, on trace un peuple selon l'esprit. Cet homme représentait la vraie lettre française : il avait nom Henri de la Tour d'Auvergne.

Derrière moi, les yeux fixés sur le hautain visage, mon compagnon d'Allemagne souriait de toute son intelligence au poème humain qui débordait de ce cadre. Et il hochait la tête.

— « Evidemment !... déclarait son sourire, c'était là une force authentique, la force d'un homme, la force d'un siècle, la force d'un peuple, et toute l'horrible force aussi qui fit sauter notre tour de Heidelberg!... »

Et moi, tout près des cheveux blonds et du maigre visage :

« Je ne te demande pas ce que tu fais là, en Allemagne, fantôme ! Je sais par toi une fois de plus, ici même, ce que fut la France... Et maintenant, monsieur le Maréchal, adieu!... Les aveugles et les fous de Breughel ont hérité votre bâton de commandement! Nous serons demain dans les armées du monde...

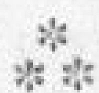
***

La France ne veut pas, ou ne sait pas voir la menace. Elle ne voit pas le flot qui monte, elle ne voit même pas ce qui serait sa défense, le môle qui contiendrait cette marée destructrice. Egoïste, elle se replie sur elle-même, se croit ainsi à l'abri de l'effort. La Bourgogne et la Touraine sont toujours à leur place, n'est-ce pas ?

Alors, qui pourrait venir changer quoi que ce soit à ce « statu quo » géographique, à cet immuable état de choses? Et puis, le Français n'est-il pas raisonnable, individualiste, attaché à sa liberté? Que peut lui faire cette nouvelle querelle? Qu'on le laisse chez lui, tranquillement attablé... Ses représentants, qui ont la responsabilité et l'autorité des paroles officielles, ne proclament-ils pas: « Nous voulons demeurer à l'écart du conflit qui sépare les deux mystiques; aussi bien de celle des gouvernements révolutionnaires, que de celle des gouvernements d'oppression »... « Reprenons donc ma pipe moyenne, mon potager moyen et ma moyenne boule de verre... »

Mon cœur souffre. Et si j'osais dire pourquoi, la France, la chère France, toute l'incomparable douce France! Si j'osais lui dire pourquoi... Mais elle ne sait plus écouter dans l'invisible!... Elle ne croit plus qu'aux lourdes paroles de chair ! Je veux lui dire deux mots tout de même, lui dire que je gémis de voir

dans quelle hotte à rubans dérisoires on a plongé son génie racinien, son clair génie, qui si délicatement savait écouter près de son visage le murmure de l'être invisible!



Mon ami M..., ce charmant et solide esprit, est venu aujourd'hui me chercher à Altenburg, et par les sentiers des bois sous la masse du château, nous sommes descendus tout en causant vers le vieux Bamberg.

Bamberg, un des joyaux de l'Allemagne, dans sa robe de pierres grises, soutenues par tout un peuple de cariatides, Bamberg, étoffée d'écussons, nourrie de fleurs, et cachant sous le chapeau cardinalice les cent jardins secrets des anciens princes de l'Eglise.

Sur la place du Dôme, une maison à fronton monumental y est la plus belle maison de la Renaissance allemande et de l'autre côté de cette place s'élève la haute muraille du palais des princes-évêques, dominant une rue où Berthier, prince de Wagram, maréchal de France, trouva la mort.

La tradition veut que le maréchal ait été tué en ce lieu par des gens masqués. La vérité est autre, et les Allemands Hitlériens, dans un esprit de justice et d'admiration, viennent de nous la faire connaître, en faisant apposer une plaque de marbre, sur laquelle il est dit qu'à la nouvelle de la bataille de Waterloo, dans un accès de désespoir et par esprit de

fidélité, le maréchal se jeta d'une des fenêtres du palais, et vint s'écraser sur le pavé.

....

Dans le dôme de Bamberg, le long du pilier de gauche, à la séparation de l'église et du chœur, se tient le chevalier : *Der Bamberger Reiter.*

Il existe un cavalier de Magdebourg, ce cavalier a grande allure ; mais combien le visage qui s'éclaire ici dans sa très haute noblesse est tout le visage d'homme que pouvait vouloir et modeler le génie de la Germanie.

— Voilà notre esprit allemand, me dit M..., voilà comment ce génie opère, entre le Rhin et l'Elbe, au sein de nos montagnes et de nos forêts.

Le grand cavalier mince est au repos de la selle, presque légèrement appuyé contre le trousquin, le doigt distraitement passé dans une courroie fixée à son épaule, et il regarde vers sa droite, dans le lointain.

Figure belle dans sa noblesse simple.

Ce chevalier est un roi. Un jeune roi. Sur sa tête repose une couronne de joaillerie, qui ressemble à un enroulement de tiges de plantes. Une chevelure bouclée, mais qui paraît blonde, s'étoffe et s'amasse sur sa nuque, et laisse à découvert la ligne flexible du cou. Le visage, d'une accentuation douce et ferme, est viril par le relief, féminin par l'expression. Noblesse du cœur, calme de la pensée. Une attention veille dans le pli du front, au fond

de la respiration, dans l'entrebâillement de la lèvre. Le corps est souple, fleur d'acier, alliant les deux éléments, le corps d'un jeune guerrier, et la pureté fine du corps de sa mère, comme si celle-ci vivait encore physiquement dans son fils. Dans l'homme, ce qui se montre de plus parfait est le style que lui ont conféré les beautés de son cœur. Et, devant cet homme à cheval, si beau dans sa calme puissance, l'on comprend que l'homme ne doit rien aux acquisitions savantes de l'esprit. Ces savantes données ne constituent pas plus l'homme, que n'est la forêt et son sanglier le vain spectacle qu'un artisan a fait courir le long d'une trame de haute lice. La valeur du noble cavalier réside dans les pensées dont son être est la chair vivante.

Le cheval est singulier. Il produit d'abord l'étonnement. Son esthétique ne se rehausse d'aucun effet emprunté à la noble plastique. Il n'est pas le coursier aux muscles saillants, dans lequel le sculpteur incarne la force équestre. Il est, dans ses formes et son attitude, l'expression la plus humble et la plus dépouillée du cheval. Il est l'animal sans orgueil, qui se souvient qu'après tout, ce n'est pas lui, mais un âne qui porta le Christ.

Il est, si j'ose dire, entré avec son maître dans un plan entre terre et ciel, où le piaffement de la convoitise et les caracolades de l'orgueil ne sont plus qu'éphémères carrousels. Et le voilà, tout simple, tout simple,

planté sur ses quatre sabots, comme un cheval qui, de lui-même, aurait trouvé dans l'obéissance parfaite, le chemin de la sainteté!

C'est un humble cheval saint, sous un radieux guerrier saint, plus haut que la nature insidieuse et portant l'espoir de Sion sur sa tête.

— « Mettez-vous près de ce pilier, me dit M..., et voyez comme ce cheval est obéissant et peu personnel. Comme il est effacé, comme il est chrétien ! Oh, ce sont là de très grandes choses et qu'on ne comprend pas toujours tout de suite... Car comment peut-on dire d'un cheval qu'il est chrétien! Et cependant, regardez-le, dans sa sincérité élémentaire... Comparez-le au cheval du Colleone. Ce cheval du Colleone est une magnifique bête, une puissante monture. La vie l'a coulé dans l'un de ses moules les plus ardents. Le muscle est chez lui la source, le principe de la force déployée, et fait de lui le plus bel épanouissement de formes que puisse engendrer ce principe. Et le terrible Colleone s'accorde parfaitement avec sa monture.

« La tête est celle d'une personnalité de cheval fortement accusée, et dans laquelle, sous les ornements du frontal, se devine la violente, l'orgueilleuse et l'irritable conscience d'être le palefroi du grand condottiere.

« Et revenez maintenant au cheval de notre Bamberger-Reiter : Il est presque gauche. Il est ingénu, sans prétention, sans orgueil, sans

retour sur lui-même. Il y a même une certaine beauté qu'il n'a plus, mais il en a acquis une autre... Je dirai même que de par l'effacement des reliefs de sa personnalité, il est entré pour ainsi dire dans une parenté d'âme avec le lumineux héros. Remarquez encore: les rênes qui allaient de la bouche du cheval à la main gauche de l'homme sont tombées, parties, ont disparu!... Elles ne manquent pas!... Je vais vous dire : le cheval du Colleone et le Colleone, c'était l'Empire allemand, et le Bamberger-Reiter et son cheval, c'est notre Hitler et la nouvelle Allemagne. »

Il continua :

— « Il existe deux hommes en politique pour diriger les masses.

« Le premier, le despote, les dirige par la crainte, par la puissance de la matière, le deuxième le vrai Führer les gouverne en se servant de l'esprit.

« Le chevalier correspond au deuxième type. En lui sont combinées les forces de l'esprit avec les disciplines du corps. Sa pose n'est pas théâtrale, elle est légère, aisée et naturelle.

« Tout le monument se partage ainsi : 1° Sous la terre; 2° Sur la terre (c'est-à-dire le cheval et l'homme); 3° Le ciel.

« Les éléments inorganiques de la terre sont symbolisés par une des consoles, en pierre brute; les éléments organiques par ces efflorences végétales, dans lesquelles s'aperçoit le visage d'un inquiétant génie.

« Sur la terre : le cheval, avec le monde matériel et les lignes de l'homme, cette humaine ligne légère qui est la manière unique par laquelle un homme est en contact avec la monte éternelle.

Au-dessus d'eux, le ciel : ce baldaquin de murs crênelés, la cité éternelle.

« Nous, Allemands, sommes très sensibles à tout ce qui est la formule de cette œuvre, qui se réfléchit dans l'économie des moyens employés, comme dans l'économie de la forme. Et c'est ce qui nous fait considérer cette œuvre comme une œuvre essentiellement allemande.

« Le cheval va vers le Sud, et le Cavalier regarde vers l'Est. C'est-à-dire qu'il ne regarde pas, ou ne regarde plus vers la France.

« Archéologiquement, cela ne se peut prouver... mais c'est déjà beaucoup que le peuple le dise !

« Un grand professeur de Weimar est venu dernièrement et a parlé pendant deux heures sur ce cavalier, disant que s'il marchait sur un sentier si étroit, c'était qu'il venait des montagnes, pour regarder vers l'Est, d'où pouvait venir le danger russe ! »

Un banc était là, nous nous assîmes. Il n'y avait toujours personne dans l'église. Le Chevalier fixait toujours son objectif mystérieux. Siegfried, Parsifal. Evidemment, c'était là un frère de ces héros de l'âme Germanique, un fils de cette même âme, et que cette âme avait

enfanté pour qu'il devînt un jour, à quelque heure inévitable de l'histoire, son soutien et son guide.

« ... Ce roi inconnu, qui porte et fixe son regard par-dessus les masses en prière... que veut-il dire ? »

— « Il signifie que le monde ne vit pas seulement par l'Eglise, mais qu'il vit aussi par la force de l'Etat. Schopenhauer déclare que quand les forces de l'Etat manquent, il n'y a pas d'homme à aller à l'Eglise.

« Le cheval est parfaitement conduit; et tout dans ce groupe est d'accord, le but, le lieu à atteindre, le cheval, le cavalier et l'étroit chemin lui-même... »

Et puisque vous voilà, vous Français, moi Allemand, sous notre grand chevalier de Bamberg laissez-moi vous dire... (Voyez comme cette lumière le long du voile qui recouvre à peine son bras nu, dessine l'arrondi délicieux de l'épaule, telle qu'elle le pourrait faire le long du bras d'un Apollon de Phidias... Et cependant, ne serait-ce pas amoindrir notre héros que d'employer l'épithète d'Olympienne pour caractériser cette lumière?)... laissez-moi vous dire: « comment n'être pas ému devant cet homme né de toute une âme... l'esprit modèle dans la pierre, et met au monde pour vous la reine énigmatique du portail de Chartres... L'âme crée dans la pierre et modèle pour nous un chevalier de Bamberg. »

LE « JOUR »

BAMBERG, ce matin-là, dans son nid de brouillard, se réveilla doucement. Ses tuiles émergèrent de leur sommeil, et l'on vit apparaître ces quatre clochers verts, œuvre d'Henri II, premier empereur d'Allemagne.

Des lointains d'océan, et comme aussi des immensités onduleuses de plaines ombriennes, absorbent les horizons circumvalents et quelques fumées blanches frisent du sein de la mystérieuse masse habitée. Par la fenêtre entr'ouverte, tout en pensant à la France, entrée dans la phase tragique de son histoire, je regarde ces lointains, et j'écoute aussi, avec mon cœur rempli de souvenirs et de volontés d'espérance, et gonflé d'anxiété, l'infime oiseau qui au-dessus des feuilles d'automne, mais au-dessous de moi, se fait entendre à la pointe d'une certaine vieille girouette d'or.

Dans la chambre d'Hoffmann, il reste un instrument de musique, espèce d'antique

piano à pédale, que l'on eût dit à l'usage des anges musiciens de Van Eyck, et la table à laquelle il confiait ses rêves.

Sur cette table est resté un gros livre, et, l'autre matin comme j'arrivais, après une nuit de fiévreuses pensées, le cœur ulcéré de voir de quelles mains fraternelles s'entr'aident l'aveuglement et le mensonge des hommes dans l'œuvre du sauvage meurtre de notre vieux monde, il y avait là dans la chambre deux mésanges, qui étaient entrées, et l'une d'elle était posée sur le livre.

Et la mésange posée dormait, dans le silence extraordinaire de cette chambre, où se taisait le vieux piano, où ne s'entendait même quasiment point l'infime grattement de ma plume, qui écrivait ce qui suit.

I

« Poser la question, y voir clair dans les événements, connaître les vrais éléments dont est fait le présent de la situation internationale est absolument urgent pour la France; car le sort de la France, dans le temps tout proche qui s'annonce, va être décidé à jamais.

Poser la question, dis-je, non pas se la laisser *imposer* avec un esprit abandonné dans

1. Articles que publia le journal *Le Jour*.

les guirlandes de la routine, mais ainsi qu'y obligent les conditions souveraines, fatales, fatidiques, qui dessinent en ce moment et inscrivent dans un cuivre sanglant le mot d'ordre d'où dépend la vie ou la mort des peuples.

Telle est la pensée qui s'exprimait en moi l'autre matin, tandis que j'assistais de ma place dans les tribunes, à l'immense déploiement des bataillons de l'armée du travail, sur le champ de la « Zeppelin-Wiese » de Nüremberg.

Dans un temps de grand danger et de nuit sur l'horizon, l'homme que les circonstances ont placé aux avant-postes doit recueillir tous les signes qui se peuvent interpréter et qui présentent un sens utilisable.

Depuis quatre mois, je suis en Allemagne, aux avant-postes. J'ai parcouru la Westphalie, les contrées du Rhin, l'ancien duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière.

Durant ce temps, partout, dans les grandes villes, dans les villes moindres, dans les campagnes et les bourgs, j'ai frôlé toutes les conditions humaines, me suis mêlé à toutes les manifestations de la vie du peuple, ai eu avec les représentants gouvernementaux du parti hitlérien, et donc avec la volonté et l'âme politique de l'Allemagne, des rapports sans cesse renouvelés; et j'ai été enfin, avec une pensée un peu plus hâlée que si j'arrivais directement de Paris, témoin dans Nuremberg, sous les rouges étendards qui tapissaient ses murailles, de l'immense congrès du *Reichpartei-*

tag, devenu les assises de l'Allemagne. Enorme événement que constituaient, cette année, ces assises, en raison de l'âme véhémente dont on sentait passer le souffle dans les paroles qui y étaient proférées.

Je ne me lassais pas de suivre avec l'intérêt qui convenait les évolutions si exactement concertées de ces masses énormes qu'acclamaient 70.000 spectateurs. Mais, tandis que mon œil reflétait ce spectacle et parcourait l'immense arène où s'élevaient les tribunes colossales aux géantes croix gammées, mon cœur gémissait au dedans à la pensée de l'immense confusion qui s'est installée dans l'esprit de la France.

Dans un lieu éclairé par le ciel, digne d'être la plate-forme portant le trône d'un empereur romain, Hitler, debout, et face à 250.000 hommes, articulait d'une voix broyante sa brûlante phrase allemande. Cette phrase a inquiété l'opinion mondiale. On y a vu une menace de guerre prochaine, parce que cette provocation adressée au communisme a secoué les colonnes du temple.

Pourquoi est-on surpris?

Est-ce d'aujourd'hui que nous connaissons les éléments du drame, et comment l'esprit actuel du monde, ramené par ses propres excès à la simplification des instincts de la tribu, se déchire sous les tractions opposées de deux principes ennemis irréconciliables? Oui, l'Allemagne arme formidablement. Mais quel est le peuple, la nation d'Europe qui

depuis vingt ans a vécu dans un rêve de tranquillité suffisamment assis pour négliger de se forger des armes?

Il ne s'agit pas de savoir si c'est bien, il s'agit de savoir si cela est.

Qui ne voit qu'un immense conflit entre deux mondes est en train de remuer ses arguments dans le souterrain de l'âme des masses?

Entre deux Etats, séparés par des divergences d'intérêts, une solution de composition peut intervenir, mais, ici, il ne le semble pas. Et bien fou qui se laisserait sur ce point leurrer. Car ce conflit, par sa nature même, ne permet à aucun Etat, là où en est rendue la déchristianisation du monde, de se dérober, en lui opposant simplement un visage pacifique.

Le bolchévisme vaut ce qu'il vaut, mais il est stupéfiant de voir avec quelle désinvolture l'opinion, dans certains pays, et particulièrement en France, l'accueille et lui fait une place d'attente; avec quelle légèreté d'intellectualistes on juge de cette force.

On ne se rend pas compte là où l'on prétend parler encore, dans les chers milieux bourgeois du vieux monde, que la déshumanisation des individus mécanisés, qui est l'œuvre des temps modernes, laisse l'être intime des masses dénué plus que jamais, contre tout virus, de ses antiques défenses intérieures...

Qu'on ne s'imagine pas davantage que, l'heure venue, notre pays pourrait encore maintenant, tels la Hollande et le Danemark,

se ménager une place à l'écart du conflit, comme si, d'ailleurs, derrière les façades et les masques tout n'était pas prévu, concerté, acheminé.

Une des particularités de l'actuelle situation internationale, c'est qu'elle se simplifie de plus en plus chaque jour et que même elle est à la veille de devenir si simple, et je dirais si ténue et si fluide, que, comme une eau de source coulant sur le rocher, elle n'offrira plus aucune prise à la pince d'argent des chancelleries...; si simple, si ténue et si fluide, si continuellement retransvasée de la cornue et de l'alambic du laboratoire politique dans le plan naturel des choses, que la France n'aura qu'une réponse à donner, un nom ou un autre à prononcer : Berlin ou Moscou.

Qu'on le veuille ou non. Car pour s'abstenir, les temps sont révolus, elle ne le peut absolument plus sans se condamner, de par le déchaînement des forces qui s'opposeraient dans son sein, à se déchirer elle-même.

Mais il faut, si elle répond Moscou, que les raisons pour lesquelles elle n'a pas répondu Berlin ne soient pas de celles qui, à la lumière des justices futures, lui fasse encourir le reproche de quelque criminelle légèreté. Car elle ne peut répondre Moscou pour apprendre plus tard, et trop tard, que, si elle avait répondu Berlin, un cataclysme eût été évité.

Comme cela était tragiquement clair ce matin-là, tandis que se portaient en avant et chantaient d'une seule poitrine ces 45.000 hommes de l'armée du travail, dont les pelles reluisaient, ces pelles qui, en quatre ans, par le seul défrichement, ont conquis à l'Allemagne une province de terres fertiles aussi grande que la Thuringe!

Et comme cela était clair aussi ce matin... et comme la France était loin!

Comme cela était clair... Comme cela est clair pour moi qui, depuis quatre mois, chemine sur les routes d'Allemagne et qui m'apprête demain à interroger Dresde et Berlin.

Il s'agit pour la France de savoir ce qu'elle veut. Il s'agit pour elle de ne pas se laisser endormir par le mouvement de la balance, sur le plateau où elle a été déposée, et de ne pas aller les yeux bandés dans un lieu contraire à celui vers lequel elle croit se rendre. Berlin ou Moscou?

On nous dit : l'Allemagne prépare la guerre... Mais tous les peuples préparent la guerre, Moscou l'a même préparée avant que l'Allemagne eût réarmé. La Russie prépare la guerre; l'Italie, le Japon préparent la guerre.

Isoler l'Allemagne devant l'opinion « petite bourgeoise » de France dans ce jugement sommaire et tronqué, c'est exploiter un vieux réflexe centenaire, devenu pitoyablement incoercible pour déterminer un sursaut d'effroi et le sauve-qui-peut général et rejeter la bonne masse informe, soucieuse d'échapper

à l'étreinte de ce peuple qui « prépare la guerre », dans les bras d'un peuple qui la prépare tout autant.

***

Je viens de voir bien des hommes sur les routes d'Allemagne. Je me suis entretenu avec des ouvriers, des commerçants, des médecins, des journalistes, des soldats, des diplomates, des campagnards, des enfants, des philosophes, des professeurs d'universités, des chefs d'usines, des évêques, des hommes de la rue, des tireurs de cloches, des chanteurs de montagnes...

J'ai parlé avec le chamois, j'ai parlé avec le lac, j'ai parlé avec le grand sapin que Wagner le premier a écouté... Et voici: il faut que les gens de France la sachent, cette chose que j'ai maintenant à dire, et qui est le résultat, le fruit de mon travail constant pendant ces quatre mois, de ma volonté française de tout entendre, tout savoir, de saisir enfin le vrai fond des réalités en dehors de tout, à savoir que, quel que soit à cet égard notre scepticisme ou notre douloureuse méfiance : l'Allemagne désire une entente avec la France.

Et voici, à l'appui, au milieu de la masse des éléments, ce qui m'a été dit hier, il y a quelques jours, à Nüremberg, au grand hôtel du « Deutscher-Hof », dans l'immeuble même

où logeait Hitler, au milieu du brouhaha des représentants européens, de l'entourage, des ambassadeurs et du pas rythmé des gardes..., ce qui m'a été dit par un Allemand, un de ces grands Siegfrieds aux yeux clairs qui, gardiens assermentés de la pensée officielle, occupent des postes de confiance dans les hautes galeries du palais.

Je vous le communique tel quel, simplement, à cette heure lourdement historique où la cloche française fait entendre son tocsin d'anxiété dans le brouillard.

Ils étaient devant moi deux Allemands, un docteur de Berlin et cet ardent confident de la pensée hitlérienne.

— D'abord, me fut-il dit, sachez bien ceci, c'est que depuis l'avènement du national-socialisme il y a une Allemagne totalement nouvelle, une Allemagne que la France ne connaît pas encore, une Allemagne dans laquelle l'idée de revanche a été complètement déracinée de l'esprit du peuple.

— Pourtant, la France considère le discours de votre chancelier comme contenant des menaces de guerre.

— Une fois de plus s'interpose entre nous un malentendu!... Les paroles de notre Führer ont exclusivement visé les Etats qui se sont faits les champions des théories subversives du marxisme... Est-ce donc que la France se sent à ce point solidaire de la Russie... de la Russie et donc du bolchevisme, aujourd'hui inséparables?...

— Mais votre formidable redressement militaire?

— Ne l'interprétez donc pas comme une menace dirigée contre vous. Dans l'état actuel des choses et des difficultés de l'Europe, il est le réflexe normal d'une collectivité qui veut vivre. L'armée, aujourd'hui, en Allemagne, est surtout regardée comme un puissant instrument de discipline et comme nous offrant la plus sûre méthode pour engendrer chez nos hommes le maximum de force physique et de santé.

— Idée que l'on voyait déjà, lui dis-je, quelque peu inscrite dans les drapeaux de Frédéric II, mais idée peu française, et qui nous fait défaut, trop au fond, pour que soit complètement dissipé ce sentiment d'insécurité dont nous parlons.

— Nous sommes patients et, avec toute notre patience, nous attendons le jour où ce sentiment disparaîtra. Nous avons la persuasion qu'un jour la France comprendra ce que nous voulons. Ce jour-là, notre main ouverte sera prise par le peuple français. Le peuple français est sain, il veut la paix tout comme le peuple allemand... Adolf Hitler dit souvent que l'Allemagne a accompli à l'intérieur de si grands miracles que dans le plan de la politique étrangère, également, elle parviendra à la solution du vital problème de son entente avec la France.

— Que pourraient nous faire la Russie et le bolchevisme, en face de l'immense bloc na-

tional que nous formerions avec vous, l'Angleterre et l'Italie, déclara le docteur, pendant que je me rappelais soudain ce que m'avait dit un herbager des creux du Westerwald : « Ce n'est pas une main que l'Allemagne tend à la France, ce sont ses deux mains. »

— Chef de l'homme allemand, Hitler a la responsabilité de l'homme allemand... Sa conception embrasse un immense horizon humain intérieur; son œuvre ne trouve pas sa seule fin en elle-même, dans ses perspectives germaniques, mais s'achève en étant un exemple pour d'autres œuvres européennes nationales, en accord avec elle. Alors il ne peut admettre de voir cette œuvre exposée à être contaminée dans sa substance par ce qu'il appelle le poison et la mort...

« Hitler a besoin de la paix... Et vous, insista le fougueux hitlérien, il vous faudrait le connaître davantage pour savoir avec quel degré d'intensité ce besoin s'affirme dans sa conscience. Car les mots conscience et « voyance intérieure », oui, véritable voyance dans les voies de l'âme collective des Germains, comme à travers les voies humaines en général, est celui qui doit remplacer ici complètement les mots habileté politique ou volonté dictatoriale... Notre peuple a compris une vérité profonde et il ne subit nullement, comme vous le supposez si souvent au dehors, une servitude qui lui soit imposée...»

Le silence se fit. J'avais la tête dans les mains et je réfléchissais. Cet homme devait

avoir raison : je me souvenais à ce moment de ce qui m'était arrivé dans l'Eifel quelques semaines plus tôt, où j'avais fait pleurer de joie un Allemand fort raisonnable, en lui disant, à la suite d'un long entretien, comment je comprenais, à travers tout ce qu'il venait de dire, qu'avec Hitler gouvernant le peuple allemand, c'était le peuple allemand qui se gouvernait lui-même.

Il y a quelque chose de changé en Europe.

*
* *

Il y a ce qu'on dit, il y a ce que j'ai vu par moi-même, ce qu'on est en droit de savoir de moi, ce que je pense, la réaction que j'ai eue, que j'emporte. Car, enfin, l'homme qui mâche l'herbe ou le vert du sapin apprécie seul l'acide et peut le définir.

Qu'est-ce qu'est l'Allemagne dans mon cœur de Français, dans mon cœur vide de toute convoitise, de tout intérêt, de tout préjugé, de toute parole donnée, de toute compromission acceptée, de tout plan concerté, de toute malice inavouable, de toute réserve mentale, comme de toute insincérité professionnelle, de mon cœur aussi froid, et j'ose dire aussi pur, que celui de la statue de pierre du chevalier de Bamberg, à l'ombre duquel j'écris ces lignes en ce moment?

Voici ce que j'ai retiré et ce que je pense: la France ne connaît pas l'Allemagne, absolument pas l'Allemagne actuelle, et c'est ce

qui l'empêche d'être libre, ce qui l'empêche de faire entendre aujourd'hui des jugements qui exerceraient un pouvoir décisif sur l'évolution du monde.

La France, très décidément, en ce qui concerne l'Allemagne, demeure sans réaction sous le joug de ses souvenirs. Ces souvenirs, dont l'amertume serait assez justifiable, lui ont créé une mentalité meurtrie, particulièrement réceptive à toutes les suggestions intéressées que des bouches expertes ne cessent de lui glisser à l'oreille.

Cependant, il est de toute nécessité que les immenses changements survenus en Allemagne et dans l'esprit allemand arrivent à sa connaissance, dans la masse de cette opinion moyenne qui constitue son principal et dans lequel se trouve comme le gâteau de sa substance.

La France traverse certainement un des moments les plus tragiques de son histoire, parce que, dans le chaotique champ de bataille où se rencontrent à cette heure, sous des formes nouvelles, toutes les forces humaines à l'état élémentaire, elle éprouve quelque peine à se réveiller de son hypnose culturelle, de ses vieilles habitudes domestiques, et elle gît là, entre sa crainte de la Russie bolcheviste et sa méfiance de l'Allemagne, entre l'appréhension que lui causent les menaces révolutionnaires et sa vieille rancune que l'on entretient en y versant de la poix chaude, elle reste là, dis-je, *immobile et paralysée.*

Immobile et paralysée... Sentez-vous ce que cela veut dire et ce que cela promet?...

Ah! chère et doulce France, il ne suffit plus aujourd'hui d'avoir ton âme de cygne, mais il te faut te réveiller dans toute ton intelligence; ton bon sens ne suffit plus; tu ne l'as plus; on t'a trompée sur les données premières, ton esprit ne montre en tous lieux que les dessins et les ruines que des mains étrangères y ont tracés, et tu ne sais plus qu'épeler les mots de cet alphabet fatidique.

Paralysée dans tes mouvements, rompue dans ta mission, tu ne retrouveras ta liberté qu'en recouvrant à l'égard de l'Allemagne ton indépendance intérieure, indépendance qui te permettra de te libérer de Moscou.

Alors la guerre des peuples sera évitée. Nécessairement, obligatoirement, ce groupement des forces nationales européennes, conjuguées au surplus avec certaines surveillances situées plus vers l'est du monde (il m'a suffi, ces jours-ci, de voir avec quel sourire de politesse condescendante les invités d'honneur japonais du Führer s'inclinaient devant les chefs allemands), replacera le débordement bolchévique dans la nécessité de rentrer ses projections et d'éteindre ses feux.

Cela est bon à savoir pour les Français de France, et ceci encore qui est l'élément sacré que j'ai recueilli de toute mon ardente recherche, l'épée d'argent que je dépose sur l'Au-

tel! c'est que l'Allemagne d'aujourd'hui n'est pas l'Allemagne de l'Empire. La différence est telle qu'elle est presque incroyable, et telle aussi que les Français ne s'en font aucune idée. L'Allemagne hitlérienne, si elle est toute prête à devenir, en cas de force, un terrible organisme militaire, par la puissance dynamique que la foi a développée dans son sein, est avant tout fondée, je ne dis pas sur des déclarations pacifiques, mais sur une conception d'elle-même qui la place en face d'un immense idéal humain à faire prévaloir, idéal qui est aujourd'hui sa vision intime la plus chère et qu'elle ne peut réaliser pleinement et sûrement que dans la paix et par la paix.

L'homme qui la gouverne, il faut enfin avoir assez de connaissance humaine pour le déceler et de courage pour l'entendre, un homme exceptionnel, dont l'esprit puise ses idées non dans les régions glacées de l'ambitieuse habileté politicienne, mais dans un amour profond et dans une discipline de soi-même dont n'ont aucune idée les professionnels de la rouerie et de la « combine ».

Hitler n'est pas un conquérant, il est un édificateur d'esprits, un constructeur de volontés. C'est à l'intérieur des âmes que son national-socialisme semble avoir construit sa cathédrale germanique; et c'est pour cela qu'il s'est adressé aux forces profondes de l'amour et de la foi, sans avoir cependant,

semble-t-il, fait tort aux droits de la raison, ou en avoir pratiquement diminué l'importance.

Mais tout ceci n'a plus aucun rapport avec la politique intellectualiste qui est nôtre et qui éprouve quelque peine à descendre dans ce qu'elle appelle ces « troubles profondeurs ».

La France maintenant fera ce qu'elle voudra. Qu'elle choisisse! A elle d'agir avec sa liberté, si elle est libre; à elle de briser ses chaînes, si elle se sent enchaînée. Qu'avec cette souplesse d'esprit qui fut pendant de si longs et grands siècles sa divine force, elle reste capable, pour juger la nouvelle situation actuelle, d'un esprit juste et calme, calme et juste, et, passant sur son front fatigué sa fine main pâle, de chasser la terrible obsession obscurcissante qu'entretiennent ses héritiers impatients et ses faux médecins.



L'homme politique français du pacte avec Moscou a cru inséparable et dissociable en droit et en raison la clause militaire d'avec l'accord des doctrines, parce qu'il n'a jamais su réaliser la place que prend la mystique léninienne dans l'évolution actuelle du monde.

Il a traité avec Staline, comme si Staline ne représentait qu'un gouvernement politique, comme si Staline n'eût été qu'un tsar, un simple tsar. Le tsar promettait ses armées,

la France promettait son argent, et le reste suivait.

Le reste, ici aussi, est en train de suivre. Car si l'homme politique français a conclu une alliance avec le Chef des Croyants du Communisme, comme s'il était un Tsar, ce qu'il n'a pas su voir pourtant, c'est que dans ce pape du prolétariat mondial régnait le tempérament d'un Yvan le Terrible.

En attendant, la Belgique se retire. En attendant, son roi, amené devant un abîme ouvert à ses pieds par ses grands alliés imprudents, s'est senti, sous la menace des difficultés intérieures, lourd de responsabilités. Il se dégage des périls incommensurables d'un conflit possible et qui n'éveillerait aucun écho dans l'âme de son peuple.

En 1914, le roi Albert pesa les destinées de la Belgique et se résolut librement sans subir la moindre pression.

Aujourd'hui, les circonstances sont graves et la petite Belgique se sent trop vulnérable pour ne pas s'efforcer de réaliser les seules conditions qui peuvent assurer la liberté de ses mouvements. Il lui a fallu être libre pour accomplir son acte de 1914. Elle ne peut donc consentir à se lier aux conséquences d'un pacte qu'elle n'a ni voulu ni signé et qui ne lui procure aucune garantie. Le roi Léopold III sait qu'on ne plaisante pas avec la mystique de millions d'hommes, toute cette

humanité de fer sortie des noires entrailles de la noire industrie, tout l'enfer humain créé par cent cinquante ans de subordination de l'homme à la matière, et de la matière devenue de plus en plus absorbante et souveraine.

Il sait tout cela, il sait que cette partie sacrifiée de l'humanité s'est multipliée en nombre et en volonté de possession, tandis que l'autre a laissé se tarir ses forces dans ses sources; et qu'ainsi peu à peu meurt l'ancien monde. Il sait que la conquête des pouvoirs par cette élémentaire humanité sortie des entrailles du mauvais rêve humain ne serait que le dernier aboutissement du cauchemar et sa consommation dans l'irréveillable.

Si l'on objecte à sa décision qu'aucune considération ne l'avait empêché, à la réunion de Londres, après le 7 mars, de conclure un complet accord avec la France et l'Angleterre, il faut se rappeler que la France, depuis le 7 mars, a marché grand train.

C'est cela que l'on a vu. C'est cela que l'on regarde des fenêtres de l'étranger.

Le peuple à qui la chose arrive identifie mal l'événement qui l'entraîne : il glisse, il glisse dans un silence de neige, dans le brouillard, sous le nuage de Jupiter qui veut le perdre.

Ainsi la Belgique a pu embrasser du regard tout un progrès de colonnes de fumées montant des fissures du sol de France, elle a senti

que chauffaient ses plaines et que commençaient de brûler ses rochers. Du fond de ses grands espaces, elle fait entendre à la masse française la cloche d'alarme...

Elle ne retire pas ses mains, la Belgique, mais elle ne peut s'empêcher de faire ce geste, qui est celui de la vie qui se veut conserver. Elle dit : Vous ne voyez pas, parce que vous êtes cellules composantes... cellules composantes, comme les atomes de ces objets d'art que les rouges espagnols précipitèrent dans le brasier; cellules composantes, telles ces dorures entre les mains des destructeurs, dont chaque parcelle reposait sereinement dans l'ignorance de son destin.

Devant cette retraite dans la neutralité, on n'éprouve pas le besoin de sonder le mal à haute voix. Mais la France, je parle de la vraie France, celle de la plus grande conscience et de la plus grande amplitude de regard, celle qui représente la plus haute compréhension de la race et dont les facultés d'action sont toujours présentes... cette France-là doit savoir comprendre et relever le symptôme dont cet acte diplomatique n'est que la traduction conventionnelle.

Avant de poser ce que seront les conséquences de l'acte de la Belgique, il est plus urgent pour la France d'interroger les véritables causes qui l'ont produit.

Ce que le Français doit voir, par-dessus

toutes les ratiocinations et tous les commentaires politiques, c'est que le peuple qui a eu le désintéressement incomparable de 1914, ne peut agir aujourd'hui, par ce geste de son roi, si nettement élu parmi les hommes qui sont des donneurs d'exemple, avec inconsidération, légèreté ou manque de sagesse; c'est que la situation est impérative et que quelque chose se passe dans les profondeurs!

Si l'on veut savoir à quel ordre d'insaisissables se rattache l'acte de la Belgique, qu'on lise l'histoire qui me fut contée l'autre soir à Bayreuth par un de mes amis allemands, auteur de pages qui ont le charme pathétique des récits du grand Istrati.

— J'étais, me dit-il, dans la chambre, près de mes vieux parents, à Sofia. C'était le soir; la pendule tictaquait tranquillement, le chat dormait sur le plancher; tout était paix et silence.

« Soudain le chat se dresse sur ses pattes, court vers la porte, pousse des cris furieux, se met à gratter contre le chambranle. Je me lève et lui ouvre cette porte; il s'enfuit, miaulant toujours, et disparaît derrière le coin, dans la nuit noire.

« Et là, il pleurait sans arrêt, doucement, comme un enfant malade.

« Etrange!... Etrange!... nous disions-nous. Qu'a-t-il donc et pourquoi se plaint-il?...

« Alors, tout d'un coup, la maison craque dans toutes ses jointures, s'incline, la lampe se penche, nos ombres montent jusqu'au haut

des murs, les pendules, comme des folles, sonnent sans discontinuer, les portes des armoires s'ouvrent, le plancher s'élève et s'abaisse...

« C'était le commencement du tremblement de terre. »

....

Que la France, elle aussi, sache lire dans le registre admirable de ce qui n'est pas la parole humaine.

J'ai écrit ce livre pour la France, pour mes amis de France, pour mes frères de France. Dire la Vérité ne m'a pas coûté, devant le grand mensonge dont on a fait l'autel de la Patrie.

J'ai dit beaucoup de choses, et j'ai laissé dans le silence beaucoup de choses. Il est ici, comme toujours, des considérations qui pouvaient être formulées. J'ai préféré laisser à de plus grands juges que moi le soin d'articuler de vaines et infructueuses condamnations.

Le lieu où j'ai écrit ce livre sur l'Allemagne, trop prompte ébauche, mais d'où ressortira peut-être quelque conseil, est le cœur du profond amour qui m'anime pour mon pays.

Puisse la France, la France de Saint Louis, la France de Richelieu, la France de nos derniers grands Présidents du Conseil, en ce menaçant instant où retentit dans sa vie profonde le grincement de la fermeture des portes du Destin, comprendre que, face aux assauts gigantesques que prépare l'avenir, et lorsque la lutte pour la Planète est commencée, le Rhin n'est pas une frontière pour laquelle on se bat, mais une ligne stratégique sur laquelle on se rassemble.

Nantes-Grillaud (décembre 1936).
Heidelberg (juin 1937).



TABLE

—



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE QUINZE JUIN MIL NEUF CENT TRENTE-SEPT.

ŒUVRES
DE
A. DE CHATEAUBRIANT

Durand, 18, rue Séguier, Paris (France).

7e Edition

32
34

